

VALERY ALEFF

LES DERNIERS JOURS DE L'ETERNITE

PREMIERE PARTIE

1

Helmut faisait un somme (sommolait, sommeillait). Un coup (une rafale) de vent automnal (Le vent d'automne) apporta quelques graines tourbillonnantes (fit voltiger quelques graines en suspension dans l'air) ; elles restèrent cold and low (inertes?) dans son crâne, jusqu'à ce que le printemps fasse retentir (. Puis le printemps fit retentir) son clairon au-dessus de la terre léthargique (rêveuse, endormie, prostrée). Les graines germèrent (prirent racine) et devinrent des (se transformèrent en, grandirent en formèrent des) mots. « Tu es chez toi » dirent les mots.

Helmut était chez lui et n'avait pas l'intention de sortir, de quitter les lieux. Bien calé dans son lit à côté d'une grosse amphore, il se sentait en paix avec le monde qui, dans un autre décor, en d'autres circonstances, était susceptible de provoquer en lui une sensation de malaise.

Les mots, les phrases. Ils envahissaient son esprit, à présent, mais les mots qu'il jugeait dignes de son intelligence et de sa réputation étaient hors d'atteinte - au-delà des murs. « Autre décor, répéta-t-il en cherchant à résoudre l'énigme des mots venus de nulle part et vraisemblablement destinés à se dissoudre dans l'air à la première occasion. Existe-t-il quelque chose hors de cette pièce, hors de ma chambre ? Il doit y avoir quelque chose à l'extérieur, sinon je n'aurais pas l'idée d'un autre décor », se dit-il.

Les mots l'incitèrent à explorer son corps, à lui faire passer toute une série de tests ; il découvrit vite qu'il n'était pas immobile - contrairement à son hypothèse de départ. Il pouvait bouger ses bras et ses pieds. Il était donc capable de quitter son lit et même de franchir le seuil de la pièce, de pénétrer dans les régions périphériques, externes de l'espace qui, selon une autre hypothèse, pullulaient d'images et de mots inédits. Il avait besoin d'espace pour la matérialisation de ses désirs et ses idéaux. Il découvrit également qu'il n'était pas chez lui : il n'avait pas de contrôle sur les gens qui entraient dans son antre. Leurs yeux brillaient dans la pénombre ; leurs vêtements crissaient comme des feuilles mortes. « Je ne les ai pas invités. Pourquoi sont-ils là ? Quand ai-je entendu le crissement des feuilles mortes ? Pourquoi les feuilles meurent-elles ? »

Il n'y avait pas de feuilles mortes dans la pièce - autre preuve de l'existence d'un monde extérieur dont il était encore séparé par plusieurs panneaux de verre. « La terre. L'univers. » Ces mots et les images qu'ils faisaient naître - une foule ondulante de fidèles, une ville du Nord - lui fournissait un passé, avec une perspective tronquée de d'anciens soupçons et

convoitises. Il fit un effort et créa l'avenir qui était bien plus important que le passé, en raison de sa docilité. D'ailleurs, l'espace de l'avenir était peuplé d'ennemis.

Helmut aimait ses ennemis. Ses triomphes sur les humains...

Soudain, passé et avenir s'anéantirent à nouveau, comme si une bombe atomique avait explosé dans le temps, dans l'histoire humaine. Helmut sourit et laissa même entendre un petit rire : la destruction du temps - qui implique aussi la destruction de l'espace - trouvait un écho dans ses pensées les plus intimes.

Helmut aimait les déserts ; il n'était par conséquent ni troublé ni découragé par l'aspect aride de son cerveau qui avait apparu au-dessus du piano, au milieu de la pièce. Quelques mots flottaient dans sa texture sirupeuse, gélatineuse. Il n'y avait qu'un seul prénom au milieu de ces mots - Helmut. « Donc, je m'appelle Helmut », pensa Helmut qui se leva, anxieux de rétablir la circulation dans ses jambes et d'attraper quelques mots incongrus qui semblaient avoir été introduits clandestinement dans son cerveau par un adversaire rusé. « Peut être est-ce lui qui s'appelle Helmut », pensa Helmut.

« Qui suis-je ? » se demanda Helmut. Il n'y avait personne dans les parages à qui poser la question. Donc, il la posait à lui-même. Il avait l'impression que quelqu'un - pas Dieu le Père, mais un homme ordinaire - disposait de renseignements précis sur son identité et son passé. Helmut voyait grand ; instantanément, il multiplia cet homme par des milliers ; il dota la terre d'une armée d'espions. Il examina son cerveau. Ces hommes déambulaient en vêtements civils. Ils essayèrent aussi de se faire passer pour des mots. Il mit ces mots aux arrêts et la lumière s'éteignit, le laissant déconcerté, en proie à la confusion et à la peur. « Conspiration », pensa-t-il. Il n'était pas prêt à oublier le mot « conspiration ».

La pièce s'apparentait à un cercueil vaste, confortable, capitonné qui aurait pu recevoir une centaine de cosaques. Mais Helmut, qui avait oublié le mot « cercueil », ne se rendait pas compte de la ressemblance. Il se croyait chez lui, dans le voisinage de son amphore préféré. Il chercha l'amphore à l'aveuglette et ne découvrit rien, en dehors d'une plante inconnue dont les feuilles étaient collantes, presque visqueuses. Le fauteuil à bascule avait disparu, lui aussi. « Ma femme, dit Helmut. Toujours en train de déplacer les meubles. Une de ses marottes. » Elle aimait aussi les plantes vertes.

Pendant une heure environ, Helmut fouilla l'obscurité ; il essayait de retrouver son fauteuil à bascule au fond duquel il aurait pu affronter victorieusement la révolte de l'espace et du temps. Il trouva le piano qui émit quelques sons plaintifs, quémandeurs.

Helmut aimait sa femme, malgré l'agressivité de ses mâchoires, l'hostilité de ses dents. Elle mordait son mari vers trois heures du matin ; elle le mordait même dans l'après-midi.

Une fois, elle réussit à lui faire quitter son bureau maculé d'encre ; cet accès de lubricité inopportun l'empêcha d'achever un paragraphe de la plus haute importance. En représailles, il brûla un de ses géraniums et cassa sa seule paire de lunettes.

Ce paragraphe bouleversa l'histoire de l'univers, malgré cette incident malencontreux. Ses copains étaient sans doute consciencieux, intelligents et prêts à tuer pour la bonne cause.

Sa femme était sensuelle – sexy, pour utiliser le mot qu’Helmut ne connaissait pas. Elle savait l’émoustiller en retirant sa jupe par étapes, ce qui faisait paraître ses jambes plus longues et plus minces. Il se demandait s'il avait le droit de contempler ses jambes dans tous les angles imaginables - durant des heures, dans le miroir et dans la salle de bains. Il s'accordait ce passe-temps de voyeur trois ou quatre fois par semaine, sans tenir compte des protestations de sa conscience. « Il y a des choses beaucoup plus importantes à faire, pensa-t-il tandis qu'elle inondait ses cuisses de parfum français. Sur toute la surface de la terre, les hommes souffrent et meurent de faim. »

Les gens souffrirent partout dans le monde, mais elle continua ses provocations vestimentaires ; et il ne pouvait s'empêcher de la regarder des heures durant.

Il décida de faire son testament. Sa femme était dans une situation dangereuse : elle tolérait les avances d'une brute qu'elle aurait dû fuir ou abattre d'un coup de rouleau à pâtisserie. Par parenthèses, l'homme était un de ses partisans. « Ils ne sont pas tous loyaux, » hurla Helmut en s'adressant un vaste auditoire. Il sortit un revolver de sa poche et fit des moulinets dans l'air. L’obscurité trembla de peur. Mais l’obscurité ne courrait aucune risque : en dépit de sa détermination et sa haine irréductible, Helmut était incapable de se servir d'une arme à feu ; il ne pouvait tuer ses ennemis que par procuration - à distance.

Il cacha le revolver sous l'oreiller et consulta sa montre pour découvrir qu'elle s'était arrêtée il y a longtemps, sans doute depuis le premier quart du siècle. Il n'était pourtant ni mort ni enterré : les morts ne se promènent pas autour de leur tombeau. « Et les fantômes? » se demanda-t-il. Mais je ne suis pas un fantôme. Je ne suis pas un fantôme, parce que je ne crois pas en fantômes. »

Pendant une heure, il fit les cent pas dans la pièce pour se prouver qu'il était encore vivant. Epuisé, il s'affaissa sur ses draps et sa femme lui mordit l'épaule. Helmut ne voyait pas sa femme ; il la sentait seulement sur tout son corps. Elle lui pinçait les joues et elle lui donna même un coup de parapluie. Incapable d'exaucer au dépourvu ses désirs et de remplir son devoir, il lui saisit la main dont le mouvement de piston entravait sa méditation et la pressa de toutes ses forces. Elle cria et il desserra son étreinte.

« Tu es occupé ? comme toujours ? » Elle aurait fondu en larmes depuis longtemps sans son ordre explicite de ne pas pleurer en sa présence, ce qu'il considérait comme un signe de faiblesse. Elle n'avait pas non plus le droit de pleurer en public.

« Je pense, dit-il.

- As-tu écrit quelque chose?

- J'ai écrit beaucoup de livres.

- Quand?

- Ce matin. Hier. Quand nous sommes-nous vus pour la dernière fois ?

- Tu ne te souviens pas ? Tu ne te souviens pas de moi ?

- Ma mémoire... » L'espace d'un instant, Helmut eut envie de lui faire connaître ses griefs - il avait à se plaindre de maintes choses - mais il se contrôla, soucieux de ne pas perdre la face devant une femme. Il ne souhaitait pas non plus perdre du terrain à une période aussi cruciale de sa vie : l'histoire de l'humanité était suspendue au plus petit de ses caprices. « Vous portez des lunettes ? demanda-t-il à la place.

- Non.

- J'ai cassé vos lunettes.

- Non.

- Vous n'êtes pas ma femme. Qui êtes-vous ?

- Tes femmes portent toujours des lunettes ?

- Qui vous a envoyée ?

- Ca t'excite? Bon, je dois avoir rangé quelque part les lunettes de ma grand mère.

- Avez-vous lu dans mes pensées ? Avez-vous vu mes pensées ?

Elle lui donna un nouveau coup de parapluie.

- Tu as trompé ta femme souvent, je parie? Je suis seulement l'une de tes maîtresses.

Quel est son nom déjà ?... en Suisse ?

- Pourquoi la lumière s'est-elle éteinte ?

- Désolé. Pas de strip-tease aujourd'hui. Tu es puni.

- Pourquoi ?

- Parce que... Tu es méchant, cruel. Tu prépares toujours quelque chose... un mauvais coup... »

Helmut repoussa sa femme ; elle fit la culbute et se retrouva par terre. Le son de sa chute dura une trentaine de secondes, comme si elle avait dégringolé dans un escalier monumental. Il avait déjà entendu ce son - au début du siècle, lors d'une de leurs rencontres clandestines. Dans la hâte d'échapper à la police, son ami Boris avait ouvert une trappe et

s'était engagé dans l'escalier qui descendait au sous-sol de la maison. Il s'était cassé les deux jambes...

« Mon fils, oublie cet escalier, dit une voix à l'intérieur de sa tête. C'était la voix de son père. Helmut pressa ses mains sur ses tempes pour embrasser son père. Cet escalier conduit vers le bas, vers les régions de l'enfer. Crois-moi, il n'y a rien au sous-sol - en dehors de l'enfer et de ses attributs. Il faut monter l'escalier. Trouve un bel escalier et monte, monte, monte... toujours plus haut... J'aime ta nouvelle femme. Je te félicite de ton choix. Ton goût s'est considérablement amélioré durant ces dernières décennies. Comment est ta vie sexuelle de nos jours ? Monte, toujours plus haut... Tu as le souffle coupé. En rythme, une marche après l'autre, monte, monte... Tu l'aimes ? Elle est sensuelle et charmante. C'est une belle femme. *Steigen, nachsteigen...* L'ascension à travers les sept cercles planétaires signifie le retour de l'âme vers la divinité solaire - son vrai lieu de naissance. Ta femme, ta Béatrice, te guidera jusqu'au ciel, jusqu'au soleil, jusqu'à Dieu. Repose-toi sur elle. Regarde sa peau et caresse-la doucement ; elle est délicate et pâle – comme une princesse russe. Les Egyptiens mettaient des échelles dans les pyramides : le mort ou plus exactement sa momie en avait grand besoin. Il y a trois mondes dans l'espace. Primo : le monde terrestre dans lequel l'homme peut exercer son pouvoir d'action. Secundo : le monde astronomique connu et inconnu, au-delà de notre champ d'action mais à l'intérieur de notre pouvoir de conception et d'observation. Tertio : le monde indéfini dans lequel seule notre imagination est en mesure de pénétrer. Pour les mystiques Hébreux, les trois mondes étaient liés les uns aux autres. L'échelle de Jacob est un emblème de cette idée. Monte mon fils, monte... »

Son père se tut ; le fantôme de son père ouvrit la trappe au milieu de la pièce et se cassa la figure dans l'escalier. Helmut se tenait près du piano, son large front brillant de sueur froide. La lumière revint, mettant en évidence la laideur de sa tenue et de son physique. Ses ennemis allaient enfoncer la porte et pénétrer dans la maison d'un instant à l'autre. « L'enfer vaut mieux que les camps de concentration », conclut-il après avoir feuilleté le livre intitulé *L'Archipel du Goulag*. Il décida de s'installer en Enfer.

Pendant qu'il empilait ses vêtements sales et chiffonnés dans une valise, on toqua à la porte. Il courut vers l'oreiller, mais il n'y avait pas de revolver caché dessous. « Quelle importance ? pensa-t-il. Je gagnerai de toutes façons. »

Il ouvrit la porte. Un homme qu'il reconnut instantanément entra dans la pièce et s'assit dans le fauteuil à bascule.

« Comment ça va aujourd'hui ? Avez vous lu le livre ? Le visiteur montra du doigt *L'Archipel du Goulag*.

- Quelques pages.

- Monstrueux, n'est ce pas ? Bestial. Que pensez-vous des camps de concentration et de la torture ?

- Vous êtes assis dans mon fauteuil, dit Helmut.
- Votre femme vous a-t-elle rendu visite ce matin ?
- J'étais seul. Je lisais.
- Je crois que vous mentez. Le visiteur se leva et s'approcha du lit. Vous l'aimez ?
- Avez-vous acheté quelqu'un pour me voir ? Avez-vous pris rendez-vous ?
- Vous vous souvenez de moi ? Je suis venu hier. Et avant-hier.
- Montrez-moi votre laissez-passer !

Le visiteur hocha la tête, s'assit sur les draps et retira sa veste.

- Des vêtements civils, dit-il. D'ailleurs, je les porte tout le temps. Je suis un simple amateur, vous savez. Ils ne veulent pas envoyer de professionnel ici-bas. Pourquoi ? Leurs voies sont impénétrables. Le visiteur sourit et se frotta l'épaule gauche. Sans doute pensent-ils que vous êtes incurable. Mais ils y a des médecins qui continuent de soigner les incurables. Par sens du devoir. C'est une question d'éthique médicale. Même s'ils sont amateurs.

Helmut examina son corps jusqu'à ce que la peau devienne diaphane. Il ne découvrit rien de suspect - pas d'ulcère, pas de tumeur maligne ni même bénigne.

- Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il.
- Vous souvenez-vous un peu de nos discussions précédentes ? C'est si difficile d'ajuster correctement votre mémoire. Vous comprenez, nous ne voulons pas que vous vous souveniez trop bien. Néanmoins, votre libre arbitre... Le visiteur ouvrit la table de chevet, prit une bouteille d'eau minérale et un verre. Je ne peux pas parler sans arrêt...

L'eau scintilla chaleureusement dans le verre. « Seule la vodka peut avoir cet éclat », pensa Helmut.

Le visiteur vida le verre, mais ne le rangea pas à sa place.

- Vous concevez toujours l'univers en termes atomiques. Votre âme est incurable, pas votre corps. Origène est le seul à penser que vous n'est pas incurable. C'est une hérésie d'ailleurs. Vous avez lu Origène ? Il soutient que le diable lui-même peut être converti et sauvé en fin de compte, à la fin des temps. Et les démons ne s'améliorent pas avec l'âge, comme le vin ou le whisky. Il faut les rééduquer et employer la manière forte, en cas de besoin. Moi, par exemple, je ne suis pas opposé au châtement corporel. Il se versa un autre verre d'eau. Prenons pour hypothèse que plusieurs mondes se succèdent l'un à l'autre dans le cours de l'éternité, dans l'infini de la création. Tout au long de ce chapelet de mondes sans

cesse détruits et reconstruits, le Verbe acquiert un style, un lustre, une patine... le Verbe divin... le Verbe qui a engendré toute chose. Avez-vous pensé à l'enfer cet après-midi ? demanda-t-il abruptement. Avez-vous médité sur ses tortures ? Mon assistante...

- Non, dit Helmut.

- Bizarre. J'étais sûr que mon assistant... Incidemment, c'était son idée... une femme sensuelle, pleine de charme... Il croyait que son corps vous inciterait à remettre en question certains de vos principes.

- Mes principes sont inébranlables, dit Helmut.

- On verra bien. Nous avons l'éternité devant nous... une kyrielle de mondes. Dans le prochain, nous vous choisirons une autre femme. Peut-être même dans ce monde... Peut-être demain... Vous ne lui avez pas fait l'amour hier, si j'ai bien compris ? Notre ordinateur central est tombé en panne...

- Ma vie privée...

- Je suis heureux que vous vous souveniez de ce mot. Vous l'oubliez très souvent, autrefois. Vous aimiez la transparence, les murs transparents, les cerveaux transparents... Je fais mieux de vous avertir - il n'y a pas de vie privée dans notre monde, sauf quand notre ordinateur central tombe en panne. C'est pour votre bien, vous savez.

- Qui suis-je ? demanda Helmut en pointant son index vers sa poitrine.

- Vous n'êtes pas autorisé à poser cette question. Naturellement, vous pouvez la poser, si ça vous chante, mais vous n'obtiendrez aucune réponse, à moins que... D'un air méfiant, le visiteur regarda la porte qu'un nombre imposant de personnes franchissait en file indienne. Ils sont trop opprimés pour ouvrir la bouche. Je serais curieux de rencontrer votre femme. Quand revient-elle ? A-t-elle dit quelque chose ? A qui appartient ce parapluie ? Vous ne sortez jamais, si je ne me trompe. Les vies des âmes humaines sont impénétrables.

- Ma femme a dû l'oublier.

- Il pleut aujourd'hui ? Elle sort, votre femme ? Ne la laissez pas vous quitter longtemps. Les femmes sont des créatures bizarres. Il n'y a que la gloire et l'argent qui les intéressent, mais elles trahissent une idole des foules et un milliardaire réunis en une seule personne. Avez-vous la moindre idée de la valeur de votre corps ? Même pas une idée approximative ?

Helmut ignore la question qu'il trouvait indécente et tendit la main vers *L'Archipel du Goulag*.

- Apportez-moi d'autres livres de votre bibliothèque, dit-il.

- Finissez d'abord celui-ci. C'est votre biographie, en quelque sorte. Vous devriez apprendre qui vous êtes. »

Helmut s'installa confortablement dans le fauteuil à bascule, ouvrit le livre à la première page et commença à lire ; il remuait les lèvres avec des hochements de tête approbateurs. Il étendit le bras vers un mur.

"Attendez que je sois parti. Un peu de tenue, s'il vous plaît ! Tous les ordinateurs sont en panne aujourd'hui. Je dois vous trouver une gouvernante française ou un précepteur. Commençons au commencement - le seul moyen de détruire la racine et la branche du mal.

- Du passé faisons table rase !. Helmut laissa tomber le livre, se leva et se mit au garde-à-vous.

Le visiteur éclata de rire.

- Précisément, mon pauvre vieux. Faisons table rase de votre passé. J'en ai assez de tout ces gens. Que font-ils ici ? Ne vous ont-ils pas déjà vu ? Partout ? »

Les gens continuaient de défiler dans la pièce ; ils regardaient Helmut qui, dans l'intervalle, avait regagné son lit ; ils ne cherchaient ni à lui parler ni à toucher son corps. Il se sentait mal à l'aise sous leur regard inquisiteur. Cela lui rappelait sa dernière maladie pendant laquelle ses amis et ses ennemis se glissaient dans sa chambre, se penchaient sur son visage, tâtaient son pouls, discutaient de l'avenir de l'humanité et de l'opération que la postérité connaît sous le nom du « Désert rouge »...

Helmut s'assit dans son lit et fit un discours en bougeant les bras autant qu'il le pouvait : il s'était mis à douter de l'efficacité de ses paroles. Personne ne l'écoutait ; les touristes le regardaient et disparaissaient en traînant les pieds. Il sauta hors du lit et se mit à marcher en rond dans la pièce. Puis il se faufila dans la queue et peu à peu s'approcha de son oreiller. Il ne se reconnut pas.

« Est-ce moi ? pensa-t-il avec stupéfaction et dégoût. Pourquoi faut-il que je reste là ? » Il toucha le verre qui protégeait son visage de la curiosité et de l'iconoclasme des touristes, et le traversa d'un coup de poing pour se réveiller. « Suis-je fatigué ? Je ne peux pas m'accorder des vacances. Le monde pourrait faire une rechute. » Dans ses écrits et ses discours, Helmut décrivait souvent le monde « sapé par la maladie » ou « rongé par une tumeur cancéreuse. » « Il faut supprimer les reins », écrit-il dans une lettre au ministre de l'Intérieur. Conformément à cette injonction, les reins furent supprimés et le patient passa l'arme à gauche.

La lumière s'éteignit à nouveau. « Au lit ! tu as passé l'heure », dit la voix de sa mère et il posa sa tête sur son épaule. Les mains de sa mère caressèrent ses cheveux. Il se détendit, son corps s'amollit ; il y avait des larmes dans ses yeux, le long de ses joues non rasées. Il n'était habitué qu'aux larmes des autres. Il ne savait donc pas s'il pleurait de joie ou de remords.

2

Albert se leva à 6.30 du matin, enfila son pantalon et s'assit devant son bureau. Il empoigna son porte-plume, tira vers lui une pile de carnets, choisit le plus gros et commença à écrire des invectives contre les rois et les empereurs. Quand la pendule sonna neuf heures, sa tante Pauline l'embrassa sur le sommet de sa calvitie, laissant derrière elle une empreinte rouge. Elle l'effaça avec la manche de sa chemise de nuit et suggéra une promenade dans le parc voisin.

« J'ai du travail, dit Albert.

- Tu écris sur quoi? Toujours tes rois et tes empereurs... et tes esclaves naturellement... Tu n'as pas oublié Spartacus, j'espère ?

- Ce n'est pas un sujet de plaisanterie, répliqua Albert. Egalité, fraternité...

- Certains empereurs étaient intelligents et bons. Ils ne faisaient pas toujours fouetter leurs sujets au fond de leurs écuries... Ton père t'en dira plus à ce sujet.

Son père entra dans la pièce, les bras croisés sur l'estomac. Il embrassa son fils au même endroit, laissant derrière lui une odeur de tabac bon marché.

- A propos d'empereurs... Nabuchodonosor, par exemple, a été un bâtisseur extraordinaire. Durant son règne, Babylone est devenue la plus grande ville du monde. Tu dois avoir entendu parler des jardins suspendus que l'on considère comme l'une des sept merveilles du monde...

- Pendant ce temps, ses sujets mouraient de faim.

- Il a aussi construit de nombreux temples, des palais, des routes, des enceintes, des portes et même un pont sur l'Euphrate au centre de la ville. Et ses sujets marchaient sur le pont...

- Ecrasés sous leurs lourdes charges, j'imagine. Des briques, du mortier...

- Des fruits, mon fils. Des fruits. Ne m'interrompt pas, s'il te plaît. Le plus élégant et le plus beau monument portant la marque de son génie artistique et altruiste est la porte d'Ichar, aujourd'hui conservée au Staatliche Museum de Berlin. Tu devrais visiter le Musée lors de ton prochain voyage en Allemagne. Des lions jaunes et rouges, des dragons...

- Dans son journal, Marx souligne que Nabuchodonosor était un foudre de guerre. En 586 avant J.C., il prit Jérusalem, détruisit le Temple et déporta une grande partie de la population à Babylone.

- Prenons un autre exemple. Frédéric II...

Albert se leva et se dirigea vers la fenêtre qui, baignée de la lumière optimiste de l'aurore, semblait représenter une échappatoire, une sortie de secours dans un monde d'injustice sociale.

- Tu es le fils d'un serf, papa, et l'attitude de tolérance que tu adoptes envers un ennemi de classe...

- Pourquoi as-tu de tels préjugés sociaux mon fils ? Je suis instituteur et je donne des leçons aux pauvres comme aux riches. La vertu ne dépend pas de la fortune... »

Albert repoussa d'un geste les arguments de son père et prit un journal qui traînait sur le sol. Il lisait tous les journaux qui lui tombaient sous les yeux dans l'espoir de bonnes nouvelles. Mais, pendant de nombreuses années, il n'y avait rien eu de neuf sous le soleil ; la corbeille à papier d'Albert et les poubelles dans un rayon de trois kilomètres étaient remplies de livres et de magazines éliminés.

La terre tournait ; le monde se répétait trop souvent, comme si Dieu en avait assez de raconter des histoires. « Dieu doit être vieux maintenant, pensa-t-il. Quel jour sommes-nous ? Quelle année ? » Albert avait aussi oublié son nom et sa date de naissance : assurément, Albert n'était pas son vrai nom. « Est-ce que je m'appelle Charles, Alexandre, Nicolas ? C'est peut-être mon anniversaire aujourd'hui... » Il sourit et tourna les yeux vers le journal qu'il tenait distraitemment près d'une ampoule de 100 watts. Son esprit s'était envolé comme un papillon. Après avoir tourné au plafond pendant un moment, il s'était posé sur la grimace d'un général célèbre. Le journal était roussi en haut et la photo du général, qui occupait presque toute la première page, continua de se consumer. Albert lâcha le journal, et lorsque celui-ci se posa sur le sol, tel un dirigeable, il tenta plusieurs fois d'écraser le visage du général sous ses bottes afin d'exprimer son aversion envers l'armée du tsar.

« Guerre, patriotisme... Les paysans et les ouvriers ont besoin de paix et de pain. Nous devons transformer la guerre impérialiste en guerre civile ! » Tandis qu'il regardait à travers le trou qui avait remplacé la bouche et les yeux du général, une sensation de froid commença à le gagner. Il contempla son corps vide ; il n'y avait rien à l'intérieur pour le garder au chaud - pas de muscles, pas de tendons, pas de sang. « Comment puis-je vivre sans avoir du sang dans les veines ? » Son âme s'envola - à la recherche de sang. Comme il n'y avait pas de sang dans la pièce, son âme se glissa par la fenêtre et atterrit sur la pelouse où un gros chien abandonné gambadait en aboyant. Son âme n'avait pas peur des chiens. « Reviens, dit Albert à son âme. Je ne peux pas vivre sans toi non plus. » Son âme se redressa, fit demi-tour, se dirigea vers la porte d'entrée et pressa sur le bouton de la sonnette. Albert ouvrit la porte et laissa entrer son âme. Pourtant son problème d'identité était loin d'être résolu. Son identité ne se promenait pas

dans le jardin ; il ne pouvait pas la rappeler et fusionner avec elle pour redevenir lui même ; son identité semblait être partie en voyage - très loin, à l'étranger, derrière un rideau de fer. « Il n'y a plus de rideaux de fer », dit une voix à l'intérieur de sa tête. Quelle était cette voix ? celle de son père ? Il faisait noir dans la pièce et Albert n'était ni un hibou ni un chat. Il ne vit personne. Il ne vit rien. Il n'avait pas même vu l'obscurité descendre sur sa maison. Tout lui sembla inattendu, instantané, brutal et inexplicable ; la terre tournait en zigzags, ignorant sa trajectoire habituelle. Seuls les titres des journaux n'avaient pas changé depuis trois ans : guerre, patriotisme... Comme d'habitude, il nageait à contre courant. Les socialistes, eux-mêmes, avaient abandonné l'internationalisme pour le patriotisme : à présent, ils réclamaient la guerre. Albert piétina à nouveau le journal ; il le déchira avec les semelles de ses bottes. Soudain, un autre titre attira son attention et il s'assit sur ses talons afin de lire l'article auquel il correspondait : « A Pskov, le 15 mars, Nicolas renonça au trône en faveur de son frère Michel, qui refusa la couronne... »

Mon nom est-il Nicolas ? Sûrement pas. Je n'aurais pas abdiqué en faveur de mon frère. Ai-je un frère ? Tout le monde a un frère. Caïn a un frère. Nicolas, Nicolas... Qu'ai-je en commun avec Nicolas ? Pourquoi ai-je remarqué cet article ? De bonnes nouvelles. D'excellentes nouvelles. Pourquoi ? parce qu'un empereur abdique ? Le roi est mort, vive le roi. Un autre empereur monte sur le trône. Pas Michel, évidemment. Quelqu'un d'autre. Joseph, par exemple. Des noms, des noms... Il me suffit de trouver un annuaire du téléphone et de le feuilleter jusqu'à ce que je tombe sur mon propre nom et mon numéro de téléphone. Alors, je me donnerai un coup de fil. Ai-je le téléphone ?

A ce moment, Albert leva les yeux et vit une tête inconnue qui semblait avoir été coupée de son corps par appui de la fenêtre. L'étranger surgit et sauta dans la pièce, renversant un pot de cactus.

« Albert, Albert, as-tu appris la nouvelle ?

- C'est mon nom - Albert ?

- Naturellement. Tu ne t'en souviens pas ? Nous sommes tombés d'accord là dessus lors de notre dernière rencontre, en février.

- C'est mon nom de plume ?

- Albert, s'il te plaît, le tsar a abdiqué...

- Et alors ?

- Tu as lu le journal ? Je l'ai lancé dans ta chambre ce matin.

- Vous ?

- La fenêtre était ouverte, alors j'ai lancé le journal...

- J'étais là ?

- Albert, nous devons retourner en Russie. Immédiatement.

- En Russie ?

- A Saint-Pétersbourg. C'est une occasion en or...

- C'est quoi, la Russie? Où est-ce ? Pourquoi faut-il y aller ? Je n'ai pas le temps. J'attends un visiteur.

La porte s'ouvrit et le visiteur entra.

- Bravo, bravo... Vous étiez parfait. Vous n'avez pas reconnu votre ami ? Pourquoi auriez-vous dû le reconnaître ? Au XIXe siècle, vous aviez de mauvaises fréquentations. Où est votre revolver ? toujours sous le polochon? Le visiteur sortit le pistolet de sous le polochon et le tendit à Albert. Tuez ce traître, ce salopard ! Ceux qui ne sont pas avec nous sont contre nous. » Albert appuya sur la gâchette ; son ex-camarade tituba jusqu'à la fenêtre et passa par-dessus bord.

« Que ressentez-vous? demanda le visiteur. Des remords ? la nausée ? Rien du tout ? Avez-vous vu *Orange mécanique* ? On fait des piqûres au héros... chaque fois qu'il s'apprête à retourner à ses mauvaises habitudes, il vomit... Pourquoi n'allez-vous pas au cinéma de temps à autre ? Vous y êtes autorisez, je vous assure. Vous devez voir le dernier Derek Jarman. *Le jardin*. Remarquable.

- C'est quoi, la Russie ? demanda Albert.

- Bonne question. C'est quoi, la Russie ? N'écoutez pas ces salopards... ils sont tellement odieux... Le problème est qu'on ne peut pas les tuer pour de bon. "Il est toujours vivant, il est toujours avec nous..." Cette chanson fut composée en votre honneur. Pourquoi ne vous êtes-vous pas suicidé dans votre adolescence ? Vous aviez toutes les raisons de vous supprimer... plusieurs fois... Votre frère fut pendu pour avoir conspiré dans un groupe terroriste révolutionnaire. Mais vous n'avez jamais aimé votre frère. Vous n'avez jamais aimé personne. Mais vous adoriez le théâtre. Vous jouiez la comédie tout le temps. Vos voisins aurait loué votre esprit d'équipe.

- J'ai aimé quelqu'un, dit Albert.

- Vous avez aimé Marx... J'ai toujours préféré les Marx Brothers...

- Je savais que j'avais un frère. Je le savais.

- Vous l'oublierez à nouveau. Et je veillerai personnellement à ce que vous ne mettiez jamais la main sur *Le Capital*. Votre père avait essayé de vous apprendre la Kabbale, m'a-t-on dit ? Je ne suis pas sûr qu'il soit qualifié pour un sujet aussi éminent et subtil. L'autre jour, j'ai eu une conversation passionnante avec un Kabbaliste célèbre. Il pense que vous êtes un

démon. En fait, beaucoup de gens le pensent, même ceux qui ne connaissent pas la Kabbale et ses postulats. Mais il considère votre cas à travers le prisme des commentaires de Nahmanides sur le Lévitique 17 : 7. De la neige partout, des blocs de glace... les villes du Nord... des ruines, un milieu propice à la naissance des démons... Vous venez du Nord ? De la Sibérie, je suppose. Tout ce qui s'étend au-delà de Moscou et Saint-Petersbourg est la Sibérie. En Russie, je veux dire. Mes amis pensent que vous n'avez pas été créé des quatre éléments, mais seulement du feu et de l'air. À mon avis, ce serait plutôt de la boue... matières fécales... Vous pouvez aussi voler. De Moscou en Suisse. Aujourd'hui, vous vous êtes réveillé à Moscou et vous avez pris votre petit déjeuner à Zurich. Avez-vous appris quelque chose sur l'avenir ? Vous traversez le ciel assez souvent, si je ne me trompe. Avez-vous rencontré les princes du Zodiaque ?

- L'avenir existe-t-il ?

- Bonne question. En ce qui concerne vos idées, il n'existe pas.

- A quoi sert le temps ? sans mes idées ?

- Il y a d'autres idées dans le monde. Dans une démocratie, il est permis de...

- Permis? Qui a donné la permission? Trotski?

- Une petite amnésie vous remettra sur pied, j'espère. Si nous écoutions de la musique, du piano ? pour changer ? Vous avez dit, un jour, que les chefs d'œuvre de Beethoven étanchait votre soif de sang. Vous auriez dû prendre des leçons de piano dans votre enfance. Vous savez, la vieille dame qui vivait dans une maison à côté... son dévouement à la musique... Aucun des ses élèves n'a participé à la terreur rouge. Malheureusement, vous n'aviez pas de piano dans votre maison de Zurich. »

Un bruit provenant du jardin interrompit leur conversation : cinq ouvriers portaient un piano à queue par-dessus les plates-bandes. À l'aide de pioches et de pics, ils élargirent la fenêtre pour faire passer le piano. Ils le posèrent sur le tapis apporté par un sixième ouvrier. Le visiteur souleva le couvercle et effleura le clavier.

« Magnifique. Nous l'avons acheté à Hambourg, à l'usine Steinway. Frais professionnels, naturellement. Et le pianiste ? Est-il venu avec vous ? Il se retourna et fixa ses yeux sur l'ouvrier le plus robuste qui ôta sa casquette et s'éclaircit la voix. Et bien ? Le visiteur appuya sur une pédale et le piano poussa un soupir mélancolique.

- Non.

- Pourquoi ? Est-il souffrant ? a-t-il un empêchement ? a-t-il avalé mes pilules ? L'ouvrier pétrit, massa, tortilla sa casquette. Pouvez-vous jouer du piano ? Quelqu'un sait-il jouer du piano ?

La sonnette de la porte retentit et une vieille dame entra dans la pièce ; sa longue robe bruissait, perdait sa poussière.

- Volodia, Volodia, Je suis heureuse de vous voir. On est mieux en Suisse qu'en Russie, n'est-ce pas ?

- Je vous en prie, ne l'appellez pas Volodia, Madame. Il s'appelle Albert. C'est bien Albert ? Il est difficile de rester en phase avec le tournoiement de vos personnalités. Appelez-le Albert, Madame. Et ayez l'obligeance de ne pas mentionner la Russie, Moscou, Saint-Petersbourg, Simbirsk...

- Vous avez raison, tout à fait raison. La vieille dame acquiesça d'un hochement de tête. Ne parlons plus de Russie. Moi même, j'ai déménagé à Zurich. C'est ma petite fille qui a déménagé. Mais elle m'a emmenée avec elle. Ma petite-fille est obéissante et gentille. C'est une bonne petite-fille. Elle a épousé un vieil homme Suisse. Ils se sont rencontrés à Moscou. Il devait signer quelque chose et donner de l'argent à quelqu'un. Bon, c'est à nous qu'il a donné l'argent. Il n'est pas très jeune, hélas. Mais il n'est pas très vieux non plus. Un homme merveilleux, et très riche !

- Dans quelle branche travaille-t-il ? demanda Albert.

- Les pilules. Et aussi des sirops. Je suis tellement heureuse Volodia. Et vous, êtes-vous heureux ?

- Il est heureux, répondit le visiteur. Votre ancien voisin aime beaucoup la musique, et il regrette...

- Vraiment? Vous devez faire des gammes et des arpèges...

- Il dit que la musique adoucit son tempérament, son caractère.

- Quand j'écoutais de la musique, je voulais caresser tout le monde, dit Albert. Et il faudrait cogner les gens sur la tête.

- Ne me battez pas Volodia. La vieille dame sortit un mouchoir de sa manche et éclata en sanglots hystériques. Ne jetez pas de pierres à vos voisins ! Avez-vous encore votre catapulte ? Pour l'amour du ciel, ne me tuez pas. Ne me bannissez pas en Sibérie, dans l'archipel du Goulag. Je vous donnerai des leçons. Gratuitement. Je n'ai plus besoin d'argent. Mon gendre est milliardaire. En francs suisses, pas en roubles.

- Milliardaire ? en devises fortes ? Albert dressa l'oreille.

- Vous n'avez pas besoin de jouer six heures par jour. Rien qu'une demi-heure, dix minutes tout au plus...

- Il est milliardaire, votre gendre ? Albert s'approcha de la vieille dame. Pouvez-vous me présenter à lui, s'il vous plaît ? Vous n'avez pas confiance en moi? L'humanité doit être

libérée de l'esclavage. Pas toute l'humanité - les esclaves et les serfs. Nous tuons les maîtres et nous viderons leur frigidaires pour nourrir les pauvres. Comment les tuons nous ? Avec des fourches et des bazookas. Mais les bazookas ne se trouvent pas dans les rues. Nous devons les acheter à des capitalistes. Le parti manque d'argent. Le parti est au bout du rouleau. Ses fonds sont bas. Les bas fonds, comme dirait Gorki. Je ne mettrai pas votre argent dans ma poche. Je ne suis pas un voleur, et pourtant je crève de faim. Je donnerai la nourriture aux enfants. Je ne veux rien pour moi, sauf quelques gâteaux, un peu de mousse au chocolat... Si je ne reçois pas cet argent, je ne tiendrai pas le coup. Je craque, m'entendez-vous ? Le coût de la vie est exorbitant en Suisse. Tout est meilleur marché en Union Soviétique : le pain, les taxis... Les prix contrôlés... pas de profit...

- Pourquoi ne gagnez vous pas d'argent vous-même? dit le visiteur.

- Les éditeurs ne m'envoient pas l'argent. Je leur envoie mes manuscrits et ils ne m'envoient rien du tout. Est-ce honnête, juste ? C'est ça que vous appelez la démocratie ?

- Vous vouliez abolir l'argent si je ne m'abuse. Vous pensiez qu'une société idéale doit s'en passer pour retourner aux temps bienheureux de "l'existence naturelle". Les intellectuels et les professions libérales ont mis au clou leur patrimoine familial dans leur lutte désespérée pour rester en vie... on bradait des bijoux... La moitié de la Russie était sur les routes ou dans les trains... Vous vous amusiez du spectacle. Voulez-vous lui jouer quelque chose, chère Madame ? Notre pianiste est indisponible. Il a attrapé un rhume. Il y a des courants d'air en haut.

La vieille dame tomba sur les genoux et se tordit les mains.

- Mon gendre vous donnera tout ce qu'il possède : sa maison, son yacht, son compte en banque... Ne l'enfermez pas dans un hôpital psychiatrique ! Ne le tuez pas ! Ne me tuez pas !

Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta mère.

Dans le fond de ton cœur je sais que tu me hais ;

Tu voudras t'affranchir du joug de mes bienfaits.

- Vous n'êtes pas sa mère, que je sache, dit le visiteur.

- Non. Mais je connais sa mère. Elle joue le rôle d'Agrippine une fois par semaine. À force de l'écouter, j'ai appris le rôle par cœur.

- Nous ne partons pas en guerre contre les individus, répliqua Albert, rassurant. Nous exterminons la bourgeoisie en tant que classe. À quelle classe appartient votre gendre ? Quelle sont ses origines ?

La vieille dame baisa l'un des souliers d'Albert.

- Levez-vous, levez-vous, dit le visiteur en aidant la vieille dame à se remettre sur ses pieds. Vous n'avez rien à craindre. Même s'il y a une coupure de courant. Il ne vous fera pas de mal, c'est promis. Jouez quelque chose, s'il vous plaît. Il deviendra doux comme un agneau.

- Je connais seulement *La Lettre à Elise*.

- J'exige qu'on purge la terre russe de toute sa vermine : les riches désœuvrés, les prêtres, les intellectuels crasseux, passésistes et hystériques... Albert continuait à discourir, indifférent aux harmonies beethovéniennes.

- Jouez un peu plus fort, s'il vous plaît. Il ne vous entend pas. » Le visiteur plaqua lui-même quelques accords, anxieux d'accroître l'effet de la thérapie musicale.

Attaché à une colonne, le corps nu d'Albert offrait une cible aisée aux flèches sonores ; une douleur suave engourdissait son cœur et ses sinus.

La musique est aussi une ennemie. Platon avait raison : tout ce qui, dans l'art, exprime la tristesse devrait être frappé d'interdiction. Et la musique exprime souvent la tristesse. Chostakovitch, par exemple... La symphonie que j'ai écoutée à la radio... La vie est-elle si atroce, si éprouvante ? La mélancolie est-elle incrustée dans notre âme ? Rien ne peut égayer, réjouir les êtres humains. Ils souffrent toujours, en dépit des révolutions et de la prospérité.

Comme un ballon, l'âme d'Albert flottait dans la pièce, descendait vers le sol et montait vers la lumière zénithale de la lucarne. De temps en temps, elle effleurait le front du visiteur.

« Du calme, du calme... Je vais vous chanter une berceuse... en français... sa monotonie apaisante, lénitives... L'histoire est monotone et, d'une certaine façon, apaisante... parce que rien ne peut arriver... rien... quoique vous fassiez... quoique vous défassiez... Rien ne se produit... ni joie ni tourments... c'est une sorte d'état... un état d'esprit, un état de choses... »

Le visiteur offrit son bras à la vieille dame et tous deux se dirigèrent vers la porte. Un à un, les ouvriers sautèrent par la fenêtre, grimpèrent au sommet de l'arbre le plus haut et disparurent dans un nuage bas.

« Ne me laissez pas seul ! » cria Albert dans un mégaphone.

Son âme glissa vers la porte et l'ouvrit. Sur le seuil, un soldat montait la garde. Son fusil visait soigneusement le ciel.

Albert posa un revolver sur la table de nuit et exhorta son âme à l'obéissance et la discipline.

« Oubliez ce qu'il vous a dit ! On vous a lavé le cerveau. Dès que nous nous séparons, vous devenez le jouet de groupes de pression sans scrupules. L'ennemi est partout ! »

Albert serra son âme sur son cœur, puis la cacha dans sa glande pinéale. Il fit signe au garde de venir dans la pièce. Le garde obéit à l'ordre. « Prenez des mesure spéciales pour démasquer ces conspirateurs », chuchota Albert dans l'oreille du garde. Le garde brandit son fusil et se précipita dehors. Quelques minutes plus tard, il retourna dans la pièce, portant deux têtes par les cheveux.

« Toutes les circonstances relatives à ces têtes confirment l'hypothèse qu'il y a de la trahison dans nos rangs, à l'arrière garde, dit Albert. Attention aux espions ! Les espions nous guettent ! Mort aux espions ! »

Le garde brandit son fusil et se précipita dehors. Il réapparut avec une valise.

« Mettez-la sur le piano ! » Le garde souleva la valise jusqu'au piano et s'apprêta à l'ouvrir.

« Non, dit Albert. Je vous crois. »

Le garde sortit trois fusils d'une penderie encastrée dans le mur et reprit sa position à l'entrée. La penderie sentait l'antimite.

Quelques personnes se glissèrent dans la pièce. En file indienne, ils s'approchèrent d'Albert et formèrent un cercle autour de lui.

« Etendez-vous, dit un homme entre deux âges. Vous êtes mort. Jouons cartes sur table !

Albert fit quelques cabrioles et exécuta même une polonaise - danse de la cour de Russie qu'il avait apprise à une réunion révolutionnaire pour induire en erreur la police secrète du tsar.

- Dansez aussi longtemps que vous le souhaitez, dit l'homme entre deux âges. Ca ne prouve rien. L'autre jour, je suis allé voir *La danse de la mort* de Strinberg. C'est ce que vous êtes – la mort. Vous êtes mort, mais pas enterré. Ils ont quelques problèmes avec votre âme. Votre corps n'est pas encore retombé en poussière. Il n'a pas été brûlé non plus. Votre âme est attachée à votre corps. Par des ligaments ou par télépathie.

Albert continua de danser : il recherchait une preuve de son immortalité.

- Arrête ton cinéma ou je te casse la gueule, dit un jeune homme à longs cheveux. Sais-tu ce que ma mère a dit après son voyage en Allemagne de l'Ouest l'an dernier ? On nous a volé nos vies. Tu nous a volé nos vies.

- Comment fait-on pour profaner les cadavres ? demanda un homme à lunettes.

- On peut embrasser un cadavre, répondit un barbu. On peut aussi le violer. Le mot "violer" semble difficilement approprié, puisque les cadavres n'offrent pas de résistance à leurs assaillants. On peut couper la tête du cadavre ou lui couper la langue.

Albert plia sa langue en deux et la cacha dans son œsophage.

- Et son pénis ? demanda l'homme entre deux âges.
- Il a méprisé l'amour et l'érotisme, dit l'homme à lunettes.
- Viens ici, Natacha ! cria le jeune homme. On va lui en mettre plein la vue.

- Je m'appelle Annabelle, pas Natacha, dit la femme d'Albert ; elle faisait son entrée dans la pièce, un éventail chinois virevoltant comme un papillon devant son visage. On étouffe ici. Ca sent le renfermé dans ce tombeau. Et je dois vivre avec ce cadavre, vous comprenez ? Vous êtes des touristes ou des intrus. Je suis sa femme, jusqu'à nouvel ordre. Bien sûr, il a dix fois mon âge. Je m'en fiche ! L'âge n'a aucune importance. Ces restes humains n'ont pas d'âge et j'aurai toujours moins de trente-cinq ans. »

Le barbu frappa sa pipe contre un sarcophage, embrassa la main d'Annabelle et glissa son bras autour de ses hanches.

« Mon mari est très jaloux. Depuis qu'il a vu Joseph Staline violer sa première épouse légale sous son nez...

- Qu'est-ce qu'il a dit à ce salopard ? demanda l'homme entre deux âges.

- Il était paralysé, dit Annabelle, et trois nuages de fumée s'élancèrent vers la voûte. Mais il n'était pas aveugle.

L'homme à lunettes déboutonna le chemisier d'Annabelle. Le soldat abandonna son poste à l'entrée, marcha dans la pièce et tira plusieurs coups de fusil. Le barbu s'agenouilla, sa pipe se brisa sur le sol.

« Excusez moi, mais je dois vous quitter. Des affaires urgentes m'attendent. Si vous voulez bien m'excuser... dit l'homme à lunettes.

- Vous connaissez la sortie, j'imagine ? Je préfère rester avec mon mari. J'espère que vous comprendrez... »

L'homme à lunettes salua et sortit. Annabelle posa la main sur le front d'Albert. Il n'avait pas de température.

3

Est-ce ma chambre ? Il y a-t-il quelqu'un dans cette pièce ? Une foule de questions s'agitent dans mon esprit sans trouver de réponse ni de négation. Je vois mon esprit en face de moi, près du mur opposé. Et je lis ce qu'il y a dans son for intérieur. Je suis un lecteur de pensées. Et je suis un humain, sinon on ne m'aurait pas rempli de mots et de questions. Je me questionne au sujet de mon existence. Je ne sais pas si je peux courir ou même me tenir debout tout seul, bien que je sois peut-être couché *ad vitam aeternam*. Condamné au repos éternel. Je n'ai aucun désir de quitter mes draps, mon linceul, mon tombeau. J'ai travaillé si dur dans ma vie qu'il est temps de me reposer. J'ai droit à un petit repos, à des vacances au bord de la mer. La mer Noire. Suis-je mort ? Pourquoi cette pensée ? Ils ont implanté cette conviction dans mon esprit. Pour se débarrasser de moi. Pour me mettre hors course, hors circuit. Les morts ne sont pas censés s'ingérer dans les affaires des vivants, à moins de se camoufler sous un linceul. Mais je hais les fantômes, comme je hais les individus invertébrés, sans caractère, les individus léthargiques, apathiques auxquels on ne peut faire confiance ni dans les périodes de bouleversement social, ni même dans les périodes de stagnation. Si j'avais été un fantôme, je me serais suicidé le premier jour, au réveil, au petit matin. Ils dorment le jour, les fantômes. Suis-je un loup-garou ? Pourquoi me haïssent-ils ? tous ? Même ma femme a l'air de me haïr. Ils m'appellent « le monstre ». Un loup-garou ? Je peux avoir été transformé en loup-garou à ma mort d'être humain. Ai-je jamais été un être humain ? Qu'appelle-t-on « être humain » ? Un humain est une substance organique dont la différence avec les animaux et les substances inorganiques repose sur sa connaissance anticipée de la mort. Et je sais que je suis déjà mort. Du moins, ils me traitent comme un mort. Et souvent comme un loup-garou. Les chiens me mordent les mollets, les hommes et les femmes me poursuivent avec des fourches. Ils plantent des fourches dans mes reins. Donc, j'existe. On n'agresse pas un vide, on ne blesse pas un vide. Mais on n'agresse pas un mort non plus. Sauf un vampire. On enfonce un pieu dans le cœur des vampires, au lieu de leur arracher les dents. Mon cœur bat comme un marteau pneumatique. Je forge l'avenir. La philosophie sur laquelle je me fonde est vraie, ce qui justifie tout ordre que je peux donner. Ai-je donné beaucoup d'ordres récemment ? Combien de personnes ai-je exécutées ? Je n'ai vu qu'un seul corps sur le sol de ma chambre - preuve éloquente de ma paralysie. Que dit-on à propos de cette période de ma vie dans mes biographies ? Pourquoi ne me laisse-t-on pas étudier ma vie ? Je ne peux pas rester couché ici éternellement, à ne rien faire. Penser, penser... Il m'a prêté beaucoup de livres, mais il n'y a rien de concret dans ces livres. Aucun intérêt pratique. Edgar Allan Poe.

Et aussi Samuel Beckett. *Innommable*. Cet écrivain ne semble guère se soucier de la réalité, examinée à la lumière de son développement révolutionnaire. Son œuvre est imprégnée de pessimisme, de décadence, et d'esthétisme bourgeois-aristocratique. J'aime seulement la fin : « Tu dois continuer, je continue. » Je continue, quels que soient mon état biologique et leur position politique. Les travailleurs prendront ma défense. J'en appellerai à la jeunesse et ils formeront des groupes de combat, des pelotons d'exécution. Si seulement je pouvais me lever ! Au secours ! au secours ! Ai-je droit d'aller aux toilettes ? Je dois aller aux toilettes tout de suite ! Et je n'ai rien mangé aujourd'hui. Ai-je entrepris une grève de la faim ? Pourquoi ? Parce qu'ils refusent de divulguer mon nom ? ou parce qu'ils étranglent la Révolution ? Quelle que soit la cause de ma grève de la faim, je ne mangerai pas aujourd'hui ! ni demain ! Juste quelques friandises, quelques babas au rhum. Et une barre de chocolat suisse. Du chocolat au lait avec des noisettes. Avec des amandes. J'ai mis en réserve assez de nourriture pour tenir jusqu'à la prochaine Révolution, quelle que soit sa date. Quel nom crieront-ils dans les rues ? Quel nom sera-t-il imprimé sur les affiches ? J'adopterai un pseudonyme. Ce mouvement stratégique me permettra de voyager librement dans le pays, de tenir en échec la vigilance de la police tsariste. Je dois être né en Russie, puisque je parle sans cesse du tsar. Je ne suis pas monarchiste. Quel nom choisir ? Albert ? Ils ont déjà ce nom dans leurs fichiers. Malone ? Ce n'est pas un nom russe, j'imagine. Volodia, Volodia... Elle m'appelle Volodia. Elle doit avoir connu mes parents. Elle vivait sans doute dans le quartier. A-t-elle menti ? A-t-elle été envoyée par la police secrète ? Par Dzerjinski en personne ? Je la soumettrai à la question, à la torture - si elle persiste à nier ses liens avec mon passé. Je la ferai torturer et mutiler, qu'elle reste inflexible ou non. Elle dira même plus qu'elle n'en sait. Pendant ce temps, nos groupes de combat auront achevé leur entraînement militaire. Garde ! garde !

Le garde entra dans la pièce et pointa mécaniquement son fusil vers l'homme étendu devant lui. « Qu'est-ce que tu fais ? Traître ! Tu ne me reconnais pas ? Je suis Volodia, Volodia ! Le garde abaissa son fusil et claqua les talons. As-tu vu la vieille dame dans cette pièce ? Ou dehors, sur la place Rouge ? La vieille dame qui joue du piano ? Elle a joué pour moi une fois. Le garde dévisageait le vide. Tu peux tuer des gens ? Tu n'as besoin ni de mémoire ni de sens de l'observation pour tuer des gens autour de toi. Appuie seulement sur la gâchette... Une fois de plus, le garde pointa son fusil sur l'homme étendu devant lui. Crétin ! Je veux dire - d'autres gens ! Je donnerai les ordres... tu comprends ? Et tu tireras ! Le garde fit volte-face et se dirigea vers la porte. À propos, si tu rencontres par hasard le professeur de piano, ne la tue pas. Non ! Je voudrais l'interroger d'abord. »

Volodia se retourna sur le dos et reprit sa méditation. Il était quelque part ; l'endroit où il avait passé plusieurs nuits était entouré de murs et possédait une entrée et même une sortie, la dernière étant beaucoup plus importante que la première.

Bien sûr, grâce aux portes de sortie, les révolutionnaires et d'autres amateurs de liberté s'échappent des prisons dans lesquelles ils ont été jetés par les rois, les empereurs et les laquais du capitalisme. Après une évasion spectaculaire de leur cachots suintant l'humidité et la tuberculose, les amoureux de la liberté profitent de l'air pur en compagnie de leurs proches ; les révolutionnaires se plongent dans des activités subversives et rencontrent leurs complices en cachette - dans une cave qui est aussi humide et moisie que leurs cachots. Pourtant ils ne s'autorisent jamais à perdre un temps précieux dans les prés et les bois : ils ont le devoir de sauver l'humanité en arrachant les laboureurs aux griffes du capitalisme dans lesquelles ils sont tombés par inadvertance, par négligence. Sans les révolutionnaires, cette noble tâche ne pourrait être accomplie avec la précision et la perfection souhaitables.

Volodia n'avait jamais vu la sortie, mais il savait qu'elle n'était pas loin ; sinon, la Révolution aurait été impossible. « Et la Révolution est toujours possible, se dit-il. La Révolution est inévitable. » Il roula jusqu'au bord de son cercueil et se projeta dehors, plongea dans la mer noire de l'obscurité. Pendant quelques heures, il resta étendu sur le sol, incapable de se mouvoir, incapable d'appeler au secours. Puis il bondit sur ses pieds et entreprit un voyage le long des murs et du plafond.

D'abord il enfourcha une bicyclette, ce qui lui rappela Paris et la Bibliothèque Nationale où il avait travaillé en 1908, durant sa plus longue période d'exil.

Je me levais à huit heures, je roulais à bicyclette depuis les faubourgs de la ville jusqu'à cette bibliothèque, et je rentrais à deux heures. Et je continuais mon travail à la maison. Un jour, en me rendant de Juvisy, près de Paris, où j'avais assisté à un meeting d'aviation, une voiture avait embouti ma bicyclette. J'avais réussi à sauter avant le choc. La bicyclette était en ruines, bonne à mettre à la ferraille. Quelle catastrophe ! C'était ma seule bicyclette. À partir de ce moment, je me déplaçais à pied. Je n'avais pas de parapluie. Quand il pleuvait, je m'abritais dans une boutique de joaillier, dans un magasin de mode. Je ne pouvais rien acheter. J'ai eu rapidement des ampoules aux pieds parce que mes souliers étaient trop étroits. Je ne pouvais pas m'offrir une nouvelle paire de souliers. J'ai fini par aller à la bibliothèque en pantoufles, qui étaient pleines de trous. Mes chaussettes étaient toujours mouillées. Et j'étais toujours trempé jusqu'aux os. Pour le salut de la Révolution. Il n'y a pas de trous dans le toit. Au moins, il ne pleut pas dans ma chambre. Je suis abrité de la pluie. Et du vent. Je préférerais trouver un trou quelque part.

Son esprit vagabondait tandis que sa bicyclette roulait autour du plafond, du haut en bas des murs. Puis une automobile percuta sa bicyclette et il l'abandonna dans un coin. Soudain, une nouvelle perspective s'ouvrit devant lui. C'était un long couloir à l'extrémité duquel il aperçut une tache de lumière. Il se mit à glisser le long de ce couloir ; plus il approchait de la lumière, plus celle-ci grandissait et étincelait. Volodia comprit que la lumière qu'il voyait en face signifiait beaucoup plus qu'une simple issue ; aussi fut-il désappointé quand il atteignit finalement une porte ordinaire devant laquelle se tenaient deux gardes, l'arme au côté. Apercevant Volodia sur le seuil, ils pointèrent leurs fusils vers son cœur.

« Pas besoin de tirer, dit l'un d'eux. Il est mort.

- C'est lui ? demanda l'autre.

- Il a beaucoup changé. Mais c'est bien lui. Regarde ses yeux. Et sa bouche. Elle est toujours ouverte. Il parle tout le temps.

- Je n'entends rien.

- Parce qu'il est mort. Mais il n'arrête pas de parler.

- A qui ?

- A nous, à eux. Il montra avec son fusil quelques passants qui traversaient la place Rouge en direction de la Moskova.

- Pourquoi ne peut-il pas la fermer ? Il ne pourrait pas la fermer ? Et si je lui tirais dessus ?

- Ne touche pas au mort. Laisse le pourrir en paix.

- Où est mon garde ? demanda Volodia. Il leur avait déjà posé la question une douzaine de fois.

- Il n'a pas la permission de sortir.

- C'est l'entrée. Personne n'a le droit de sortir par l'entrée.

- Il doit chercher la sortie, alors. Et si je lui tirais dessus ? »

Volodia revint sur ses pas et découvrit que sa chambre n'était plus vide. Un homme se traînait à quatre pattes près de son cercueil. De temps en temps, il s'étalait par terre et farfouillait sous le cercueil.

- Que faites vous chez moi ? dans ma chambre ?

- Je vous cherchais ! Je croyais que vous vous cachiez.

- De qui me cacherais-je ?

- De ces gens-là. L'homme traça un énorme demi-cercle de son index. Je pensais que vous étiez peut-être malade. Je suis Kostia. Appelez-moi si vous avez besoin de quelque chose. Je viendrai de toute façon. Vous pouvez vous fier à moi. Les morts tombent souvent

malades. Quand on ne s'occupe pas d'eux. Mais je m'occuperai de vous. Je craignais qu'ils ne vous aient vendu aux Américains. Nous n'aurions pas pu payer la rançon.

- Les Américains ?

- Reposez-vous. Essayez de dormir. Vous devez être fatigué après votre promenade. Ne marchez pas sur la place Rouge sans lunettes noires. Ils pourraient vous tuer. Votre passeport est-il en règle ?

- J'ai perdu mon passeport.

- Ca vaut mieux comme ça. Dites que vous êtes le camarade Ivanov, s'ils posent des questions, et s'ils vous fouillent. S'ils ne posent pas de questions, passez sans vous arrêter. Mais n'allez pas trop loin. Jamais trop loin. »

Volodia se sentait un peu rassuré. L'intrus était prêt à le défendre contre ses ennemis et lui offrait même de le soigner de ses maladies, notamment de la paralysie dont il avait souffert depuis 1922. Et il paraissait sûr de lui, comme s'il était épaulé par un groupe de travailleurs intelligents, armés jusqu'aux dents, jusqu'aux sourcils.

« Tes camarades sont-ils loin ? A son tour, Volodia se mit à quatre pattes et jeta un coup d'œil sous le cercueil et le fauteuil à bascule. Il faut qu'ils ramassent tout ce qui leur tombe sous la main : revolvers, couteaux, chiffons imbibés de kérosène pour provoquer des incendies, mettre le feu...

Ils étaient tous les deux à genoux maintenant. Kostia étendit les doigts et caressa le front de Volodia.

- Ils ont prélevé ton cerveau et ils l'ont mis dans leur laboratoire, dans un bocal. Barbares. Je me demande comment tu as fait pour survivre. Ils t'ont aussi arraché le cœur. Tu ne perçois plus le temps. Tu ne peux plus compter. Ton cœur ne compte plus les secondes. Ton cerveau ne domine plus l'histoire. Des années et des années. Beaucoup d'années. Des chiffons imbibés de kérosène... Ils ont des bombes atomiques. Et des missiles sol-air, des fusées antichar. Les Américains ont aussi une navette spatiale. Tu as parlé de chiffons en octobre 1905, dans une lettre au Comité militaire de Saint-Pétersbourg. Les chiffons et le kérosène étaient bons en 1905. Comment vas-tu les tuer en 1992 ? Comment vas-tu écraser leur rébellion ? Comment vas-tu détourner leurs missiles ?

- Laisse-moi penser, attends, dit Volodia. Il se mit debout. Il n'avait pas envie de trahir sa stupeur.

- Tu peux encore penser ? Je ne suis pas sûr. Le pauvre ! Barbares ! Bouchers ! Kostia menaça le plafond du poing et tourna vers Volodia ses yeux où rayonnait une espérance. Ton esprit est vivant. Je crois en ton esprit. Je fais confiance à ton caractère.

- En fait, mon âme aussi est vivante. Je l'ai rattrapée à la dernière seconde. Près de la porte. Je l'ai fait tout seul. Je peux encore courir et saisir ce dont j'ai besoin.

- Le pauvre homme, dit Kostia en caressant les joues et le menton de Volodia. Je crois en ton esprit. Ton esprit indomptable, ton esprit immortel. Nous le retrouverons. Il n'est pas entre leurs mains. Il est quelque part dans l'air. Je reviendrai demain. Au revoir. »

Kostia baisa la main de Volodia, enfourcha sa bicyclette et s'effaça dans la lumière trompeuse et poussiéreuse du couloir. Dès que le bruit s'évanouit, Volodia se mit à mesurer le temps qui s'était écoulé entre 1905 et 1992. Tout d'abord, il compta sur ses doigts le nombre des insurrections et des contre-révolutions qui auraient pu advenir durant quatre-vingt-sept ans. Il plia les doigts avec des hurlements d'horreur, mais il les redressait toujours. Puis il eut recours à ses pieds et couvrit la distance séparant le lit du piano pour imaginer le XXe siècle en termes spatiaux. « Ici Trotski et ses trahisons, dit-il en face du fauteuil à bascule. Ici Staline et sa grossièreté. Quelles erreurs a-t-il commises après ma mort ? » Quelques mètres d'obscurité s'étendaient entre le piano et l'amphore près duquel il était mort en 1924. Que s'était-il produit dans cette zone obscure, dans ce royaume d'ombres ?

« Ecoutez-vous la radio ? demanda le visiteur en entrant dans la pièce, une torche à la main. Nous avons diffusé une série d'émissions sur Staline et les autres leaders communistes qui ont régné sur la Russie après votre mort prématurée. À propos, de quoi êtes-vous mort ? Les livres d'histoire et les encyclopédies sont silencieuses sur ce point. Et nous ne parlons pas avec le Tout-Puissant tous les jours que Dieu fait, contrairement aux idées reçues. Vous souvenez-vous d'avoir été empoisonné ou étranglé ? Faites voir votre cou et votre estomac. Bon, n'y pensons plus. C'est de votre vie que je m'occupe - la vie immortelle de votre âme.

- Pourquoi m'ont-ils volé mon cerveau ?

- Qui vous a raconté ça ? Kostia, j'imagine ? Il y a beaucoup d'indicateurs dans le voisinage - dans tout le pays. Malgré la perestroïka. Je n'aime pas l'air de votre pays. De notre pays. J'y suis né aussi... À Saint-Pétersbourg... Il est grand temps de me présenter... après toutes ces années... Andreï Petrovitch... Mon nom n'a aucune importance... L'air est empoisonné... En un sens, vous et vos comparses avez tué l'air de ce pays. Et l'air devrait être frais... un souffle vital apportant la vie aux hommes et aux pierres lorsqu'il leur passe à travers leur substance. L'air reçoit en lui les influences des corps célestes et transmet leurs messages aux humains. Et vice versa. Nous aussi, nous transmettons nos messages à l'univers par l'intermédiaire de l'air qui sert de téléphone, de répondeur automatique, et de Dieu sait quoi... Les docteurs hébreux le considèrent comme un médium ou de la colle, qui joint les choses entre elles. J'ai beaucoup voyagé depuis que je vous ai vu la dernière fois dans le mausolée.

Surtout en Russie, dans la Russie d'Eltsine... Combien de temps faudra-t-il pour purifier l'air dans ce pays ? On peut effacer des graffiti obscènes...

- Où est mon cerveau ? Qu'y a-t-il à l'intérieur de ma tête ?

- Votre cerveau... dans un laboratoire quelconque... Ce que vous gardez dans votre tête est une sorte de reflet... Vous ne comprendriez pas tous les détails techniques... Je ne les comprends pas moi-même, d'ailleurs. Je l'avoue en toute franchise. Comme je vous l'ai dit, je ne consulte pas Dieu à chaque instant. Ne faites pas tout un plat au sujet de votre cerveau. Vous avez besoin de la "paix de l'esprit". Pourquoi ne perdriez-vous pas votre esprit dans rues de Moscou ? Un moine bouddhiste rend visite à son maître et dit : "Auriez-vous l'obligeance d'apaiser mon esprit ? Il est devenu désobéissant et turbulent ces derniers temps." "Apporte ton esprit devant moi", dit le maître. "Je ne peux pas le retrouver", dit le moine. "Là ! J'ai pacifié ton esprit", dit le maître.

- Je dois le retrouver ! Je peux le retrouver ! Je l'ai vu hier !

- Hier, vous dormiez. Et avant-hier aussi. En fait, vous avez dormi trois semaines. Vous étiez peut-être dans un coma profond, pour autant que je le sache. Cessez de vous creuser la tête ! Elle est fragile... après toutes ces années...

- Si nous exportons son squelette dans une caisse de bois ou un container de métal, nous n'oublierons pas d'apposer la mention "fragile", dit le jeune homme debout près du piano.

- Je vous avais demandé de ne pas venir aujourd'hui... Mon assistant rebelle... Félix... S'il vous plaît, partez... à moins de nous offrir un nocturne de Chopin... Andreï Petrovitch quitta le canapé et souleva le couvercle du piano.

- J'ai une idée. Félix referma le piano. On pourrait le vendre en morceaux : la tête, les jambes, les bras, les doigts...

- Et son âme ?

- Si le Docteur Grünewald parvient à isoler son âme du reste...

- Je veux dire, que ferons-nous de son âme ?

- Nous gagnerions bien plus que les vingt-sept millions de dollars. N'oubliez pas que les Américains sont prêts à payer pour toute la carcasse. Chaque musée des Etats Unis et de l'Europe de l'Ouest aurait un morceau de la relique la plus précieuse du communisme : son foie, ses poumons, ses oreilles, sa barbe...

- Pourquoi pas son nombril ou ses grains de beauté ? Prenons soin de son âme, Félix. Nous avons encore du temps... jusqu'à son enterrement... J'étais en train de lui apprendre les principes du bouddhisme zen...

- On ne peut pas la sauver, de toutes façons ! On a tout essayé : hindouisme, érotisme... les jambes et les seins d'Annabelle sont sans effet sur lui...

- Votre protégée aux formes généreuses...

- Il est tellement insensible, dit Annabelle en retirant son manteau de vison. Il pense toujours à des révolutions et des résolutions... Elle se dirigea vers Volodia. Tout en marchant et en tortillant des hanches, elle enlevait ses vêtements et les faisait voler vers son visage de profil : pudiquement, il avait tourné la tête. Puis elle s'agenouilla à ses pieds, s'allongea sur ses genoux, et laissa sa tête pendre de l'autre côté. Il ne ressent rien, dit-elle. Il ne me donnera pas de fessée. Voyez vous mêmes !

- Peut-être ne vous aime-t-il pas, dit Andreï Petrovitch. Si seulement il pouvait tomber amoureux... une doublure de Marguerite... "Salut, demeure chaste et pure..." Quel air magnifique ! J'adore l'opéra français. »

En se penchant de côté, Volodia atteignit le tiroir inférieur de son secrétaire d'acajou, le tira, prit un fouet et le brandit au-dessus de sa tête. Il fit claquer le fouet et frappa en tous sens le dos d'Annabelle. Elle se leva et se précipita vers l'arrière, incapable d'échapper à son bourreau consciencieux. Une flaque de sang apparut près des pédales du piano. Le sang ruisselait le long des murs tandis que le claquement métronomique du fouet résonnait sur la place Rouge et beaucoup plus loin - sur toute la ville, jusqu'aux lointaines banlieues. Félix vola à sa rescousse, mais Andreï Petrovitch avança la main.

« Il faut le laisser faire. Parce qu'il n'y a rien à faire ! Après tout, ce n'est qu'un automate... le jus de tomate dans les veines. L'air, l'air... L'air m'inquiète. Une grimace de dégoût déformait ses traits. La violence, la cruauté - elles imprègnent l'air et le rendent impropre, invivable pour l'âme. L'air est saturé de nos intentions et émotions... et des crimes... et des générations précédentes, de leurs crimes. Je ne peux pas voyager à travers la Russie. Je suffoque dans ses steppes et ses forêts. J'étouffe sur la place Rouge - sur toutes les places noires de Moscou et de Saint-Petersbourg. L'air pénètre dans le corps des hommes et des autres animaux par les pores de la peau et provoque, déclenche rêves et divinations. Quels rêves fait-on en Russie de nos jours ? Quel avenir faut-il attendre ? Les dormeurs se tournent et se retournent dans leur lit, la bouche torse, les yeux torves. Ils voient leur passé, leur avenir.

- C'est un phénomène bien connu dont j'ai fait l'expérience dans ma jeunesse, dit Félix. Il revient à ceci : quand on passe devant un lieu où quelqu'un a été exécuté, on est pris de panique. Et bien, mon cousin Boris...

- Soixante millions, soixante-dix millions de personnes ont été massacrées en Russie depuis la Révolution ! hurla Andreï Petrovitch. L'air est devenu un corps solide, infranchissable. Les gens sont incarcérés dans l'air.

- Les prisonniers de l'air, précisa Felix.

- Ils ont été transformés en statues. Les gens ne peuvent s'empêcher de regarder vers l'arrière, vers le passé.

- En d'autres termes, les leaders soviétiques sont parvenus à créer un archipel du Goulag invisible, une Loubianka diaphane. Les gens s'en sont retrouvés en prison sans avoir été emprisonnés. Mais, vous savez, Andreï Petrovitch, la vie elle-même... »

Volodia continuait de peindre avec le fouet un tableau expressionniste sur le corps d'Annabelle. Elle n'avait plus de sang à répandre et un homme vêtu de noir - non sans ressemblance avec les costumes portés par les montreurs de marionnettes Bunraku - lui versa un litre de Bloody Mary dans les veines et les artères. Elle criait à nouveau ; son sang giclait sur le visage et le cuir chevelu de Volodia. Rendu fou par le goût et les vapeurs de la Bloody Mary, Volodia accéléra le tempo de son exécution ; il en accéléra aussi le rythme. La symphonie de Chostakovitch retentit dans sa tête. Annabelle hurlait et agonisait ; elle se désintégrait peu à peu. Ses membres se détachèrent du tissu de son corps et se mirent à frétiller aux quatre coins de la pièce. Ses doigts et ses os étaient disséminés sur le sol comme les pièces d'un puzzle anatomique. Volodia les piétinait avec une insistance furieuse ; sous ses pieds, les débris de ce corps féminin se morcelaient, se fragmentaient, s'émiettaient - comme s'il voulait démontrer la structure infiniment divisible de l'atome.

Félix contemplait la destruction de son automate avec une curiosité scientifique et griffonnait même quelques remarques dans son carnet de notes dont les pages étaient couvertes de diagrammes et de formules algébriques. « J'ai lu récemment son livre *Matérialisme et empiriocriticisme* dans lequel il avance la proposition que "l'électron est aussi inépuisable que l'atome". Une approche assez moderne, je dois dire. Quelle est votre opinion, Andreï Pétrovitch ?

- Dans le même livre, il soutient que les choses existent indépendamment de notre conscience, de nos perceptions... hors de nous... Ceci paraît bien vieillot en regard du Quantum et des théories de Bootstrap. Rien n'existe en dehors de nous. Les étoiles sont nos corpuscules rouges et blancs... même dans la vallée des larmes... sans parler du paradis...

- Paradis ? Volodia lâcha le fouet, s'essuya les yeux et le nez avec la paume de sa main et s'assit, les épaules affaissées, les bras ballants. L'électricité... Le communisme est le régime

des Soviëts plus l'électrification de tout le pays. Aujourd'hui, il doit y avoir l'électricité dans chaque foyer. Et des tracteurs dans les champs.

Il resta bouche bée d'admiration en découvrant les images qui, bien que créées par ses pouvoirs visionnaires dans les nébuleuses de son esprit, se projetaient maintenant sur un immense écran de cinéma pendu sur le mur d'en face.

- Tracteurs, ampoules... Quel film projetez-vous ? Andreï Petrovitch se leva de son fauteuil.

- Je l'ai trouvé dans nos archives, dit Félix. Chansons et rires...

- Un film de propagande stalinienne, sans nul doute... descriptions fallacieuses de la prospérité rurale... Assez du paradis communiste ! On a déjà donné. Andreï Petrovitch se rassit. L'écran s'assombrit et quelque chose grésilla dans l'air. Comment va la tête, Vladimir Ilitch ? Bien ?

- Très bien, répondit Volodia.

- Mille excuses, nous avons éteint une partie de votre cerveau. Dans une minute, nous la remplaceront par une pièce neuve - de quantité égale mais de qualité très supérieure. Vous serez entièrement satisfait.

- Moi aussi, dit Félix.

- J'attends, dit Andreï Petrovitch.

L'air grésilla de nouveau et l'écran s'illumina. Quelques colonnes luisaient au soleil, une rivière de perles traversait une plaine parsemée de diamants, une cascade couleur de rubis dévalait les montagnes rocheuses dégoulinantes de miel...

- C'est du vin, pas du sang, dit Andreï Petrovitch en montrant du doigt le ruisseau couleur de rubis. L'air grésilla et l'écran s'assombrit une fois de plus. Où est la rivière de lait ? Vous aviez promis...

- Je croyais que nous avions convenu des montagnes dégoulinant de miel, répondit Félix.

- Ce n'est pas incompatible. Elles sont les parties intégrantes d'un même paysage paradisiaque. Et les vignes aux dix mille branches ?

- Dans un film... Je veux dire, sur un écran...

- Je peux réciter le passage. Mais son cerveau assimilerait vos images plus aisément et plus profondément. Les images flottent dans le cerveau, tandis que les mots restent bloqués, coincés... prisonniers de l'air...

- Les images... Tommaso Campanella... soupira Volodia. La connaissance scientifique traduite en images... peintes sur les deux côtés de murs concentriques... des citations de mes

livres reproduites sur un globe, sous la coupole du temple central... la cité circulaire... le réalisme socialiste... les images sont plus réelles que les mots... la cité du soleil... le pays du soleil... »

Andreï Petrovitch mit ses lunettes et ouvrit son carnet de notes. « Les jours viendront où les vignes grandiront, chacune ayant dix mille branches et sur chaque branche dix mille rameaux, et sur chaque rameau dix mille pousses, et sur chaque pousse dix mille grappes, et sur chaque grappe dix mille grains et chaque grain donnera vingt-cinq metretes de vin. Et quand un saint s'emparera d'une grappe, une autre criera : "Je suis une meilleure grappe, prenez-moi ; bénissez le Seigneur par mon intermédiaire."

- Il n'aime pas le vin, dit Félix. Il préfère la vodka. »

Pendant ce temps, l'air se remplissait de divers effets sonores, depuis les cris humains jusqu'à la musique militaire. Un rythme régulier de pas se fit entendre et, bientôt, le professeur de piano apparut dans l'embrasure de la porte. La main droite du soldat se pressait fermement sur la bouche du professeur.

« Retirez votre main et ouvrez-lui la bouche. Elle a connu mes parents. Le soldat exécuta l'ordre. Vous avez connu mes parents. Qui suis-je ? Le soldat poussait la dame dans le dos du bout de son fusil et elle avançait en chancelant vers Vladimir Ilitch. Qui suis-je ? Le soldat pressa son fusil sur la nuque de la dame ; elle trébucha et heurta Vladimir Ilitch. Ne me touchez pas ! Comment osez-vous ! Qui vous a donné la permission de me toucher ? Répondez à ma question ! Vous avez connu mes parents, oui ou non ? Vous avez admis le fait il y a quelques heures. Ou il y a quelques mois. Nous ne vous avons pas torturée, quoique nos ennemis puissent nous en accuser. Vous avez reconnu votre lien avec mes parents sans contrainte, de votre propre initiative. Et je vous ai crue. Pourquoi ? Parce que je suis né quelque part. Cette supposition découle du fait que j'existe. Donc, je suis né et j'ai eu des parents - un couple d'êtres humains. Je ne suis pas la progéniture d'un crocodile. Est-ce que je ressemble à un crocodile ? Non. Je ressemble à un être humain. Donc, j'ai eu des parents qui étaient des êtres humains. Et vous pouvez les avoir connus, étant donné votre âge. Quel âge avez-vous ? Cent ans ? deux cents ? Donc, vous avez dû connaître mes parents. D'ailleurs, vous ressemblez à ma mère. Etes-vous ma mère ?

- Non. Je suis Anastassia.

- Je m'intéresse au nom de mes parents, pas au vôtre. Quel est le nom de mon père ?

- Ilia Nikolaïevitch Oulianov.

- Donc, je dois m'appeler Oulianov. Mais qui est Oulianov ? Qu'a-t-il fait ?

- On va ouvrir le mausolée au public, dit Andreï Petrovitch. Vous êtes censé vous allonger dans votre cercueil et fermer les yeux.

- Pourquoi tant de personnes viennent-elles me regarder ? Je dois être célèbre, très célèbre.

- Bien sûr, vous êtes célèbre, dit Andreï Petrovitch en riant. Vous êtes Lénine, le fondateur du bolchevisme et du premier Etat socialiste du monde. Vous êtes né le 22 avril 1870 à Simbirsk, aujourd'hui Oulianovsk... sur la Volga qui est le plus long fleuve d'Europe. J'aimerais faire une croisière sur la Volga, jusqu'à Astrakan. C'est encore beau, j'imagine... les villes russes, les coupes... »

4

Ilia Nikolaïevitch prit une gorgée de thé au citron, reposa la tasse sur la toile cirée, se racla la gorge et se tourna vers Lénine.

« Mon fils, je te remercie pour ta visite impromptu. Tu dois avoir un calendrier très chargé, mais tu as trouvé le temps de rendre visite à tes vieux parents. Ta mère, Maria Alexandrovna, est assise en face de toi. La mère de Lénine se leva, esquissa une révérence et se rassit. C'est un grand plaisir de te voir à nouveau chez nous, à la maison, dans ton petit cercle de famille, continua Ilia Nikolaïevitch. Hélas, le cercle de la famille a beaucoup rétréci au cours des dernières décennies. Ce n'est plus un cercle mais seulement un triangle, trois points - ta mère, toi, et ton humble serviteur. Au XIXe siècle, nous avions deux fils et trois filles - en dehors de toi.

- J'avais un frère, dit Lénine.

- Deux frères, dit Ilia Nikolaïevitch.

- Il a été pendu.

- Ton frère Alexandre ? Oui, il a été pendu dans la forteresse de Schlüsselbourg. Il avait été arrêté à Saint-Petersbourg pour complicité dans le complot contre la vie d'Alexandre III. Quelle chose abominable ! Dante a dû le reléguer dans le tréfonds de l'enfer en compagnie de Judas Iscariot, Brutus, Hitler, Cassius, Staline, Beria... Dante a le bras long dans l'au-delà... la plume longue...

- L'as-tu rencontré ? demanda Maria Alexandrovna. Comment est-il là bas ? Souffre-t-il encore de vertiges ?

- Maria ! dit Ilia Nikolaïevitch sur un ton de reproche. Nous avons répété le petit déjeuner la semaine dernière. Volodia est vivant... plus ou moins. Son corps a été embaumé et...

- A-t-il été nommé pharaon ? à la fin de sa vie ?

- Un pharaon ? Lénine laissa tomber sa tasse, et le thé au citron se répandit sur la toile cirée.

- J'ai toujours su que tu serais un grand homme, mon fils. Un homme célèbre. Je suis très fier de toi. Maria Alexandrovna se leva et fit une autre révérence.

- Assieds-toi, Maria. Ilia Nikolaïevitch renversa une tasse vide. Volodia, tu affoles ta mère. De ton vivant, tu te conduisais très mal.

- Moi ?

- Un pharaon... soupira Maria Alexandrovna.

- Les bolcheviques ont préservé de la pourriture le corps de notre fils pour maintenir en vie sa substance. "*Nihil enim, si non corpus*", dit Tertullien. Seul le réel existe, en d'autres termes. Et ils avaient besoin de lui réel, tangible, vivant...

- Pendant les vacances de 1885, mon frère m'apporta une copie du *Capital* de Marx. J'ai lu ce livre. Le possèdes-tu ? Où est ma chambre ? Je l'ai mis sous mon oreiller.

- Nous l'avons brûlé, dit Ilia Nikolaïevitch. Calme-toi Volodia. Puis-je t'appeler Volodia ? Je t'appelais Volodia... au XIXe siècle. Es-tu encore mon fils ?

- Suis-je né dans cette maison ?

- Tu devrais la visiter. Ils vont sûrement la faire sauter un de ces jours. Où vivrons-nous, Volodia ? Il y a une maison de retraite dans le voisinage...

- Où ont-ils caché la dynamite ?

- Je te demande pardon ?

- Ils veulent faire sauter la maison dans un proche avenir. J'en ai besoin. De la dynamite.

- Ne joue pas avec les allumettes Volodia ! Tu es un adulte, un être humain responsable. Majeur et vacciné. Que manigances-tu ? Parlons de ton avenir, mon fils.

- L'histoire nous a chargés d'une tâche immédiate, urgente, révolutionnaire...

- Oublie le mot "révolution" ! Tu as oublié tant de mots déjà. Ne bouscule pas notre histoire ! Ne la brutalise pas. "Si un petit homme a du courage mais néglige le Bien, il devient un voleur", dit Confucius. Ne vole pas à notre histoire son passé et son présent.

- Tant de personnes ont été volées, dit Maria Alexandrovna. Elle avait fini par se rasseoir. Tant de vies... Où à tu mis toutes ces vies Volodia ? Sur une de tes îles au trésor ? Ressuscite ces gens ! Ils le méritent. Ils ne méritaient pas ce que tu leur a fait.

- A propos, les as-tu enterrés, ces gens ? En tant que ton père, j'ai droit à une explication. Leur position dans l'au-delà...

- L'accomplissement de cette tâche, la destruction du rempart le plus puissant de la réaction, non seulement en Europe mais aussi en Asie, placerait le prolétariat russe à l'avant-garde du prolétariat international.

- Staline avait peur de s'aventurer à l'air libre, dit Ilia Nikolaïevitch. On lui montrait la vie de ses sujets dans son bureau, sur un écran de cinéma. Dans son bureau, les gens mangeaient et dansaient. Ont-ils fini par te montrer quelques films soviétiques récents ?

J'aime le cinéma. C'est l'art le plus important parce que les masses laborieuses le comprennent mieux que la musique et la philosophie. Et les masses comptent plus que les individus, parce que les masses sont plus faciles à compter. Les masses sont toujours une. Les individus sont nombreux, même si on les exécute par milliers, par millions.

- Ressuscite-les Volodia ! hurla Maria Alexandrovna. Tu es tout-puissant, n'est-ce pas ? Alors, ressuscite ces gens, et nous les compterons après. Un par un. Les vivants sont plus faciles à compter que les morts qui ont été réduits en poussière dans leurs tombes. La terre est une, les enfers sont innombrables.

- Je pense que tu ne m'as pas bien compris, mon fils. Je n'essaye pas de te gagner à mon point de vue pour une raison d'ordre pratique, terre à terre. Il est peu vraisemblable que tu demeures au paradis, même après la prochaine guerre mondiale, même quand tous tes crimes et leurs vestiges auront été brûlés dans la fournaise du Tout-Puissant. Le paradis est une forteresse inexpugnable. Comme le dit Tertullien : "L'unique clef pour ouvrir la porte du paradis est le sang de ta propre vie." Seuls les martyrs chrétiens ont droit d'habiter là-haut. Je veux que tu améliores tes manières et corriges tes défauts pour le salut du progrès. Prends un peu de thé tant que le samovar est encore bouillant ! Un sucre ? Sers-toi de biscuits ! Tu les aimes ? Je ne sais pas quel genre de nourriture on te donne dans le mausolée...

- Te sens-tu bien Volodia ? demanda Maria Alexandrovna. N'abuse pas de la vodka.

- Et ta tarte aux cerises ? Maria, tu as oublié ta tarte aux cerises !

- Ma tarte aux cerises ? Fiokla a-t-elle cuit une tarte aux cerises ?

- Fiokla nous a quitté depuis longtemps. C'est toi qui as cuit la tarte aux cerises ce matin. Ton fils Volodia - Vladimir Ilitch Lénine - adore la tarte aux cerises.

- Je cours la chercher, dit Maria Alexandrovna sans bouger de sa chaise.

- J'y vais moi même, si tu veux, dit Ilia Nikolaïevitch.

- Le progrès... au nom du progrès... Lénine se leva, sauta sur ses pieds et tendit le bras. L'histoire est comme un train qui va du point A au point B. Parfois le train s'arrête et même recule vers le point A. Notre tâche est d'accélérer le mouvement de la locomotive et de couper toutes les jambes qui appuient sur la pédale de frein. Nous fusillerons quiconque dont les jambes ne feraient même qu'approcher la pédale de frein et dont les bras se tendraient vers le levier de changement de vitesses et la sonnette d'alarme. Nous devons arriver au point B, et pas au point C ou au point D. Il n'y a qu'un seul point de bonheur dans l'histoire humaine et ceux qui dévient sans cesse d'un côté ou de l'autre de ce cap, de cette route que je m'efforce de maintenir envers et contre tout, quoiqu'il advienne...

- Le progrès... Ilia Nikolaïevitch engouffra un biscuit. Je parlais de ton progrès personnel, intérieur, intime... un chemin de pèlerinage, une ascension spirituelle qui élève l'âme, la prépare à la contemplation...

- Agir ! L'action ! Moteur ! Enthousiaste, Lénine se mit à rouler un morceau de sucre sur la toile cirée. Retarder l'action signifie la mort !

- Tu es déjà mort, Volodia. Prends ton temps. Tu ne tiens pas en place. As-tu un mouchoir ? Tu transpires énormément ! Maria, pourquoi ne lui as-tu pas donné de serviette ? ou au moins du papier hygiénique ? Je n'ai pas de mouchoir non plus. C'est mauvais pour ta santé, mon fils. Assieds-toi et laisse le sucre tranquille. Cet après-midi tu pourras jouer avec tes soldats de plomb, si tu veux : nous ne les avons pas jetés. Les communistes ne veulent toujours pas nous autoriser à vendre tes affaires qui sont terriblement encombrantes, crasseuses et nauséabondes. Nous n'avons même pas le droit de les épousseter, à cause de tes inestimables empreintes digitales.

- Mes soldats de plomb ? Je voudrais les voir toute de suite.

- J'espère que tu ne donneras pas l'ordre de marcher sur le Kremlin, ou sur Washington. Pourquoi conçois-tu la création comme une série de soulèvements ? La somme des souffrances humaines est immuable. Aucun calcul mathématique ne sortira l'humanité de la misère. Tu n'as que des soldats de plomb à ta disposition - rien d'autre.

- Je voudrais jouer avec mes soldats de plomb.

- Ne les prends pas, ne t'en sers pas, dit Maria Alexandrovna. Ils sont tout petits, et ils sont morts. Tu les as tués aussi. Tu as même assassiné tes propres soldats. Et ton frère, ton propre frère.

Ta main a commencé par le sang de ton frère ;

Je prévois que tes coups...

- Ton fils n'a pas assassiné son frère, interrompt Ilia Nikolaïevitch. Essaie de comprendre, Maria, que Volodia n'est pas Néron. Ni un pharaon.

- Je sais qu'il est Néron ! Je sais, je sais !

Burrhus, avez-vous vu quels regards furieux

Néron en me quittant m'a laissés pour adieux ?

C'en ai fait : le cruel n'a plus rien qui l'arrête ;

Le coup qu'on m'a prédit va tomber sur ma tête.

- Il n'est pas Néron, Maria. Et moi, je ne suis pas Burrhus.

- Il vous accablera vous-même à votre tour, dit Maria Alexandrovna.

- Si nous parlions paisiblement d'histoire, de philosophie, de religion ou d'art, dit Ilia Nikolaïevitch en mettant les coudes sur la table. Je trouve difficile de supporter les amateurs

de révolutions, de troubles sociaux. Quels que soient leur credo et leurs moyens d'expression, ils s'efforcent d'oublier le passé, comme si personne n'avait jamais vécu ou respiré avant leur naissance. Ils ne se souviennent que de l'avenir. Ils réduisent l'univers aux dimensions de leurs idées qui ne sont souvent pas plus grandes qu'un morceau de sucre. Ilia Nikolaïevitch regarda vers Lénine qui, à présent, jouait avec sa tasse et sa soucoupe. Privé des neiges d'antan, le présent engendre l'agoraphobie. Limitée d'abord au temps, la maladie agoraphobe se diffuse, gagne du terrain et finit par envahir l'espace. Les frontières de ton pays ont été fermées depuis la Révolution - sous prétexte de tenir tes ennemis à distance. »

Maria Alexandrovna se leva et sortit à petits pas ; elle fredonnait une vieille romance russe.

« Maria, reste avec nous. Tu n'as pas vu ton fils depuis...

- Vite, vite ! Nous devons nous débarrasser des soldats de plomb. Il faut les jeter à la poubelle, avant qu'il ne soit trop tard ! Les gardes rouges. L'armée rouge. Prague, Budapest, l'Afghanistan...

Maria Alexandrovna atteignit l'escalier, se prit les pieds dans l'ourlet de sa jupe et se cogna l'avant-bras contre la rampe.

- Maria, s'il te plaît ! » Ilia Nikolaïevitch se lança à la poursuite de sa femme et ils disparurent tous deux en haut des marches. Cinq minutes plus tard, Ilia Nikolaïevitch revint dans la pièce.

« Là ! Garde-le en souvenir. Juste un. Pas de danger.

Lénine saisit le soldat que son père lui tendait et le cacha dans sa poche sans même un contrôle de routine, une vérification d'usage.

- Peux-tu m'en procurer d'autres ? Papa, tu dois m'aider. Ils me traitent comme un invalide. Je n'ai pas le droit de quitter les locaux. Même pour aller aux W.C. Il y a trois pots de chambre sous mon lit.

- Ne dis pas W.C. C'est vulgaire. De toutes façons, comment es-tu arrivé ici ? Simbirsk est loin de la place Rouge.

- Deux hommes armés gardent les issues jour et nuit. J'essaye de m'évader tous les après-midi, mais ils tirent en l'air. Je n'ai pas le droit de m'évader, papa.

- Tu n'es pas bien dans ton mausolée ? Il n'est pas confortable ? On m'a dit qu'ils te gavent de caviar et de somnifères. Pourquoi ne peux-tu pas dormir ? A cause des remords qui dévorent tes entrailles ? Le remords est un vautour, un chien errant qui se repaît des bas morceaux du cœur. »

Lénine sortit le soldat de plomb de sa poche et le jucha au sommet du samovar. « Soyez vigilants ! Gardez les frontières de notre pays et notre armée rouge comme la prune de vos yeux, et rappelez-vous que nous ne pouvons nous permettre aucune négligence, aucun relâchement - pas une seule seconde. Notre pays ne doit pas être pris au dépourvu. Nous avons traversé une période de guerres et nous ne savons pas quand viendra la suivante. Quand elle arrivera, nous aurons paré à toute éventualité. Nous serons capables d'affronter n'importe quel ennemi. » Lénine frappa le samovar en se versant une autre tasse de thé et le soldat tomba sur la toile cirée.

« Les ennemis sont une conséquence de l'agoraphobie, et non le contraire. Ilia Nikolaïevitch attrapa le soldat et, distraitement, l'enveloppa dans le papier hygiénique.

- Bavardages intellectuels, parlores... ronds de phrases écœurants.... Tu dois être fatigué de parler, papa. Et aucune décision n'a été prise ni exécutée. En avant ! - c'est ce que j'aime. C'est la vie. En avant ! Le temps ne marche jamais à reculons, sauf dans un roman de ce H. G. Wells que j'ai rencontré à Moscou il y a de nombreuses années. Féodalisme, capitalisme, communisme - le seul enchaînement logique des étapes sociales gravé dans l'histoire humaine. Et comme le temps ne s'arrête ni ne recule jamais, tout pays capitaliste devra adopter et adoptera un régime communiste, soit par la Révolution, soit par la voie parlementaire : j'aurai un million de gardes rouges postés partout dans la capitale et les délégués lèveront la main au bon moment. Une fois la dictature du prolétariat proclamée et inscrite dans la constitution, le pays ne retombera jamais dans les idées et l'économie capitalistes, car le temps ne revient pas en arrière.

- Dans la physique moderne aussi, le temps peut reculer et fait retour en arrière. C'est assez difficile à expliquer... Je te montrerai des diagrammes avant le dîner. La théorie relativiste de l'interaction des particules... Tu me suis ? Tous les diagrammes de l'espace-temps se lisent en général dans deux directions opposées, quant à l'espace et le temps. Chaque processus est contrebalancé par un processus équivalent, symétrique où la direction du temps est inversée et les particules élémentaires se voient remplacées par des antiparticules. Est-ce clair ?

- Tu n'es qu'un instituteur, papa. Tu as toujours été un instituteur.

- Oh, je n'enseigne plus. Mais j'apprends tous les jours. Je lis beaucoup, je discute avec les voisins, je joue aux échecs dans les jardins publics. À la maison, j'écoute des microsillons et des disques compacts. Si nous écoutions *Moïse et Aaron* ? Schoenberg a été l'un des plus audacieux innovateurs dans le domaine musical. Pourtant il refusait le qualificatif "révolutionnaire" et n'obligeait pas ses élèves à composer dans son style, comme la plupart

des idéologues. "Un très grand nombre d'œuvres peuvent encore être écrites en do majeur", disait-il. Pourquoi ne vis-tu pas ta nouvelle incarnation en do majeur, Volodia ? ou en do mineur ? Une vie de tristesse et de remords ne serait pas inopportune - en rachat des fautes que tu as commises dans ton existence antérieure. »

Soudain, la fenêtre s'ouvrit et le rideau s'envola ; la poussière et le passé tourbillonnaient dans le salon. Les tasses et les petites cuillers se joignirent à la danse chaplinesque, et se mirent à tinter, à tintinnabuler, à cliqueter tandis que la musique des cloches emplissait la pièce.

« Ecoute ça, dit Ilia Nikolaïevitch sur un ton extatique. Le do majeur de la vie humaine.

- Ne remplace pas la philosophie marxiste du matérialisme par un idéalisme délétère. Toi, papa, tu appartiens au groupe des soi-disant "chercheurs de Dieu" ou "constructeurs de Dieu" qui réclament la mise en place d'une nouvelle religion. Tu tentes de brouiller l'esprit des travailleurs avec l'opium de la religion et la musique moderne.

- Le veau d'or... Prends garde au veau d'or ! cria Ilia Nikolaïevitch. Ecoute ces cloches ! Je me demande d'où vient leur son... La cathédrale a été démolie en 1932. Toutes les églises de la ville ont été détruites à la pioche ou à l'explosif, parce que les bolcheviques locaux s'offusquaient à l'idée d'avoir un "autre dieu" sur les lieux où ton berceau s'était balancé jadis. Ils pensaient que l'"impureté" du christianisme pourrait contaminer rétrospectivement ton enfance immaculée. Les bolcheviques respectent leur passé. Et ils dévastent le passé, le présent et l'avenir des autres qui sont contrains à devenir invisibles - afin de survivre. La Russie est devenue invisible pendant les soixante-dix ans de la dictature communiste et maintenant je ne vois rien, sauf si je ferme les yeux. J'ai roulé ma bosse un peu... J'ai parcouru la Russie les yeux fermés... ma Russie... Ma Russie privée, unique, indestructible. Ecoute ces cloches invisibles ! Où carillonnent-elles ? Qui tire sur les cordes ? Elles se cachent, se dissolvent dans les nuages quand l'ennemi approche.

- Le soldat, le soldat, j'ai perdu un soldat ! cria Maria Alexandrovna d'en haut et un bruit de pas pressés noya le tintement des cloches et le monologue de son époux. Soudain, le bruit de pas s'éteignit. Je t'ai trouvé ! Je t'ai attrapé !

- Excuse-moi, je me suis laissé emporter, dit Ilia Nikolaïevitch en jetant un œil vers la porte. Ne le dis pas à ta mère... Elle a le cœur fragile, tu t'en souviens... Ilia Nikolaïevitch se mit un morceau de sucre dans la bouche, saisit sa tasse et commença à siroter son thé à travers le sucre qu'il tenait entre les dents.

- Ce n'est pas lui ! C'est un autre soldat ! Le trottement reprit à l'étage et Maria Alexandrovna apparut dans l'embrasure de la porte, en robe de chambre. Pourquoi le cachais-

tu ? Assassin ! assassin ! Elle courut vers Lénine et l'attrapa à la gorge avec une telle dextérité, une telle détermination qu'il n'eut pas le temps d'appeler ses gardes du corps ou Félix Edmundovitch Dzerjinski.

- Nous étions au milieu d'une conversation très excitante, dit Ilia Nikolaïevitch. Une discussion littéraire. J'ai demandé à ton fils s'il avait lu James Joyce. Tu sais, Maria, l'écrivain irlandais... Je t'ai lu *Ulysses* l'autre jour...

- Assassin ! cria Maria Alexandrovna. À l'aide d'un couteau, Lénine défit le nœud de ses doigts, et elle tomba mollement sur le sol, sanguinolente et toussotante.

- As-tu un aiguisoir ? demanda Lénine à son père.

- Joyce est un autre grand innovateur de notre époque. Ses œuvres fourmillent d'échos du passé, dit Ilia Nikolaïevitch, en reposant sa tasse sur la toile cirée. Il se leva de table, atteignit le corps de sa femme, se pencha sur elle et pressa ses doigts sur la blessure. Comment vas-tu Maria ? Une autre mort ? Après toutes les morts que nous avons traversées durant ces décennies ?

- Assassin ! Mon fils est un assassin !

Tes remords te suivront comme autant de furies ;

Tu croiras les calmer par d'autres barbaries ;

Ta fureur, s'irritant soi-même dans son cours,

D'un sang toujours nouveau marquera tous tes jours.

- Son couteau se rapproche sans cesse de nos corps, mais il ne les touche jamais. Nous sommes invulnérables, Maria. Seuls les morts sont en mesure d'échapper à sa folie meurtrière. Allons au bain turc et lavons ton sang. »

Maria Alexandrovna se leva et tous deux sortirent de la pièce, suivis par le regard inquisiteur de leur fils.

Sont-ils immortels ? Et ils se plaignent toujours de leurs tensions artérielles. Toujours en train de se plaindre, de gémir. Encore des lamentations. Suis-je leur fils, une particule de leur corps propulsée dans le cosmos ? C'est probable. Tout peut arriver dans notre vie de misère ! Et on ne vous permet même pas de tuer ces gens. Sont-ils mes parents ? Quelle importance ! Leurs opinions et leurs actions sont nuisibles et, par conséquent, ils entravent, ralentissent notre marche vers le bonheur - vers le bonheur international. Et les obstacles doivent être supprimés à tout pris. Dostoïevski a dit que les larmes d'un enfant sont susceptibles d'effacer le bonheur universel. C'est de la foutaise ! Un cheveu dans la soupe. Nous laisserons le

cheveux dans la soupe et demanderons à tout le monde de prétendre que les cheveux n'existent pas. L'enfant verse une larme et rit quelques minutes plus tard. Et s'il perdait son sang, nos médecins maquilleraient ses blessures. Nous fournirons des soins médicaux gratuits à toute la population du pays et nous construirons autant d'hôpitaux qu'il sera nécessaire pour soigner nos enfants. Et si nos enfants meurent dans nos hôpitaux, nous donnerons naissance à d'autres enfants. Et nous construirons des hôpitaux et des asiles. Le mépris de la mort doit se développer parmi les masses et nous assurer la victoire. Ma victoire. De larges masses de travailleurs sont convaincues par la justice de leur cause et leur conviction engendre et multiplie l'héroïsme de masse et les massacres de masse et la famine de masse. Seules les masses comptent, qu'elles soient mortes ou vivantes. Et les cadavres ne comptent pas. On ne doit pas les compter. Il faut les empiler les uns sur les autres ! jusqu'au ciel ! Ils lanceront un défi au Tout-Puissant. Ils érigeront un monument au communisme. Où sont-ils ? Dans un sauna ? en train de perdre leur sang ? J'ai tout mon temps pour visiter la maison. Ils mourront à nouveau s'ils sont malfaisant et désobéissants. La mort vaut mieux qu'une vie inutile. Où est ma chambre ? Je suis couché dans mon berceau à l'étage. Même dans mon enfance j'étais immortel. Je dois faire attention à ne pas me réveiller, parce que j'ai mal dormi la nuit dernière. Je n'ai pas fermé l'œil depuis deux mois, depuis cent ans. Nous savons tous quelle tension cette guerre nous impose et combien elle nous épuise.

Lénine ferma les yeux et les ouvrit à nouveau. Ses parents n'étaient plus là. Il quitta son fauteuil, laissa tomber le papier hygiénique et renversa le samovar d'un coup d'épaule. Les fenêtres se refermèrent en claquant, mais on pouvait encore entendre dans le lointain les cloches des églises. L'index pressé sur sa bouche, Lénine sortit de la pièce sur la pointe des pieds et grimpa maladroitement les marches. Une porte se dessinait dans la pénombre ; elle était fermée et il n'y avait pas de clef sous la paillasse. Il n'y avait pas de paillasse non plus. Lénine souleva la jambe, déterminé à déjouer les plans machiavéliques de ses rivaux. Après une douzaine de tentatives infructueuses, il se rendit compte qu'il était incapable de passer à travers les murs et d'entrer dans sa chambre sans clef. Le couloir regorgeait de portes, de chaises et de citations de ses œuvres. Ces dernières étaient pendues aux murs, encadrées et protégées par du verre ; sous chaque citation, une chaise offrait aux visiteurs le loisir de méditer en paix sur le sens des mots imprimés.

Un grand nombre de panonceaux apparurent tandis qu'il continuait d'avancer, de pousser porte après porte. « Ne marche pas sur le plancher. Chéris l'histoire de ton pays natal. » « N'exhale pas l'air de tes poumons. L'air du musée de Lénine doit être préservé de tes microbes. » Une porte avait été laissée entrouverte et il pénétra dans la pièce sans frapper.

Empilés sur le bureau, une douzaine de manuscrits obstruait, tamisait la lumière de sorte que l'atmosphère de la pièce semblait propice à une intrusion massive de fantômes. Mais il n'y en avait pas et, inopinément, Lénine éprouva une sensation de solitude. Il n'y avait pas de sièges dans la pièce ; il n'y avait pas de citations sur les murs, sur le plafond. Un papillon franchit la porte et se posa sur son soulier. Il souleva la jambe à nouveau et le papillon disparut au milieu des manuscrits.

Lénine sortit de la pièce et continua sa flânerie prudente autour de la maison. Une photo racorni où sa sœur Anna souriait en faisant la révérence était épinglé à un fauteuil. Il déchira la photo et la glissa sous le fauteuil. Près d'un énorme escalier, il y avait un panneau : « Lénine réprimandait sévèrement ceux qui entreprennent beaucoup et ne finissent rien. Il détestait l'"Oblomovschina", c'est à dire les rêveries oisives comme celles auxquelles s'adonne le héros du célèbre roman de Gontcharov. Il disait : "Oblomov vit encore, et il sera nécessaire de lui passer un bon savon pour en faire un homme. Oblomov doit aller au sauna." » Sous l'inscription il y avait une marionnette qui tournait sur un pivot. Les bras de la marionnette partaient en tous sens, sa bouche était grande ouverte. « L'électricité, pensa Lénine. Il n'est pas mécanique, j'imagine. Personne ne le remonte. » Et il regarda autour de lui pour être sûr qu'il ne s'était pas trompé.

Il découvrit une porte plus bas dans l'escalier. Elle n'était pas fermée à clef. Un berceau occupait le milieu de la pièce. Lénine ôta ses vêtements et ses souliers, grimpa dans le berceau et son corps commença à rétrécir. D'abord, il fut ébahi, terrorisé. Le temps passant, il devint plus tolérant et moins curieux. Son corps s'harmonisait aux dimensions du berceau ; il se sentait confortable, *gemütlich*. Il ne ressentait aucune douleur et ses pensées s'apaisèrent enfin, comme s'il avait pris un somnifère. Sa nostalgie était en quelque sorte soulagée et il étendit un bras - non pour indiquer la bonne voie aux générations futures mais pour saisir la crécelle que sa nourrice agitait devant lui. « Assassin », dit-elle, et la crécelle tomba sur les langes.

5

« C'est l'heure, c'est l'heure. Lève-toi. Nous sommes pressés. Il neige. Prends tes bottes. Où sont tes bottes ? »

Lénine ouvrit les yeux et vit un homme barbu qui lui avait déjà rendu visite l'année précédente pour solliciter un emprunt. Lénine ne pouvait se rappeler ni le montant de l'emprunt ni la raison invoquée par l'homme, mais le visage penché sur lui donna naissance à des émotions désagréables.

« Je n'ai pas d'argent, bougonna-t-il en tirant la couverture au-dessus de sa tête. Quand vous êtes-vous fait pousser la barbe ? De qui vous cachez-vous ? Dehors ! Fichez le camp !

- Je ne t'entends pas, dit l'homme en repoussant la couverture.

Lénine saisit la barbe.

- C'est donc bien à toi, la barbe. Tu ne l'as pas collée, si ? C'est une barbe à papa. Et tu as des enfants.

- C'est ma barbe, acquiesça l'homme. Mais je n'ai pas d'enfants. C'est une barbe à célibataire endurci.

- Tu n'a pas d'enfants ? une fille ?

- Je voulais revenir le jour suivant, mais je n'ai pas pu, hélas. J'ai été très malade. Maintenant, je vais bien. Je suis Kostia. Tu ne te souviens pas de moi ?

- Quel genre de maladie as-tu attrapé ? Instinctivement, Lénine s'écarta de Kostia.

- Ne crains rien. Je vais bien maintenant. Pas de microbes.

- Je n'ai pas peur, dit Lénine, mais il ne se rapprocha pas de la bouche qui se fermait et s'ouvrait juste au-dessus de son oreiller. Pourquoi es-tu venu ? Je n'ai pas d'argent. Tu étais un délégué du congrès pan-russe des Soviets, si je ne m'abuse ?

- En décembre 1920, dit Kostia en frôlant l'oreiller avec sa barbe.

- Et j'ai assisté à la conférence des paysans qui se tenait pendant le congrès.

- Je t'ai bien vu.

- J'ai exaucé le souhait des paysans sans parti en acceptant d'abolir le système d'appropriation du surplus des grains. Que veux-tu aujourd'hui ? Un tracteur ? une vache ?

- J'aimerais bien une vache, dit Kostia, mais je suis venu chez toi... Il s'éloigna de l'oreiller. Regarde, regarde ! Ses yeux et sa barbe tombèrent sous le rebord du lit et, curieux, Lénine se tourna sur son côté droit pour jeter un coup d'œil sur la silhouette accroupie. Regarde ce que j'ai apporté !

Quatre énormes ongles s'étaient en éventail autour du genou de l'homme. Il y avait aussi un chapeau orné de trois emblèmes.

- Que signifient ces emblèmes, ces signes cabalistiques ? demanda Lénine.

- Le signe de la lune, le signe de Vénus, le signe de saturne.

- Et les ongles ? D'où viennent-ils ? Sont-ils à toi ?

- Non. Je les ai pris dans le cercueil d'un criminel d'Etat. Ils l'ont exécuté en 1969. J'ai sorti de terre le cercueil et j'ai coupé les ongles. Ils poussent encore. Kostia prit une épée à poignée noire et la brandit aux pieds de Lénine. C'est une épée magique, dit-il. Et la fourchette aussi est magique.

- Où est la fourchette ?

- Derrière mon dos. Et ce vase de cuivre contient le sang d'un autre criminel d'Etat. Je lui ai tranché le ventre moi-même. Dans une maison de fous. Il allait mourir de toutes façons. Kostia ouvrit une boîte en carton et sortit une tête de chat. Ce chat noir s'est nourri de chair humaine durant cinq jours et cinq nuits. Un autre criminel d'Etat. Je n'utilise jamais de communistes. Jamais ! parole d'honneur ! Pas même leurs ongles ou leurs cheveux. Kostia ouvrit une boîte métallique et sortit un objet enveloppé dans un journal. Je n'utilise jamais *La Pravda*. Un magazine de jeu d'échecs, *L'Echec et Mat*, imprimé à Tula. Il déballa l'objet.

- Qu'est-ce que c'est ? Un oiseau ? un oiseau rouge ? demanda Lénine.

- Une chauve-souris noyée dans le sang d'un criminel d'Etat. J'ai recueilli le sang dans une bassine, j'ai attrapé la chauve-souris et je l'ai noyée. La chauve-souris était encore vivante quand je l'ai noyée. Très important. Les chauve-souris mortes n'ont aucun pouvoir. Elles n'ont pas de magnétisme. J'espère que je n'ai pas perdu la tête de mort, le crâne. Où est la tête de mort ? Kostia se redressa et regarda autour de lui, reniflant l'air. Où est la tête de mort ? L'as-tu prise ?

- Pourquoi aurais-je besoin d'une tête de mort ? demanda Lénine. Il releva la tête et les épaules en se redressant sur ses avant-bras. Il renifla aussi l'air et jeta un coup d'œil tout autour de la pièce.

- Elle était dans une boîte... une petite boîte... un carton à chapeaux... Avez-vous vu ce carton ?

- Non.

- Elle était dans la brouette, j'en suis sûr. Au milieu d'autres choses. Je l'avais mise à côté du chat noir.

- Et là, sur le piano ?

- Des cornes de chèvre. La tête de mort est plus importante que les cornes parce qu'elle a contenu un cerveau. On peut se procurer sans problème une nouvelle tête de mort sur la place Rouge, mais un parricide... Connais-tu un parricide ? As-tu tué ton père ou ta mère ? où un proche parent ? N'y pensons plus. Nous ne devons pas utiliser ton crâne. J'ai besoin de la tête d'un parricide. Un proche parent. Un cousin. As-tu un cousin ou une sœur ?

- Mais tout cela servira à quoi ? Lénine s'assit, enfila son pyjama, se dressa sur ses pieds, fit quelques pas vers l'épée et trébucha sur deux cierges. Il jura et piétina les flambeaux de bois noir en forme de croissant sur lesquels les cierges avaient été fixées.

- Attention. Je les ai fabriqués avec de la graisse humaine.

- Quoi ?

- Les cierges, naturellement. Bon, j'essaierai de me débrouiller sans la tête de mort.

- Es-tu sûr que ça marchera ? Qu'est-ce que tu veux faire ?

- Je suis très fier de cet odeur. Profites-en ! Kostia sortit un encensoir d'une petite valise et le mit sous le nez de Lénine. Devine les ingrédients !

- Mais il n'y a pas de fumée. Lénine renifla l'encensoir et hocha la tête, indécis.

- Parce qu'il n'y pas de feu. Kostia rit sou cape. Encens, camphre, aloès, ambre gris et storax mélangés avec du sang de chèvre, de chauve-souris et de taupe.

- A quoi ressemble une taupe ?

- Et j'ai jeûné pendant quinze jours. Je n'avais qu'un seul repas, après le coucher du soleil. Un repas sans sel. Du pain noir et du sang, assaisonné d'épices sans sel, de haricots noirs, de plantes lactées et narcotiques... Et j'ai fait macérer des pavots et des graines de chanvre indien dans mon vin.

Lénine souleva sa jambe et découvrit qu'il pouvait marcher.

- Si tu ne peux pas marcher, je t'installerai dans la brouette. Je t'ai déjà porté une fois. Tu pesais à peu près soixante-cinq kilos. J'étais plus jeune et plus sain de corps et d'esprit. J'ai été très malade dernièrement.

- Quand m'as-tu porté ? A mon enterrement ?

- J'ai crié à tue-tête "Oh hisse !" et j'ai attrapé l'une de tes jambes.

- Je n'étais pas mort ?

- Vivant. Trop vivant, selon tes ennemis. Tes jambes bougeaient. Je me suis penché et j'en ai pris une. Tu as essayé de t'échapper, mais je te tenais de toutes mes forces. Tu as perdu l'équilibre et tu m'as jeté les bras autour du cou.

- Je t'ai étranglé ?

- Tu n'as pas eu le temps. Des camarades t'ont attrapé. Ils t'ont installé sur leurs épaules. Tu criais : "Doucelement les gars ! Qu'est-ce que vous faites ?" Mais ils t'ont porté sur leurs épaules comme si de rien n'était. Les gens se poussaient de côté pour te faire un chemin. Il y avait une foule sur la plate-forme. On t'a posé sur le sol, au milieu de la foule. On aimait ton esprit, tes yeux, les flammes dans tes yeux. Maintenant, elles sont éteintes. La mort les a éteintes. Mais je vais rallumer le brasier de tes yeux. Je vais retrouver ton âme et l'asservir à notre but commun. Nous en parlerons plus tard. Il faut se dépêcher, sinon se sera trop tard.

Lénine ôta son pyjama et partit à la recherche de son pantalon et de son manteau de fourrure. Il savait qu'il y avait un panneau encastré dans le mur, un panneau pivotant ; un bouton invisible commandait le mouvement du panneau. Ses vêtements, ainsi qu'un paquet de devises étrangères, étaient cachés dans un coffre installé derrière ce panneau.

- Aurons-nous besoin de devises ? Allons nous à l'étranger ? demanda Lénine.

- Prends tes devises avec toi. Nous n'allons pas à l'étranger.

Kostia quitta la pièce et revint avec une brouette qui empestait les tomates pourries et la bouse de vache. Il commença à charger la brouette avec les instruments et mixtures qu'il avait disséminés sur le plancher au début de sa visite. Pendant ce temps, Lénine appliquait son oreille sur les diverses parties des murs ; un frisson courut le long de son épine dorsale et, quelque part près de son coccyx, se transforma en un pincement de honte, en un tiraillement d'humiliation. Il se couvrit d'une feuille de vigne, enfila son pyjama et se drapa dans la couverture.

- C'est l'hiver ? demanda-t-il.

- Personne ne verra les empreintes de tes pas à cause de la tempête de neige. Il va y avoir une tempête de neige cet après-midi.

- Je n'arrive pas à trouver mes vêtements.

- Prends une autre couverture. Deux couvertures, un édredon. Et j'ai un manteau en peau de mouton dehors. Un garde le surveille du coin de l'œil.

- Un garde ? Les gardes sont au courant ? dans le secret ?

- J'ai donné cinquante dollars à l'un. Et nous avons mis l'autre hors d'état de nuire pour au moins vingt-quatre heures. C'est plus qu'il n'en faut.

- Partons ! Lénine ramassa une autre couverture pliée en tapon à côté du pot de chambre.

- Tu as pris les devises ?

- Un moment ! Lénine contempla le mur ; ses yeux diffusèrent des rayons de lumière qui sondaient les espaces intérieurs des murs mais ne trouvèrent rien d'intéressant. Ils ont dû acheter quelques ordinateurs, dit-il.

- Nous devons faire un arrêt à l'hôtel Rossia sur le chemin du cimetière. Il y a une banque là-bas. Pour les étrangers. Enroule ce fichu autour de ta tête. Quelqu'un pourrait te reconnaître. J'essaierai de te faire passer pour une paysanne.

Lénine prit le fichu ; la couverture lui glissa des mains et atterrit en tapon près du pot de chambre. Kostia poussa la brouette hors de la pièce.

- Attends une minute, cria Lénine.

- On est pressé, dit Kostia. Il était déjà dans le couloir.

Lénine se pencha en avant, mit la couverture et le fichu sur son dos et sortit en trotinant. Il pouvait à peine distinguer le chemin où il s'aventurerait : comme il marchait plié en deux, il ne voyait que les lames du plancher sous ses pieds et il ne se redressait pas de peur de perdre l'équilibre. Bientôt, il heurta un uniforme militaire qui puait des œufs pourris ; il était aussi dur que la glace de la Néva. Lénine perdit l'équilibre et s'écroula sur les bottes du garde.

- Fais gaffe ! dit le garde. Je ne suis pas mort.

- Nous sommes pressés, dit Kostia.

- Il est nu pieds, dit le garde.

- Où sont tes bottes ? demanda Kostia. Prête-lui tes bottes !

Lénine jeta un regard implorant vers le mausolée.

- Vingt dollars, dit le garde. Je ne porte que des produits d'importation.

- Je te donnerai l'argent après la mission.

- Tu payes tout de suite ! Sinon, pas de bottes.

- Attends-moi ici, dit Kostia à Lénine. Tu peux t'allonger dans la brouette si le cœur t'en dit. Si le corps t'en dit. Ote quelque chose. Ne reste pas pieds nus dans la neige. Je suis responsable de ta santé.

- Je le surveillerai, dit le garde. Grouille-toi. »

Kostia s'éloigna en chantant sous la neige. Le garde regarda Lénine qui se tordait de convulsion à ses pieds, et l'aida à se relever. « Tu ferais mieux de t'asseoir, dit-il lorsque Lénine eut regagné la position debout. Tu vas t'épuiser.

- J'ai froid, répondit Lénine en se frottant les hanches et en esquissant quelques pas de carmagnole.

- Je pourrai dire à mes enfants et à mes petits-enfants : "J'ai touché Lénine." Ils me demanderont probablement pourquoi je ne t'ai pas achevé. Dois-je t'achever ? Le garde pointa

son fusil sur la tête de Lénine. Ils me paieraient plus de vingt dollars. Je pourrais avoir deux mille livres sterling pour ton corps. La livre sterling vaut plus que le dollar américain.

- Ne me tue pas, dit Lénine, lançants des coups d'œil désespérés.

- Je pourrais vendre aussi les couvertures et le fichu. Les capitalistes collectionnent les souvenirs. Et je pourrais avoir un très bon prix pour ton pyjama. Le garde déboutonna le pyjama de Lénine, examina sa peau et reboutonna le pyjama. As-tu un pantalon et une chemise ? Pas un T shirt - une vraie chemise ?

- Je te donnerai trois mille livres, dit Lénine. Ne me tues pas.

- Pourquoi ouvres-tu la bouche ? Faim ? soif ? Je n'ai rien ici. Nous n'avons pas le droit de manger ou de boire pendant le service. Nous n'avons pas le droit de fumer. En service. Tu veux une cigarette ?

- Je n'ai pas soif, dit Lénine.

- Je t'ai vu une fois à la télé. Il y a longtemps. Tu faisais un discours. "Je ne sais s'il existe des mots susceptibles de décrire le magnétisme, la force, la puissance, le pouvoir avec lesquels Lénine tenait en haleine tous ses auditeurs. Ce qu'il disait nous électrisait, nous transportait, nous enivrait et nous inspirait. La peur s'estompait, s'envolait. La lassitude s'évanouissait, s'éclipsait. Ce n'était pas Lénine seul qui parlait - c'étaient chacun des quarante mille travailleurs qui exprimaient leurs pensées et leurs espoirs les plus intimes à travers sa bouche. Toutes les pensées, toutes les aspirations que les travailleurs nourrissaient dans leur esprit et dans leur cœur trouvait une expression dans la voix de Lénine. Tout ce à quoi chacun de nous pensait mais était incapable d'exprimer pleinement et distinctement à ses camarades prenait forme soudain et se transformait en déclaration, en parole, en discours. C'était comme si toute cette masse immense, gigantesque hurlait à pleine voix." Pas mal, non ? Le maître d'école nous avait dit de l'apprendre par cœur. Je m'en souviens encore. Malheureusement, c'était un film muet. Le garde appuya son fusil contre le mausolée, pinça les lèvres de Lénine entre ses deux mains, ouvrit ses mâchoires, examina le fond de la bouche, la referma et essuya ses doigts sur son uniforme. Pas si grande ? Ta bouche.

- J'ai froid aux pieds. L'autre garde... Où est l'autre garde ?

- Est-ce que tu parles ou quoi ? Tu bois trop, à mon avis. On perd la voix quand on boit trop.

Lénine regarda à nouveau autour de lui, s'éloigna un peu, revint et commença à fouiller dans la brouette.

- Qu'est-ce que tu cherche ? Tes bottes ?

- Les bottes du garde. Il devait avoir une paire de bottes. Où avez-vous caché son corps ?

- Parle plus fort !

- Vous ne m'entendez pas ?

- Je ne t'entends pas. »

Lénine montra les bottes du garde et leva deux doigts. Le garde hocha la tête. Lénine donna une pichenette dans l'estomac du garde et leva deux doigts.

« Combien de bottes : une ou deux ? D'accord, je t'en donnerai deux quand ton pote reviendra avec l'argent. »

Lénine posa ses mains sur le fusil du garde. « Tu ne peux pas avoir mon fusil ! » cria le garde, en roulant les yeux. Il repoussa Lénine et tira en l'air. Lénine chancela et faillit tomber à la renverse dans un buisson, mais il retrouva l'équilibre et se posta près de la porte - juste en face du garde.

« Tu veux prendre la place du deuxième garde ? Personne n'a envie de t'enlever, tu sais.

Lénine leva un talon et, sur la neige virginale, écrivit avec un orteil : « Où est le deuxième garde ? Je veux ses bottes.

- Non, dit le garde. Tu auras mes bottes quand l'autre zouave m'apportera l'argent. J'ai besoin de ces vingt dollars. »

Lénine baissa la tête, franchit le seuil de la porte et s'engagea dans le couloir. Il marcha le long du couloir - vers sa chambre. Il pensa qu'il se dirigeait vers sa chambre, mais après quelque temps, l'odeur d'œufs pourris réapparut.

« Tu ne retrouveras pas ton chemin sans mon aide. Pour dix dollars, je te conduis à ta chambre. Dix dollars. »

Lénine vida la brouette et s'y étendit. Il s'y pelotonna et la neige le recouvrait par endroits.

« Debout ! » hurla le garde.

Lénine gisait dans la brouette comme un mort. Le garde approcha la brouette et tapota le nez de Lénine. Celui-ci éternua et se réveilla. « Je suis mort. Pourquoi devrais-je bouger ? Rien ne m'y oblige. » Lénine ferma les yeux et le garde lui tapota les joues et le menton.

Pourquoi devrais-je bouger ? Pour l'amour de la Révolution ? Que ferait l'humanité sans moi ? Les gens tomberont amoureux et tortureront leur voisin et leur plus proche parent. Les gens se haïront et s'entre-tueront et je serai étendu, mort, dans la brouette. Pourquoi me compliquer la vie ? pourquoi me compliquer la mort ? Pourquoi me faire du mauvais sang ? Mon sang est mauvais de toute façon. Je n'ai plus de sang. Vaut-il mieux avoir du mauvais

sang ou pas de sang du tout ? Je ne sais pas. Je n'y peux rien. Mon corps et ma vie ne m'appartiennent pas. Et le monde ? Il m'appartient, sans doute. Est-ce que je peux y changer quelque chose ? Non, je ne crois pas. Et si je peux, pourquoi m'en donner la peine ? J'ai déjà tout changé. Et maintenant, je dors dans la brouette. J'ai été enterré dans la brouette et la neige me couvre des pieds à la tête. Comme si de rien n'était. Le passé. Qu'est-il arrivé ? La Révolution russe. Je leur ai dit : « Foncer à toute vapeur ou périr une fois pour toutes. En avant toutes ou en arrière toutes. C'est ainsi que l'histoire a formulé la question. » Et nous lui avons répondu. Nous avons répondu à l'histoire. Alors, l'histoire a posé une autre question. Mais je n'étais plus vivant pour y répondre. Et si je réponds maintenant, qu'arrivera-t-il autour de moi ? Rien du tout. « En avant toute, » ai-je dit. Et nous avons parti. Et nous avons péri. Ou j'ai péri, moi. Je suis mort. Pourquoi en avoir fait tout un plat ? Quel plat ? Des nouilles. Et l'histoire continue de poser des questions.

Ils firent basculer Lénine hors de la brouette et le garde s'assit sur le rebord pour ôter ses bottes.

« Comment ça va ? demanda Kostia en relevant à grand peine le corps de Lénine. Tu vas avoir une belle paire de bottes. Au Rossia, j'ai soulagé un touriste de son portefeuille. Les étrangers ont trop d'argent. Et nous n'avons pas d'argent. À chacun sa part.

- Pourquoi ne me comprend-il pas ? demanda Lénine en désignant le garde de la tête.
 - De quoi lui as-tu parlé ? de philosophie ?
 - Il ne m'entend pas.
 - Moi, je t'entends.
 - Quelque chose de cassé dans ses oreilles, dit Lénine en dévisageant le garde de la tête aux pieds, comme si les organes auditifs étaient logés sur toute l'étendue du corps humain.

- Ah ! hurla Kostia.
 - Quoi ? demanda le garde.
 - Moi, il m'entend, dit Kostia.
 - Pourquoi fait-il semblant de ne pas m'entendre, moi ?
 - Il fait semblant ?
 - Que se passe-t-il ? demanda le garde.
 - C'est un espion impérialiste, dit Lénine. Il prétend qu'il n'entend pas ce que je dis pour me faire parler. Il veut que je baisse ma garde.
 - Qui ? Le garde ?
 - Parlez vous du deuxième garde ? demanda le garde.

Lénine se drapa dans les couvertures, mais laissa le fichu dans la neige. Le garde abrita le fichu derrière son dos, le saisit, le roula en boule et cacha la boule dans son uniforme.

- Tu es prêt ? demanda Kostia.

- C'est loin d'ici ?

- Le cimetière ? Très loin. J'ai choisi un lieu solitaire. Il fallait soit un cimetière hanté par des esprits du mal, soit une ruine maléfique dans la campagne. Il y a beaucoup de ruines dans nos campagnes, mais elles ne sont pas maléfiques. Elles sont inhabitées. Elles ne sont donc pas solitaires. J'ai trouvé un cimetière habité par les esprits démoniaques.

- Je ne peux pas aller très loin. À pied.

- Nous volerons. Kostia éclata de rire.

- Pourquoi allez-vous au cimetière ? demanda le garde en tendant ses bottes à Kostia. Vous voulez l'enterrer ? Ne le faites pas. Il vaut une fortune. C'est une mine d'or.

- La poule aux œufs d'or, corrigea Kostia. Je ne l'enterrerai pas. C'est promis. »

Lénine s'assit dans la neige et glissa sans effort ses pieds dans les bottes. « Elles sont trop grandes, dit-il.

- Alors, bourre-les avec quelque chose.

- Avec quoi ?

- Du coton hydrophile, des vieilles chaussettes, des journaux...

- Partons ! dit Lénine.

Ils traversèrent la place Rouge et descendirent jusqu'à la rue Tverskaja.

- Je pense que cet homme, là-bas, t'a reconnu. Où est ton fichu ? L'as-tu perdu ? L'as-tu vendu au garde ? Cache-toi derrière mon dos pour que personne ne puisse te voir. »

Lénine suivit le conseil de Kostia et ils se traînèrent pendant une autre demi-heure. Une femme entre deux âges donna un coup de pied dans les mollets de Lénine. Il se retourna pour lui chauffer les oreilles et le reste du corps. Elle s'enfuit en hurlant d'horreur.

Ils me respectent encore. Je serais donc vivant ? Je l'aurais déportée pour faire un exemple. C'est dommage que seules les voitures aient des plaques d'immatriculation. J'aurais pu inscrire son numéro dans mon carnet.

« Regarde ce qu'ils font maintenant, dit Kostia en pointant du doigt l'inscription qui s'illuminait et s'éteignait au-dessus d'un énorme hôtel stalinien. L'inscription disait : "Rien n'est plus cher que le profit, sauf l'honnêteté."

- La nouvelle politique économique ? demanda Lénine.

- Eltsine a vendu la Russie aux Américains, dit Kostia. Il a foulé aux pieds nos idéaux. Mais il n'a pas de rival. Tu es le seul qui puisse l'affronter. Il trône au Kremlin.

- Allons-nous au Kremlin ? Mes pieds sont pleins d'ampoules.

- Au cimetière. Nous avons besoin de ton âme. Tu n'iras pas au Kremlin avec les bottes de quelqu'un d'autre aux pieds. Nous t'habillerons dans tes propres vêtements et nous te porterons à nouveau en triomphe sur nos épaules, et nous monterons à l'assaut des tribunes...

- Pourquoi ne pas me porter maintenant ?

Kostia posa la brouette dans la neige.

- As-tu pris du poids, des kilos superflus ? As-tu pris des rondeurs dans l'au-delà ? Enlève tes bottes ! Elles sont lourdes.

Lénine retira les bottes. Kostia les jeta dans la brouette et s'accroupit.

- Grimpe sur mes épaules. Tu te sens bien là-haut ?

- Je souffre du vertige, comme mon frère Alexandre. Ne marche pas trop vite, s'il te plaît.

- Le temps presse, dit Kostia. Tu peux t'accrocher à ma tête.

- S'il te plaît, ne te balance pas !

- D'accord. C'est mon fils. Il est trop faible pour marcher.

- Circulez ! dit le policier. Il n'y a rien à regarder ! Un homme porte son fils sur ses épaules parce que son fils ne peut pas marcher. Qu'est-ce qu'il a votre fils ? Il est paralysé ? Il a les pieds gelés ?

- Mon fils se promène toujours les pieds nus. Bon pour la santé.

- Même en hiver? »

Comme un bateau porté par un courant paisible, ils continuèrent à dériver vers le cimetière. Des foules s'assemblaient et se dispersaient à nouveau ; des policiers brandissaient leurs pistolets en hurlant comme des sourds. La neige tombait sur Moscou avec une régularité sereine.

« J'étais très jeune, dit Kostia. J'étais allé à Sestroretsk pour rencontrer mon beau-frère. Il m'a dit que tu allais venir. Tu m'as émerveillé. J'ai cru en toi. J'ai cru en ce que tu disais. Quelques années plus tard, mon père a été tué et ma famille déportée, mais tu disais que les bolcheviques avaient raison. Et je savais que tu avais raison. J'ai cru en toi. La foi ne se discute pas, disait mon père. Il croyait en Dieu. Il disait que tu étais l'Antéchrist et il avait vu le sceau du Malin sur les portes des kolkhozes. Ma mère disait que tu avais inventé une machine pour brûler les vieillards, parce qu'ils mangeaient mais ne travaillaient pas.

- Mes ennemis ont dit que je me nourrissais de chair humaine, que je mangeais hommes et femmes de tous âges. Même des enfants...

- C'était vrai ? »

Lénine ne répondit pas à cette question. Il avait le mal de mer et ne souhaitait pas parler de nourriture.

Kostia était toujours perdu, noyé dans son passé. Il racontait comment sa grand-mère avait mis le feu à sa propre maison pour priver les bolcheviques de leur butin, du fruit de leurs rapines. « L'escouade réquisition est entré dans l'isba de nos voisins. Ils déchiraient les coussins, arrachaient les planchers. Ils ont percé plusieurs trous dans les murs et dans le plafond. Ils n'ont pas trouvé pas de grain.

- Parlons plutôt de l'avenir ! Penses-tu qu'ils m'entendront ? Au Kremlin ?

- Dis quelque chose à haute voix, suggéra Kostia.

- Quoi ? Lénine jeta un regard dans la direction supposée du Kremlin et faillit glisser des épaules de Kostia.

- N'importe quoi. Quand cette femme sera plus près.

Lénine produisit un long hurlement lorsque la femme passait à sa hauteur, un fichu sur la tête. Elle ne cilla pas. Lénine s'égosilla une seconde fois.

- Je t'entends, dit Kostia.

- Liberté de parole ! hurla Lénine. J'ai le droit de communiquer avec mes semblables chaque fois que l'envie m'en passe par la tête. Et par le corps. Et sans restriction aucune ! J'ai le droit de dire ce que je pense.

- La femme devait être dure d'oreille, dit Kostia.

- Et les gardes ? Je suis coupé des vivants.

- Tu es mort, dit Kostia.

- Tu es mort, toi aussi, j'imagine ?

- Oui, dit Kostia.

- Je peux parler aux morts, mais les vivants sont hors d'atteinte.

- Nous ne sommes plus loin de toute façon, dit Kostia. Encore un kilomètre.

Le cimetière était calme ; imperméables aux nobles idéaux de fraternité, les morts ne se retournèrent pas dans leur tombe à l'approche de Kostia et de Lénine.

- Ils sont paisibles aujourd'hui, dit Kostia. Et il n'y a pas d'esprits malins dans les parages, à part toi et moi. Il rit de bon cœur en descendant Lénine de ses épaules. Va te détendre les jambes. J'ai quelques préparatifs à faire. N'oublie pas tes bottes.

Lénine extirpa les bottes de la brouette mais, au lieu de les enfiler, il les étendit devant une pierre tombale.

- Que fais-tu ? demanda Kostia. Lénine s'assit sur les bottes, le dos contre la stèle. Je veux que tu médites sur ta vie, sur ton passé. »

J'ai passé mon enfance et mon adolescence sur la Volga, en pleine paysannerie, dans la Russie profonde. J'ai vu et déploré la pauvreté et l'ignorance, l'esclavage inhumain et l'exploitation brutale qui prévalaient dans les districts ruraux. Le tsarisme écrasait, broyait le mouvement révolutionnaire des années soixante-dix. Après l'assassinat d'Alexandre II par les membres du parti Narodnaïa Volia en 1881, le gouvernement autocratique se hâta d'annuler les demi-réformes des années soixante.

- Assez pour l'enfance et l'adolescence. Concentre-toi sur tes années d'adulte, dit Kostia.

Arrestations, meetings, chamailleries, la seconde internationale, le premier exil... Les nouvelles de Russie parlaient de la croissance du mouvement ouvrier, des efforts pour construire le parti communiste... La guerre russo-japonaise. En janvier 1905, la Révolution s'embrasait en Russie. Le troisième congrès du parti s'ouvrit à Londres en avril 1905. Le congrès adopta mon stratagème et, assis au présidium, j'applaudis le résultat du vote que j'avais manipulé au moyen d'un transformateur placé sous mon siège. La Révolution échoua sans qu'il y ait de ma faute : j'étais à Genève et à Stockholm. À ce moment là, je ne possédais pas de télécommande. La seconde période d'exil fut toute différente. La Révolution avait subi une défaite ; la réaction sévissait et les révolutionnaires étaient pourchassés partout ; la police perquisitionna les organisations du parti ; les masses montrèrent des signes de faiblesse, et parmi les compagnons de route de la Révolution, spécialement parmi les intellectuels, il y eut de nombreux cas de trahison et de défection. Mais la période de réaction ne brisa pas ma volonté. Au contraire, mon combat contre les ennemis du parti devint plus implacable, impitoyable, inflexible.

Pendant ce temps, armé d'un sabre, Kostia traçait un cercle dans la neige qui s'étendait entre les tombes ; il dessina un triangle dans le cercle, aspergea celui-ci d'un peu de sang à l'aide d'un arrosoir et plaça un chauffe-plats à un angle. « Superbe ! Qu'en penses-tu ?

Lénine leva la tête. Kostia agitait un carré blanc sous son nez.

- Qu'est-ce que c'est ? Un mouchoir ? Tu me quittes ? Comment vais-je rentrer au mausolée sans toi ? Tu passeras en conseil de guerre et tu seras exécuté.

- C'est un morceau de peau humaine. Un traître. Il a trahi notre cause. Un ancien ami à moi. Nos ennemis sont mauvais. Mais quand un ami nous dupe et trompe notre attente, nos espoirs... J'étais furieux. Kostia coupa le carré en bandes et plaça celles-ci dans le cercle. As-tu un briquet ? demanda-t-il.

- Je ne fume pas, dit Lénine.

- Tu fais la cuisine ?

- Non.

- Alors, tu n'as pas d'allumettes non plus. Comment allumer les cierges et le chauffe-plats ? Kostia hocha la tête et cracha dans le cercle. Médite sur la Révolution russe. »

Je vis avec mon œil prophétique qu'une insurrection était inévitable, et qu'elle serait victorieuse. Mon cerveau prophétique savait qu'un soulèvement en Russie entraînerait l'achèvement de la guerre impérialiste, qu'il pouvait réveiller les masses fourbues de l'Ouest, que cela annoncerait le début d'une République des Soviets, que la République des Soviets constituerait le rempart du mouvement révolutionnaire partout dans le monde. Ma clairvoyance, ma perspicacité révolutionnaire se confirma par la suite avec une fidélité sans parallèle.

« Par Adonai Eloim, Adonai Sabaoth, par le Mystère de la Salamandre, l'Assemblée des Sylphes, la Grottes des Gnomes : venez, venez, venez ! »

Campé sur ses jambes, Kostia se tenait devant Lénine et parlait à n'en plus finir. Sa tête était ornée des cornes de la chèvre ; la chauve-souris ensanglantée était pendue à son cou.

« *Dies Mies Jeschet Boenedoesef Douvema Enitemaus*, cria Kostia en plantant la fourchette magique dans la tête du chat noir. Si tu ne viens pas... Il jura et cracha de nouveau dans le cercle. Je te commande par la clef de Salomon et le grand nom... » Le vent s'éleva avec un soupir et les voix des esprits lancèrent la conversation.

« Reconnais-tu ta voix ? demanda Kostia en cessant de jurer et de cracher.

- Non. Et toi ?

- Je reconnais ma voix. Je suis très bavard aujourd'hui.

- Où est ma voix ? Silence !

Il s'en suivit un silence ponctué par des sanglots.

- Volodia, tu m'entends ?

- Qui êtes-vous ?

- Je suis l'esprit de ton père, condamné pendant quelques temps à marcher la nuit et contraint, le jour... Je suis désolé, mais je ne connais pas la traduction française par cœur. *I am thy father's spirit, doom'd for a certain term to walk the night and for the day confin'd to fast in fires...* On me brûle à petit feu pendant la journée. Je suis ton fantôme. Nous aimons beaucoup le théâtre dans le royaume de Danemark – dans l'au-delà, je veux dire. Et nous jouons la tragédie ou la comédie, pour nous-mêmes ou pour d'autres fantômes. Je joue souvent le fantôme du père de Hamlet - à la fois dans le chef d'œuvre de Shakespeare et dans *Ulysses* de Joyce.

- Alors, pourquoi tu ne brûles pas ? Il fait jour.

- Parce que tu ne fumes pas. Parce que tu n'as pas d'allumettes. Parce que je ne suis pas le fantôme du père de Hamlet.

- Qui es-tu ?

- Je suis Vladimir Ilitch Lénine.

- Combien de Lénine y a-t-il dans le monde ? cria Lénine.

- Je ne sais pas. On a prononcé et imprimé notre nom si souvent pendant les quatre-vingt dernières années qu'il doit bien y avoir une centaine de Lénine en Russie et peut-être une cinquantaine dans le reste de l'Europe. Il y en a même deux ou trois en Amérique.

- Avez-vous rencontré d'autres Lénine durant vos voyages d'affaires ?

- Je ne voyage pas tant que ça. Je suis assigné à une région assez petite et je vais rarement à l'étranger. C'est difficile d'obtenir un visa en Enfer. Je suis tombé sur un Lénine l'autre jour. Il a été très grossier avec moi. Triste individu ! "Ca me rend malade de t'écouter. Tu me fais chier, a-t-il dit. Et l'idée de collaborer avec toi... Ca me fait encore plus chier", a-t-il ajouté.

- Ne sois pas intolérant avec toi-même ! Telle est notre commune destinée. Campagne après campagne contre la stupidité politique, la banalité, l'opportunisme et ainsi de suite. Ça dure depuis 1883. Aujourd'hui encore, les Philistins nous haïssent ! On me dit qu'au Kremlin...

- Il m'a accusé d'être trop espiègle et chaleureux. Il m'a suggéré de jouer *Richard III*, *Macbeth* et *Néron* dans *Britannicus*, au lieu de faire le pitre en compagnie d'ivrognes et de putains. Il m'a vu dans *Henry IV* et *Les Joyeuses commères de Windsor*. À propos, je joue le vieux berger ce soir. *Le conte d'Hiver*. Tu veux une place ?

- Montre-moi ton passeport ! Avez-vous des passeports dans cette partie de l'au-delà ?

- Je savais que tu me soupçonnerais d'imposture. Mais je suis Lénine, malgré tous mes gamineries et mes lubies saugrenues. Lénine est un fantôme complexe. Tu devrais respecter tes semblables et leur personnalité - je veux dire les autres Lénine. De quel droit te permets-tu de juger ma conduite ?

- J'habite dans le mausolée. Où habites-tu ?

- Dans ce bled. Aux environs de Moscou. Serais-tu assez snob pour tenir compte d'une adresse dans une discussion aussi hautement philosophique ? Penses-tu que tu es un représentant plus authentique des Lénine parce que tu vis dans le mausolée ?

- Mon corps est officiellement certifié comme...

- C'est à ton corps que les ressortissants de tous pays rendent hommage - je n'en disconviens pas. Mais ton corps est en pleine décomposition ! Regarde ! L'esprit donna une

pichenette sur l'épaule de Lénine qui se cassa en six morceaux. Voilà ton épaule en mille miettes, près du tombeau d'un général. Une victime des purges staliniennes, j'imagine. Veux-tu une autre preuve de ton immortalité ?

- A grand renfort de sophismes et de verbosité pseudo-scientifique, tu cherches à obscurcir, à embrouiller, à soumettre, à subjuguier, à endormir mon esprit...

Kostia saisit les fragments de l'épaule, les recolla avec sa salive et les fixa sur le thorax de Lénine.

- Ne nous querellons pas devant ce balourd, dit le fantôme. Après tout, notre rendez-vous est clandestin. Je comprends ton point de vue et ton excitation. Moi aussi, je suis excité. Ce n'est pas pour rien que je suis le père de la Révolution russe. Et le fantôme du père de Hamlet.

- J'espère qu'ils me permettront de jouer Horatio dans quelques mois, dit Kostia. Et Hamlet dans un siècle ou deux. Je travaille dur. Oui, je m'entraîne six heures par jour devant mon miroir.

- Je dirais un mot en ta faveur, dirent les deux Lénine à l'unisson. Ils se séparèrent de Kostia en glissant sur la neige entre les tombes.

- J'espère que les démons t'ont dévoilé le secret de ta mort, dit le fantôme de Lénine.

- Non.

- Et la vidéo de tes funérailles ? L'as-tu regardé à ton poste de télévision ? C'est émouvant et déchirant. À fendre le cœur. Je pleure toujours quand je me projette la vidéo.

- A quoi ressemble mon oraison funèbre ? »

Le fantôme se figea sur place et récita sur un ton de circonstances : « La mort nous l'a pris, cet homme qui a élevé notre Parti sur des fondations d'acier, qui l'a bâti année après année, qui a tenu la barre au milieu des tempêtes du tsarisme, qui l'a cuirassé et aguerri dans la lutte féroce contre les traîtres à la classe ouvrière, contre les tièdes, les hésitants et les déserteurs. La mort nous l'a pris, cet homme sous le commandement altruiste duquel notre Parti, enveloppé dans la fumée du combat, a hissé résolument le Drapeau Rouge de la Révolution... » Le fantôme interrompit l'oraison et fondit en larmes.

« Je devrais demander à Gorki d'écrire une pièce intitulée *Les Funérailles de Lénine*. J'aime l'extrait que tu as récité.

- Alors, pourquoi n'as-tu pas pleuré ? Tu ne t'apitoie pas sur ton sort ? La mort nous a pris la bannière de l'Orient opprimé...

- J'ai pitié de ceux qui sont restés en arrière. La mort leur a pris...

- Pas de pitié pour toi ? Tu a été assassiné ! J'ai été assassiné !

- Par qui ?

- Je te le donne en mille !

- N'importe qui aurait pu me tuer.

- Le serpent... porte maintenant ta couronne. *The serpent that did sting thy father's life now wears his crown.*

- Celui-là ? Comment s'appelle-t-il... Eltsine ?

- Staline !

- Mais Staline est mort ! Il m'a rendu visite au mausolée. Je ai passé une nuit avec lui. Nous avons eu de longues conversations. Il m'entendait. Donc, il était mort.

- Il était mort. Il est toujours mort. Comme dit le patron par plaisanterie : "La résurrection des morts ne fait pas partie de mon fonds de commerce. Pour la résurrection des morts, allez voir la maison d'en face." De quoi avez vous parlé ? A-t-il confessé son homicide ?

- Non.

- Si tu le revois...

- Comment m'a-t-il assassiné ?

- Il nous a étranglé dans notre lit, après avoir violé notre chère épouse Nadejda Konstantinovna Kroupskaïa. Tu ne t'en souviens pas ? Ton corps engourdit et ligote tes cellules grises. Tes os ankylosent ton entendement.

- Staline... Maintenant je m'en souviens ...

- Quel abominable hypocrite ! Tu sais ce qu'il a dit en décembre 1937 ? Aurais-tu l'amabilité de me coller cette moustache ? Est-ce que je ressemble à Staline ? J'ai joué son rôle plusieurs fois dans notre théâtre de quartier. Il a dit : "Vous devez être aussi étranger à la peur, aussi maître de vos nerfs que Lénine. Vous devez être aussi avisé, prudent et circonspect que Lénine. Vous devez être aussi soucieux de résoudre des problèmes complexes que Lénine. À l'exemple de Lénine, vous devez peser tous les facteurs favorables et défavorables. Vous devez être aussi loyal, franc, sincère et honnête que l'était Lénine." Tu admires mon accent géorgien ? Le fantôme enleva la moustache, l'uniforme militaire, et redevint le fantôme du père de Hamlet.

- Ca commence à bien faire, tout ce théâtre, dit Lénine.

- Je ne suis pas tout à fait dans mon assiette, dit le fantôme. N'oublie pas que j'ai une représentation ce soir. Je monte en scène. Avais-tu le trac pendant tes discours ? Ca te dopait ou ça te paralysait ?

- Je vais tuer Staline, dit Lénine.

- Trop tard. Il a été empoisonné à l'arsenic. Beria l'a tué. Et Khrouchtchev a porté la couronne.

- Et une nouvelle Révolution ? Nous sommes censés débattre de la situation politique et économique en Russie.

- Une autre Révolution ? Pourquoi pas. Je jouerai le rôle de Lénine, si tu veux. Avec ton autorisation. N'importe quel rôle d'ailleurs : Staline, Beria, Brejnev, Hitler, Andropov... Autrefois, je jouais toujours les méchants. Maintenant, je suis rééduqué.

- Excusez-moi de vous interrompre, mais je pense que vous devriez l'encourager. J'ai porté son corps depuis la place Rouge... Kostia fit des courbettes ; un nuage de fumée fleurant la vodka auréolait son visage.

- L'encourager ? comment ? *This visitation is but to whet thy blunted purpose* ! Parle-t-il l'anglais ?

- C'est Lénine, dit Kostia en franchissant le nuage.

- Moi aussi, je suis Lénine. Et toi, serais-tu Lénine, par hasard ?

- Je suis Kostia.

- Ca ne fait rien. Tu le seras un jour. Au moins, tu seras aussi intrépide au combat et impitoyable envers ses ennemis que Lénine.

- Je voudrais être Hamlet, dit Kostia.

- Le nom de Lénine, sa cause et sa doctrine vivront pendant des siècles et résonneront aux quatre coins de l'univers, dit Lénine.

- C'est à cause du monologue de "*To be or not to be*". Ma femme en est folle, comme Ophélie. De nouveau, Kostia éclata de rire.

- Le rôle de Lénine a aussi quelques superbes monologues, dit le fantôme. Par exemple : "Nous avons le droit d'en être fiers et de nous considérer fortunés d'avoir été les premiers à renverser la bête immonde du capitalisme, qui noyait le monde, la terre, l'univers dans un bain de sang, réduisait l'humanité à la famine et à la sauvagerie, et qui est inévitablement destiné à périr bientôt, quelle que soit la férocité de son agonie." Ca vaut bien "*To be or not to be*".

J'ai froid, dit Lénine.

- Essaie de te débarrasser de ton corps, dit le fantôme. Ote ce poids de ton esprit ! Plus de rages de dents, plus d'hémorroïdes, plus de paralysie...

- Je suis épuisé, dit Lénine en s'étendant sur la tombe d'un amiral. Je vais faire un petit somme.

- Allons nous l'enterrer ? "Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut régner."

- Le prolétariat a besoin de lui dans le mausolée, dit Kostia.

- Pourquoi ?

- Pour le toucher.

Le fantôme jeta un coup d'œil sur sa montre-bracelet.

- Je crains d'être obligé de partir. Le spectacle commence à 7 h. 30. Souhaite-moi bonne chance ! Dis-moi merde, mon cher Kostia. Je joue le rôle du vieux berger pour la première fois.

- Merde !

- As-tu des tranquillisants ?

- J'ai fini la boîte cet après midi.

- Ne le perds pas en route !

- Ca ne risque rien ! Kostia souleva Lénine et l'étendit sur son dos.

- Fais attention ! Les rues sont pleines de voleurs, de malfrats. Pourquoi n'appelles-tu pas un taxi ?

- Trop dangereux, dit Kostia en s'enfonçant dans un congère. Il est lourd, vous savez.

- Je sais, dit le fantôme. "Adieu, jusqu'au revoir."

- Je ne crois pas que je vous reverrai un jour, dit Kostia.

- Non ? Dommage.

Adieu ! Je crois qu'en cette vie

Je ne te reverrai jamais. »

6

Monsieur,

J'ai oublié votre nom, mais je sais que vous existez. Le seul fait de votre existence prouve que vous n'êtes pas Dieu, parce que je ne crois pas en Dieu et que je recommande fortement à mes partisans de détruire les églises et de tuer les prêtres. Ces derniers sont coupables d'avoir amoncelé une vaste quantité d'opium et de l'avoir donnée en nourriture aux ouvriers et aux paysans pour émousser leur conscience de l'injustice sociale et de l'avidité capitaliste. Le clergé affirme que le pauvre sera récompensé dans un au-delà dont nul ne peut évaluer scientifiquement le niveau de vie, par manque de données fiables et de rapports dignes de confiance. D'ailleurs, je ne crois toujours pas en l'existence d'un au-delà encombré de palmes et de poêles à frire. Je crois en l'existence du mausolée.

Je parle tout le jour et je communique avec ceux qui, dans le besoin de conseil ou d'encouragement, descendent dans mon tombeau et se penchent sur mon oreiller. J'aurais continué à participer activement à la vie politique de mon pays, sans l'embargo, sans le cordon sanitaire dont vous avez frappé mon commerce avec les vivants. En effet, ils ne peuvent entendre ce que je leur communique et ils menacent même de me tuer, confondant mon corps avec celui d'un loup-garou.

Aussi me dénie-t-on la liberté de parole, comme si j'étais emprisonné sur ordre de quelque dictateur d'Amérique latine. Je comprends pourquoi vous avez peur de moi ; j'aurais peur de moi même, si j'étais mon propre adversaire. Je prendrais la poudre d'escampette, si mes accusations étaient portées contre mon propre corps et mon esprit. On m'aurait trouvé étranglé dans mes langes si je m'étais attaqué à moi même.

Stimulants dans leur simplicité et leur beauté, les discours que j'ai prononcés dans les stades et à la télévision conduisaient mes compatriotes à la victoire finale du prolétariat sur tout le monde, y compris Dieu et les autres occupants des sphères célestes. Sur tout le monde et sur toutes les mondes ! Du haut des tribunes et des voitures blindées, j'ai parlé le langage des barricades, des canons et des camps de concentration - le seul langage humain auquel sont sensibles les êtres humains. J'ai toujours évité le flou des théories transcendantes, les brumes de la métaphysique, qui conviennent sans doute pour l'au-delà, mais pas pour le monde matériel dans lequel les chats sont des chats et les cartouches des cartouches. Après avoir entendu mes slogans, les prolétaires ne se sont jamais abandonnés aux rêvasseries. Ils n'ont jamais titubé comme des somnambules. Ils ont pris d'assaut et envahi les palais. Ils ont pillé les palais. Ils ont plié les aristocrates et bourgeois à leur trente-six volontés. Ils ont tué tout ce

qui bougeait. Ils ont tué ceux qui étaient à portée de leurs mains et leurs balles ; et même ceux qui s'étaient échappés à l'étranger, jusqu'en Amérique. Ils entonnaient l'*Internationale* lorsque le Drapeau Rouge se hissait sur le plus haut clocher ou sur la plus haute flèche ou sur le plus haut bulbe dans le voisinage.

Maintenant, tout a changé. Je suis privé de ce à quoi tout être vivant ou âme morte à droit : la liberté de parole. Les morts entendent mes monologues, mais ils sont plus intéressés par les rêves et les drames de Shakespeare que par le monde réel où M. Eltsine et consorts dilapident mon héritage et abattent mes statues. Allongé dans la poussière, je pointe désormais mon bras vers le ciel au lieu de dévoiler le chemin de l'avenir radieux du communisme.

Je n'ai même pas le droit d'apparaître dans les vieux films et les documentaires, ce qui m'aurait offert l'occasion de répéter les mots que j'ai prononcés durant ma vie : mes mots sont éternels et s'appliquent à toute époque, passée ou présente. (A l'attention des cosmonautes : mes mots sont pertinents et applicables dans tous les coins et recoins du système solaire.)

J'exige que vous restauriez le lien vital, le cordon ombilical m'unissant à la classe ouvrière qui doit provoquer des modifications considérables en Union Soviétique, en Europe, en Afrique, en Australie, en Nouvelle Zélande. Les mots que je prononce dans le feu de la discussion et de l'action doivent résonner sur Jupiter et aux Etats Unis d'Amérique. Il faut contraindre CNN à consacrer deux heures par jour à mes articles et à mes livres.

En 1986, j'ai entendu parler à la radio d'une conférence sur la Sécurité en Europe qui, d'après le speaker, s'était tenue à Helsinki en 1975. Le speaker avait choisi de s'étendre sur les conséquences de la conférence plutôt que sur ses buts et son contenu idéologique ; j'ai supposé néanmoins qu'il s'agissait d'un congrès déguisé du parti communiste : nos agents secrets ont infiltré toutes les organisations et groupes sociaux, et transformé leurs réunions en nos réunions. Apparemment, dans le sillage des résolutions adoptées par la conférence, le mouvement des droits de l'homme a créé des groupes de contrôle spéciaux à l'intérieur de l'Union soviétique pour rendre compte des violations de ces accords. La liberté de parole faisait partie des revendications explicitement retenues. J'exige que l'on autorise l'un des groupes de contrôle visiter le mausolée pour examiner dans le détail ma situation, en portant une attention à mon impossibilité physique de communiquer mes idées aux travailleurs vivants.

« Avez-vous terminé votre épître ? demanda Andreï Petrovitch en s'installant entre Lénine et son bureau. Votre style s'est considérablement amélioré depuis trois semaines. Andreï Petrovitch examina la feuille de papier qui était épinglée près d'un porte-plume et,

pareseusement, laissa glisser son regard vers la corbeille à papier d'où sortait un carnet à demi déchiré. Vous me faites penser à Gustave Flaubert. Il avait pour ambition d'acquérir un style aussi rythmé qu'un vers et aussi précis que le langage scientifique.

- C'est un scandale ! dit Lénine. Cela dépasse les bornes !

- J'ai vu votre chandelle brûler tard dans la nuit. Vous êtes toujours un bourreau de travail mais, au lieu de nous bombarder d'idées présentées sous la forme la plus fruste, la plus grossière, comme vous aviez coutume de le faire au début du siècle, vous polissez désormais votre style littéraire et remplacez la quantité par la qualité. Vous avez passé trois semaines sur cette épître. Pourquoi ne pas réécrire tous vos livres ? Influencés par l'élégance de votre nouveau style, leur contenu pourrait...

- C'est un scandale ! répéta Lénine.

- A propos des groupes de surveillance que vous avez mentionnés...

- Je veux qu'il viennent avec un magnétophone.

- Le dernier groupe de surveillance des accords d'Helsinki s'est dispersé en 1982. Presque tous ses membres furent arrêtés, exilés ou enfermés dans des hôpitaux psychiatriques. N'en avez-vous pas entendu parler à la radio ? Autant que je m'en souviene, j'ai donné cette information à la fin de l'émission. Vous aviez dû vous endormir. À l'époque, vous étiez un peu patraque et vous aviez du mal à suivre un raisonnement. Vous éternuiez, grogniez et empruntiez mon mouchoir toutes les cinq minutes. Staline vous avait mis au congélateur pendant trois décennies. C'est un miracle que vous ne soyez pas mort une seconde fois.

- Un congélateur ?

- Il prétendit devant ses subordonnés que votre corps se conserverait mieux à basse température, et Trotski déposa un énorme cube de glace sur votre poitrine en témoignage d'approbation. En fait, Staline craignait que vous n'interveniez dans les affaires de l'Etat. Il espérait ralentir votre activité cérébrale. Pendant trente ans, vos pensées ressemblèrent à des glaçons, à des stalactites. Puis Staline fut empoisonné par Beria et, après avoir tué Beria et renvoyé Malenkov, Khrouchtchev arriva au pouvoir. En février 1956, au XXe congrès du Parti, il prononça son mémorable discours secret sur le culte de la personnalité de Staline et il évoqua même votre hibernation. "Le mausolée n'est pas un iceberg", cria-t-il en brandissant un thermomètre. La période du "dégel" commençait.

- J'ai encore froid.

- Vous vous promenez pieds nus. Récemment, vous avez attrapé une pneumonie, malgré Eltsine.

- Malgré Eltsine ?

- Comparé à la période du "dégel", c'est à présent le plein été en Russie.

- Il y a eu une grosse chute de neige, dit Lénine d'un air mécontent. Il jeta un coup d'œil sur la paire de bottes qui oscillait légèrement au pied de son lit, comme pour se réchauffer après une marche épuisante. "Kostia est gentil", pensa-t-il.

- A l'époque de Brejnev, on a de nouveau baissé la température - quelques degrés seulement. On vous a mis au frigo.

- J'ai fait un cauchemar. Je me trouvais dans un gigantesque réfrigérateur. La porte était fermée à clef et, en dépit des mes cris et de mes coups, je ne pouvais pas sortir. Mais il y avait beaucoup de nourriture sur les étagères : yoghourt, du boudin...

- C'était un joli rêve, après tout. Du yoghourt, du boudin... Entendez-vous des pas ? J'attendais ce visiteur. Vous serez ravi de le rencontrer et de bavarder...

Andreï Petrovitch laissa échapper une exclamation étouffée : un autre Lénine entra dans la pièce et se dirigeait vers lui.

- Tu veux dire que nous n'avons ni saucisses ni frigidaire ? C'est ça que tu veux dire ? Le second Lénine tapa sur la tête d'Andreï Petrovitch avec un marteau. Tu veux insinuer que nos magasins sont vides et sales ? Oui, c'est vrai ! Notre équipement est sans doute très moche, mais la première machine à vapeur l'était aussi. On ne sait même pas si elle marchait. La locomotive est restée en gare. Pendant des années ! La locomotive est toujours là. Immobile ! Mais la fumée s'en échappe et monte en volutes. Tu entends ? Il s'en échappe des volutes de fumée ! La locomotive fume ! Maintenant nous avons de la fumée et des machines à vapeur. Et il n'y a pas de fumée sans feu ! Et il n'y a pas de locomotives sans trains ! Et les trains transportent quelque chose ! Quelque part ! Soit des consommateurs, soit des biens de consommation ! Aussi mauvais que soit notre équipement public - on a tout de même créé ça. La machine à vapeur de l'histoire ! Un Etat prolétarien a été créé. En conséquence, même si toute l'Europe, même si des milliers de journaux bourgeois, propagent des nouvelles sur la pauvreté et les souffrances de nos travailleurs, néanmoins, à travers le système solaire, tous les travailleurs seront attirés par l'Etat soviétique.

- Mon assistant doit avoir bricolé cette marionnette pour vous guérir de vos crises d'identité en démontrant combien Lénine était monstrueux. Durant sa vie, Félix a subi deux cures de désintoxication. Rien d'étonnant qu'il emprunte ses méthodes... Ils vomissent, voyez-vous. Cessez de me taper sur le crâne, j'ai une migraine épouvantable. Une sinusite aiguë. Comprenez-vous à quel point vous êtes repoussant ? Andreï Petrovitch se tourna vers le "vrai" Lénine.

- J'ai cru que c'était Kostia déguisé, dit Lénine.

- Qui ? En fait, j'avais invité Thomas More pour nous tenir compagnie cet après midi. Je pensais que vous seriez intéressé par un échange de vues avec un autre utopiste. Un homme charmant, n'est-ce pas ? Tous les idéalistes politiques n'étaient pas aussi pervers que vous ou Mao Tsé-Toung. En un sens, Jésus Christ était aussi un utopiste.

Andreï Petrovitch fit le signe de la croix. Deux femmes entrèrent dans la pièce. Elles se mirent à danser autour du vrai Lénine en ébouriffant ses cheveux et en lui pinçant le nez. Lénine saisit un couteau qui était caché sous l'encrier et s'efforça de poignarder l'une des femmes à l'épaule. Le second Lénine sortit un couteau similaire de sa botte et tenta de poignarder l'autre femme à l'épaule.

- Votre comportement a fait de grands progrès depuis ma dernière visite à votre domicile terrestre. Vous aviez l'habitude de poignarder vos opposantes féminines dans la poitrine.

- Pourquoi cette haine des femmes, demanda Beria. Il enleva trois balles de ses poumons.

- Mon mari a fait le vœu de se débrouiller seul, dit Nadejda Konstantinovna Kroupskaïa. Il voulais s'occuper de l'avenir intégralement. Il se devait de lui assurer forme et contenu.

- Comment voulait-il s'occuper de l'avenir ? demanda Lénine.

- Il lui suffisait de sacrifier une partie infinitésimale de son corps - à la manière des amibes - pour le salut de sa progéniture et de son successeur. Il pouvait compter sur ses propres gènes pour créer un communiste infailible, stoïque, capable d'endurer les malédictions et les catastrophes naturelles à la Russie. Il décida de sacrifier deux parties infinitésimales de ses pieds pour engendrer des jumeaux qui, en se divisant eux-mêmes en une myriade de parties infinitésimales, seraient en mesure de repeupler la terre sans laisser de place aux impérialistes, aux koulaks et autres ennemis de l'avenir. Les ennemis de l'avenir ne doivent pas vivre dans l'avenir. Ni dans le présent non plus.

- Connaissez-vous ces femmes ? demanda Beria. Sont-elles ses anciennes partisanses ? Les avez-vous prises en flagrant délit ? Je ne sais plus à quoi ressemblait Rosa Luxembourg dans sa jeunesse. Peut-être Clara Zetkine...

- Ce sont des lesbiennes, dit Staline. Fourier m'a supplié de lui fournir un exutoire à ses passions érotiques. Je me demande pourquoi elles ont fait des avances à notre cobaye. S'est-il transformé en femme dans son sarcophage ? Est-ce un autre complot des médecins ou seulement la concupiscence d'un gardien de tombeau hétérosexuel qui avait besoin d'une poupée pour tuer le temps ?

- Vous n'avez pas le droit de venir ici, dit Andreï Petrovitch en colère.

- Je suis en vacances.

- Avez-vous un visa ? Et il n'est pas votre cobaye, vaurien. Vous devez traiter vos supérieurs avec respect. Sans lui, vous ne seriez jamais devenu un personnage historique de premier plan.

- Hitler aussi est impensable sans Lénine, dit Félix. Il a construit son fond de commerce sur les valeurs nationalistes et traditionnelles dans un pays où la menace d'une insurrection communiste n'était pas un sujet de plaisanterie. Il a promis à son électorat de débarrasser le monde du communisme. Les Anglo-Saxons et les Français ont fermé les yeux sur ses magouillages, sur ses tripotages cartographiques de l'Europe de l'Est. Ils espéraient qu'Hitler combattrait Staline et le vaincrait. Staline était leur ennemi principal.

- Churchill et De Gaulle m'enviaient la popularité dont je jouissais auprès des intellectuels, acquiesça Staline. Même à Yalta...

Il continua de parler, mais plus personne ne l'entendait dans le tohu-bohu créé par plusieurs hommes dont les sauvages gesticulations mirent fin à la dispute entre les Lénine et les lesbiennes.

- Silence, cria Félix en tirant deux coups de pistolet sur le cercueil vide. La parole est à Monsieur Fourier.

Fourier grimpa sur le piano et proclama d'une voix rugueuse :

- Pour confondre la tyrannie des hommes, il devrait y avoir pendant un siècle un troisième sexe - l'hermaphrodite. Ce nouveau sexe devrait prouver, flagellation à l'appui, que les hommes aussi bien que les femmes sont faits pour son plaisir. En d'autres termes, les hommes et les femmes sont ses objets sexuels. En conséquence, les hommes protesteront contre la tyrannie du sexe hermaphrodite et admettront que la force ne doit pas être la seule règle du droit.

- Alors c'est vous qui avez transformé Lénine en femme, dit Andreï Petrovitch.

- C'est un hermaphrodite ! corrigea Fourier. Il combine les éléments actifs et passifs inhérents à l'espèce humaine : mâle et femelle, yang et yin.

- Il y a huit jours, je lui ai offert un livre sur la philosophie chinoise, dit Félix en souriant.

- Nous oublions combien il est important d'alterner force et faiblesse, majeur et mineur, extérieur et intérieur, contenant et contenu, espoir et résignation, corps et âme, jour et nuit, coups et caresses, baisers langoureux et regards timides... Le yang retourne cycliquement à son commencement, le yin atteint son apogée et fait place au yang. La plupart des gens sont

soit mâle, soit femelle - jamais les deux ! Mais lui qui peut fusionner Mona Lisa et le musclé Heracles...

- Monsieur Fourier désapprouve notre civilisation moderne, dit Félix.

- C'est naturel, dit Andreï Petrovitch. En règle générale, les utopistes désapprouvent le monde dans lequel ils vivent.

- Monsieur Fourier pense que la technologie moderne - le yang en termes chinois - domine et dévaste la nature. En vertu de sa passivité, la nature représente la partie féminine de l'androgynie cosmique.

- Les kabbalistes appelaient cet Androgynie "Adam Kadmon", dit Marx.

- Et les ouragans ? et les tremblements de terre ? demanda Andreï Petrovitch. Sont-ils aussi passifs, introvertis ?

- Toutes les grâces, tous les bienfaits irradient du crâne d'Adam quand les semences rouges et blanches s'unissent en un seul rayon, dit Marx. La graine blanche est mâle par essence, la rouge femelle.

- Dans ma jeunesse, j'ai tâté à l'alchimie, ce qui m'a conduit à apprécier le mélange de Soufre - mâle - avec la femelle durant la Putréfaction, dit Giordano Bruno en délogeant Fourier du piano à l'aide d'un lingot d'or. Ce mélange est l'Androgynie, la Tête du Corbeau et les Eléments convertis. Ainsi deux natures se réconcilient, forment un embryon dans la matrice du Vaisseau et donnent naissance à un Roi invincible.

- Roi ou Reine ? demanda Andreï Petrovitch.

- Vierge mère, répondit Auguste Comte en embrassant le pied de la marionnette.

- Il confonds Lénine avec Clotilde de Vaux, expliqua Félix en frappant les premiers accords de la *Marche Nuptiale* de Mendelssohn. Il se rendait sur sa tombe tous les quinze jours. Maintenant, il vient au mausolée. Et il écrit à Lénine tous les huit jours.

- Que raconte-t-il dans ses lettres ? demanda Andreï Petrovitch.

- Il glorifie Lénine pour son usage judicieux du fluide vivifiant.

- Qu'est-ce que c'est que ce fluide vivifiant ? un vin géorgien ? demanda Staline.

- Dans ses jeunes années, Lénine détourna son sperme et l'envoya vers le haut, en direction de son cerveau. Félix interprétait à présent la *Marche funèbre* de la sonate op. 26 de Beethoven. Il n'a eu que des enfants et des petits-enfants spirituels.

- Nous n'avons pas besoin de jeux sexuels, dit Auguste Comte. Anéantis par une pureté et une chasteté sans cesse grandissantes, le sexe et ses dérivés ont dû mourir au milieu du XXe siècle. Le cerveau de Lénine, confié à la garde des scientifiques russes et allemands, démontre l'efficacité physique, intellectuelle et morale de son fluide vivifiant.

- J'ai entendu dire que son cerveau avait été découpé en 30000 tranches, dit Andreï Petrovitch en effleurant son front avec la lame du couteau que Lénine avait caché sous son oreiller. Combien de tranches, a votre avis, concernaient la morale ? combien de tranches, combien de rondelles ?

- Ne touche pas ce soulier de tes lèvres impures ! hurla Restif de La Bretonne en écartant de son chemin Auguste Comte. Il se pencha vers les pieds de la marionnette, dégacha le soulier droit et sortit de son attaché-case une brosse à chaussures et du cirage.

Pendant ce temps, Félix continuait de jouer la *Marche funèbre*. Auguste Comte et Robert Owen hissèrent sur le piano la marionnette déguisée en Cendrillon et s'agenouillèrent devant elle. La marionnette se tenait debout sur le couvercle, les deux bras tendus vers le haut.

- On peut rencontrer Dieu partout, même dans sa personne, dit Giordano Bruno, une boîte d'allumettes tremblant dans sa main. À cet égard, il n'est pas sans parenté avec le crocodile.

- C'est un crocodile, dit Andreï Petrovitch. À tous égards.

Giordano Bruno poursuivit sans prêter attention à cette remarque désobligeante :

- Il irradie aussi la lumière de Dieu, et nous montons grâce à cette lumière...

- Il incombe à celui qui aime Dieu d'être satisfait du passé, interrompit le docteur Panglos. Celui dont les sentiments sont différents, quelques soient les mots qu'il ait dans la bouche - foi, charité, Dieu ou fraternité - ne connaîtra jamais Dieu comme la raison suprême, ni ne l'aimera.

- Vous restez attaché à vos vieilles idées ! Andreï Petrovitch remit le couteau sous l'oreiller. Toutes ces fariboles à propos du meilleur des mondes possibles... Le passé était merveilleux et ceux qui ont vécu dans le passé... y compris Lénine, Néron et Macbeth...

- Il ne se donne même pas la peine de modifier la formule, dit Félix.

- La faim n'est pas la meilleure sensation possible connue de l'humanité, dit Andreï Petrovitch. Tous les chiens ont été mangés. Les chiens, les chats, les mulots, les oiseaux. Les arbres ont été dépouillés de leur écorce. La famine est la plus horrible des morts.

Le Docteur Panglos répondit sur un ton pontifiant :

- Il faut admettre qu'il existe le mal en ce monde pourtant créé par Dieu, et qu'il existait l'alternative de créer un monde sans mal ou même de ne pas créer le monde du tout.

- La meilleure solution possible, dit Félix avec un hochement approuvateur. Pas de monde du tout... Pas de souffrance, pas de désespérance, pas de faux pas dans la boue de la création.... Félix jouait toujours le troisième mouvement de la sonate op. 26.

- Je n'appellerai pas cela de la boue, dit Andreï Petrovitch en regardant pas la fenêtre. Plutôt une tempête de neige. Il n'y a rien à voir ni à entendre, hormis le hurlement du vent. C'est beaucoup plus confortable par ici !

Félix jouait et chantait maintenant *Winterreise* :

*Schnee, du weisst von meinem Sehnen,
Sag, wohin doch geht dein Lauf?
Folge nach nur meinen Tränen,
Nimmt dich bald das Bächlein auf.*

Andreï Petrovitch se leva de son fauteuil, se plia en deux et fit quelques pas dans la neige. Il entra en collision avec le "vrai" Lénine et ouvrit la bouche.

- Pourquoi êtes vous allé au cimetière le mois dernier ? Pour vous mettre en terre ? vous-même ?

- Il regrette le giron de sa mère, dit Jung.

- Mais sa mère repose en paix quelque part aux environs de Saint-Petersbourg. Dans la banlieue. Andreï Petrovitch feignit de ne pas comprendre le symbolisme sous-tendant la remarque de Freud. C'est assez loin du mausolée. Il ne peut pas y aller à pied.

- Kostia pourrait le porter sur son dos, chanta Félix.

- C'est trop loin... Vous mourriez de faim au cours de votre *Voyage d'hiver*.

- Nous n'avons ni saucisses ni fromage ! vociféra la marionnette.

- La meilleure solution n'est pas toujours celle qui s'efforce d'éviter le mal, dit le Docteur Panglos, car il se peut que le mal soit accompagné d'un bien encore plus grand.

- Je ne supporte pas toutes ces marionnettes, dit Andreï Petrovitch. Ils répéteront encore leur texte dans mille ans, même après l'anéantissement final de la terre.

- Pas de pain, pas de vodka ! hurlèrent les marionnettes.

- Ce qui arrive dans la Russie moderne ne sera pas accompagné d'un bien encore plus grand, parce qu'aucun bien ne peut être aussi grand que les crimes perpétrés par les communistes soviétiques.

- L'anéantissement final... le désert partout... le meilleure des mondes possibles... grommela Diogène.

- L'humanité est parvenue à ses plus hauts accomplissements moraux en violant la morale individuelle, élémentaire, dit Kant. Je salue et je soutiens la Révolution française - y compris la Terreur qu'elle apporta dans son sillage - parce que rien ne se produit dans

l'histoire humaine sans conflits violents, sans meurtres, trahisons, tortures. Aussi ai-je retardé ma promenade journalière autour de Königsberg et j'ai même bu un verre de bière quand Lénine a proclamé la victoire de la Révolution socialiste en Russie. Je me souviens encore des mots qu'il prononça à cette occasion : "Longue vie au monde de la Révolution socialiste !" Pendant près de soixante-dix ans, les Russes ont donné libre cours à leurs passions et à leurs désirs. Certains ont trahi leurs parents, d'autres ont assassiné leurs amis intimes. Maintenant, ils se repentent de ce qu'ils ont fait et se lavent de leurs péchés. Les individus qui se battent pour leurs idées et découvrent à la longue qu'ils ont eu tort sont bien supérieurs aux anthropoïdes apathiques.

- Lesquels ? demanda Charles Darwin.

- *Das Man*, répliqua Martin Heidegger.

- Vaut-il mieux sortir et tuer un passant que de regarder un western à la télévision ? demanda le marquis de La Fayette.

- En répondant pleinement à sa nature, le Russe est devenu une créature vraiment morale, devançant à cet égard ses voisins européens, dit Kant.

- Savez-vous que beaucoup de gens sont morts en Russie durant l'ère communiste ? Connaissez-vous les statistiques ? demanda Andreï Petrovitch.

- La vie humaine n'a pas de valeur en soi, répondit Kant. Les gens qui passent leur vie à regarder la télévision et à faire leurs comptes vivent en dehors de l'histoire humaine, dans une sorte de no man's land. L'histoire n'acquiert une signification qu'à travers les désaccords et batailles dans lesquels les peuples des diverses nations sont souvent entraînés malgré eux. Les êtres humains, à la différence des hippopotames, ne doivent pas passer leur vie dans des bains de boue. En d'autres mots, ils ne doivent pas s'adonner sans cesse aux plaisirs sensuels. Qu'est le sens de notre histoire ? Le bonheur ? Sûrement pas !

- Pourquoi avez-vous invité tous ces gens au quartier général de Lénine ? Andreï Petrovitch frappa rageusement avec une règle les ongles de Félix.

- Excusez-moi, dit Félix. Il cessa de jouer du piano et poussa un soupir. Je pensais qu'ils se moqueraient de lui, qu'ils décriraient l'"expérience soviétique" comme un échec total. Mais ils ont l'air d'idolâtrer notre patient. Lavage de cerveau... Propagande soviétique... *La Pravda* avait un tirage... J'ai oublié le chiffre.

- Je n'idolâtre pas Lénine, dit Giordano Bruno.

- Je ne peux m'empêcher de le respecter pour son énergie et son courage, dit H. G. Wells. J'ai prédit la paresse de l'avenir et condamné l'absence de curiosité des générations futures. Lénine était curieux et aventureux, ce qui le rendaient capable de mettre en œuvre une

expérience formidable sur une échelle quasi mondiale. En dépit de toutes ses insuffisances, cette expérience constitue un point de repère dans notre histoire, quelque chose dont à la fois les morts et les vivants doivent tirer la leçon. Que faisaient les démocraties européens dans les années trente ? Ils étaient assez lâches pour laisser Hitler envahir la Tchécoslovaquie et prendre possession de l'Autriche. Qui est responsable de la seconde guerre mondiale ? Hitler sans nul doute. Mais aussi Chamberlain et son homologue français. Ce sont les pires criminels de notre siècle bien que personne n'ait le droit de les traîner en justice. La lâcheté et l'apathie sont les vices que je méprise le plus. Un homme vautré sur son divan peut tuer plus de gens qu'un terroriste dont la valise est bourrée de bombes et de cocktails Molotov.

- Lénine ne s'est jamais vautré sur son canapé. Il n'en avait même pas, dit Kostia.

- Dehors ! cria Félix.

- S'il vous plaît, montrez-moi votre carton d'invitation, dit le maître d'hôtel en agrippant Kostia par le cou.

- Il ne reste plus que les Eloi dans le monde, continua H. G. Wells avec dégoût. Les Morlocks sont devenus des Eloi au cours des vingt dernières années. Ils cueillent aussi des fruits dans les arbres proches et sourient stupidement chaque fois qu'on leur pose une question. Ils semblent se satisfaire des plaisirs les plus primitifs et ne lèvent pas le petit doigt pour aider quiconque.

- Si, ils lèvent leur petit doigt de temps à autre, objecta Felix. Ils sont même capable de lever trois ou quatre doigts, pourvue qu'il y ait une équipe de télévision dans les parages. Ils font parade de leur générosité.

- Ils se croient heureux et prospères, continua H. G. Wells. Un poulet s'éclaboussant dans une flaque d'eau est aussi heureux. »

A ce moment, le plafond s'ouvrit et une voiture blindée de taille moyenne descendit dans la chambre. Dès que le bruit de l'hélicoptère se fut éteint, Lénine donna une tape sur l'épaule de H. G. Wells et murmura : « Aidez-moi à monter ». Auguste Comte et Robert Owen transportaient déjà la marionnette vers la voiture. Peu après, les deux Lénine s'y tenaient debout, dos à dos. Ils commencèrent à parler simultanément et leurs voix sonnaient à l'unisson :

« Les générations futures seront beaucoup plus heureuses que la nôtre. Il n'y aura pas autant de cruauté dans leurs vies. Et pourtant je ne les envie pas. Nous avons accompli quelque chose d'une importance ahurissante, renversante pour l'histoire. La cruauté, que les conditions de notre lutte pour le pouvoir rendit nécessaire, sera comprise et justifiée. Tout sera compris ! Tout ! »

La voiture blindée klaxonna et partit vers le Kremlin. Une longue procession de travailleurs accompagnait le véhicule de chants et de cries. Des projecteurs éclairaient la route qui était bordée par des cordons de paysans.

« Vous êtes un maître de la forme. Bravo ! dit Andreï Petrovitch à Félix.

- Et maître du contenu aussi, vous ne pensez pas ? » Félix enleva son haut-de-forme et salua l'auditoire.

DEUXIEME PARTIE

1

(Le mausolée regorge de visiteurs. Certains sont morts, d'autres sont vivants ou semblent l'être à première vue. Ils marchent autour du corps de Lénine, leurs yeux brillant de larmes ou de haine. Une jeune femme apparaît au milieu de ces visiteurs. Elle change sans cesse de vêtements et d'allure. Elle est tantôt une sirène russe, tantôt une prêtresse égyptienne.)

« Laissez-moi seule ! laissez-moi seule !

- Nous ne pouvons pas vous laisser seule, car vous n'êtes pas seule. Regardez combien de gens attendent derrière vous, tous ces gens qui font la queue.

- Je suis avec lui. Nous sommes seuls au monde. Pourquoi êtes-vous là ? Notre vie privée...

- De quoi parlez-vous ? Savez-vous où vous êtes ?

- Elle est folle, complètement dingo ! Appelez la police ! Elle est folle à lier. Elle veut le tuer. Elle est venue pour le tuer !

- Je l'aime. Que faites-vous chez nous ?

- Elle délire ! A-t-elle un pistolet ou un couteau ? Il faut la fouiller !

- Circulez. Du balai ! Vous ne pouvez pas rester ici.

- Je vais rester auprès de lui. À tout jamais ! Partez ! Sortez tous ! Dehors ! Dehors !

- Où est le garde ?

- Vous n'avez pas le droit de parler !

- Ne poussez pas !

- Circulez !

- Ne me poussez pas !

- Cessez de me mordre ! Elle me mord ! Elle m'a mordu le bras !

- C'est une femme. Qu'attendez-vous ? Une femme après tout...

- Il faut bien qu'elle se défende. J'appelle ça de l'auto-défense.

- Mais elle m'a bel et bien mordu à travers la peau ! Je saigne !

- Il ne fallait pas la pousser.

- Vous êtes saoul ou quoi ?

- Bien sûr que non. Si c'était le cas, je ne serais pas ici. J'ai mieux à faire quand je suis saoul.

- Quoi, par exemple ?

- Vous n'avez pas le droit de parler !

- Ne m'interrompez pas !
- Regardez-le ! Regardez-le ! N'est ce pas qu'il est beau ?
- Un cadavre. Rien d'autre. Un cadavre bien conservé.
- Une relique mal conservée. Il a beaucoup souffert pendant la seconde guerre mondiale.
- Il s'est battu ? Il a été blessé ?
- Ils l'ont maltraité. Pas de soins, pas de médicaments, pas de produits chimiques. Ils l'ont évacué en Sibérie. Ou plus loin. Je ne sais pas. Au Japon. Ils l'ont maltraité.
- Au Japon ils l'auraient traité avec soin. Ils l'auraient guéri. Je veux dire qu'ils l'auraient ressuscité. Du moins, ils lui auraient fait subir une cure de rajeunissement. Ils n'a pas l'air en pleine forme.
- Mon fils a acheté un appareil photo japonais et un magnétophone allemand.
- Combien les a-t-il payés ?
- Et lui, personne ne l'achètera !
- Les Japonais. Ou les Américains. On l'achètera, tôt ou tard.
- Ils le nourrissent correctement ?
- Qui ? Les Américains ?
- Les morts ne mangent pas, Dieu merci !
- Et ils ne boivent pas non plus, j'imagine.
- On doit nourrir son cadavre pour qu'il reste en bon état. Sinon, il retournerait en poussière.
- Vous voulez dire qu'il se décomposerait ? Vous parlez de la pourriture ?
- Ou il retomberait comme un soufflé.
- L'infirmité qui entraîne la déchéance du sage.
- Aïe ! Elle va tomber dans les pommes !
- Elle est clouée sur place d'admiration. Une statue de sel.
- Touchez-la !
- Ne me touchez pas !
- Vous n'avez pas le droit de le toucher !
- Je le toucherai. Il m'embrassera chaleureusement. Les morts sont vivants. Quelque part. Peut-être sont-ils avec nous. Tout le temps. D'ailleurs, il n'est pas mort. Il m'embrasse tendrement, passionnément, à la folie. Sa mort n'est qu'un fil. J'ai coupé le fil.

- Et ma mort ? La couperez-vous en morceaux ? Venez à la maison quand je rendrai le dernier soupir ! Une fois que j'aurai traversé la frontière de l'au-delà, prenez une paire de ciseaux...

- La mort est-elle un cordon ombilical ?

- Avez-vous vu des cordes dans le mausolée ?

- J'ai vu un câble. J'ai pensé qu'ils l'utilisaient pour...

- Pour quoi ?

- On le soignent aux électrochocs ?

- Pour le guérir de sa folie ?

- Oh, est-il encore fou ?

- J'aurais pensé que la mort l'en aurait guéri depuis longtemps.

- Lui ? jamais !

- Chassez le naturel...

- Mais il ne galope pas.

- Il est déjà revenu.

- C'est toujours un cadavre.

- Elle doit être morte aussi. C'est pour ça qu'ils sont ensemble. Qui se ressemble...

- Vous êtes morts. Tous.

- Le mausolée est un tombeau. Il renferme un cadavre. Et le cadavre est mort enfin. Le cadavre a fini par mourir. Avant c'était un cadavre vivant. Il vivait au milieu de nous, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Certains vampires opèrent aussi le jour ! "Bloody Russie" : le cocktail qu'il appréciait le plus.

- Maintenant, il est mort. Il n'est plus. Son idéologie est morte, elle aussi. Son pays est mort. Le peuple soviétique est mort. De profundis.

- Il est endormi. Voyez vous-même ! Il sourit dans son sommeil. Comme un enfant, comme mon enfant.

- L'histoire est un cauchemar. Son cauchemar.

- Ou mon cauchemar.

- Ou son beau rêve.

- Mais je ne me réveille jamais.

- Lui non plus.

- Réveillez-le ! donnez lui des gifles !

- Pourquoi ne vous réveillez-vous pas ?

- Avez-vous un réveille-matin ?

- La vie ne peut pas être aussi triste, aussi pitoyable.

- La vie peut et doit être lamentable. Nous vivons dans un monde matériel. Ce fut l'ignorance du Père qui produisit tourments et terreurs. Angoisse devint dense comme du brouillard, de sorte que l'on ne voyait plus rien. Erreur en fut donc fortifiée. Elle élaborait sa propre Matière dans le Vide.

- Ils vivent heureux aux Etats-Unis d'Amérique. J'aime leur monde matériel et leurs ordinateurs !

- L'amour. Vous avez oublié l'amour. L'amour révèle votre origine divine.

- Même si vous aimez Lénine ?

- Même si vous aimez Lénine. Regardez-la ! Elle danse.

- Quelle est cette danse ?

- Quelle est cette langue qui pénètre son cœur ?

- *La Belle au bois dormant.*

- Ne réveillez pas le chat qui dort !

- Et la chatte ?

- Elle est Pandore.

- Pas d'injures ! C'est une femme après tout.

- Elle est nécrophile. Elle vient au mausolée une nuit sur deux et lui tient compagnie jusqu'à ce que les coqs chantent l'aurore, l'horreur du nouveau jour. Que peuvent-ils faire ensemble ? Jouent-ils aux dés ? Discutent-ils des résultats de la guerre du golfe ?

- Je l'ai vu survoler la place Rouge, cette bonne femme.

- Sur un balai ?

- Non. Sur un tube de rouge à lèvres. "Je suis la plus belle de toutes", criait-elle.

- Une de leurs putains. Elle doit faire partie du personnel.

- Où ?

- Dans un hôtel d'Intourist. Pour étrangers. Vingt dollars l'heure.

- Ont-ils besoin d'hommes ? Certains étrangers sont homosexuels.

- Tous les étrangers sont homosexuels !

- Pourquoi ont-ils besoin de femmes, alors ?

- Lénine est-il un étranger ? Apparemment, il a été parachuté en Russie avant la seconde guerre mondiale, en 1936. C'est un espion allemand.

- Elle est une putain allemande.

- Et il est juif.

- Elle aussi est juive.

- Qui sommes-nous alors ? D'où venons-nous ?
- De la lune. Il y avait une astronaute sur la lune.
- Quand ?
- Dans les années soixante. C'était la femme d'Amstrong.
- Quel âge avons-nous alors ?
- A quoi ressemblait-elle ? Etait-elle humaine ?
- Amstrong était un humain. Il était né sur terre, non dans une capsule spatiale.
- Il est tombé amoureux d'une E.T., pour autant que je sache !
- Il était juif, lui aussi. Une conspiration mondiale.
- Je suis russe.

- Vos parents vous ont menti. Et vous avez menti sur vos origines à vos camarades d'école et à vos professeurs, aux paysans et aux ouvriers, aux membres du parti et aux passants ordinaires, aux chiens et aux étoiles...

- Je suis originaire de la classe ouvrière.
- Elle ne danse plus.

- Même dans mon enfance, j'étais amoureuse de lui. Sa photographie était accrochée au-dessus de mon lit. Son sourire planait sur mes rêves. Nous marchions ensemble au milieu des ruines de châteaux forts et d'églises médiévales, main dans la main, les yeux fixés sur l'horizon. "L'avenir, murmurait-il sans cesse. L'âge d'or... la jeune génération..." et nous cueillions des pommes d'or sur les branches d'argent et nous nous mettions à courir comme les héros et héroïnes d'Andrzej Wajda.

- Lénine doit être le juif errant.
- Ou le Hollandais volant. Ca revient au même.
- Le Hollandais volant était juif.
- Lénine, Lénine... un nom hollandais, sans doute.
- Je l'ai vu survoler la place Rouge.
- Avec un balai ?
- Avec une mitrailleuse.
- Minuit, l'heure du crime ! Il va s'envoler dans une minute.
- Le Hollandais volant espère trouver la délivrance de son éternelle torture dans les

bras d'une femme.

- Ne serait-il pas homosexuel ?
- Il était toujours près de Staline. Dans les photographies et les peintures. Et dans les livres.

- Jusqu'au XXe congrès. Jusqu'à ce que Khrouchtchev fasse son fameux discours.

- Ils couchaient tous deux aux mausolée. Côte à côte !

- Ensemble !

- Jusqu'à ce que Khrouchtchev les sépare.

- Il était jaloux ou quoi ?

- N'écoutez pas mon chéri, mon amour ! Les gens parlent interminablement et même la mort est impuissante à les réduire au silence. Ils continuent à jacasser, à chuchoter, à faire des allusions... La mort est une obscurité pleine de voix. Le mausolée est une obscurité pleine de voix. L'espace extérieur est plein de voix.

- Il n'y a qu'une seule voix dans l'espace extérieur. Et dans l'espace intérieur. Toutes nos voix ne sont qu'un accompagnement de cette voix.

- Nos voix sont aussi cette voix. Elles la composent.

- Je l'ai entendu parler dans son sommeil.

- Il est tout à fait éveillé. Il écoute ce que nous disons.

- Attention à ce que vous dites !

- La nuit dernière, je suis resté au mausolée. Et je l'ai entendu parler. Il a dit : "Je suis hier, aujourd'hui et demain. J'ai le pouvoir de naître une seconde fois. Je suis l'âme divine qui crée les dieux, qui sert les repas célestes aux indigènes de l'univers. Je suis le seigneur qui sort de l'obscurité et dont les formes d'existence sont de la maison où réside la mort. Je suis le seigneur de la vie. Je me lève et baigne mon corps dans la lumière du jour. Je crée la belle loi du matin, de l'après-midi, du soir. Ce sont les morts qui font fleurir l'union de la terre, leur sang, l'eau fraîche de leur carnage. Je me fraie un chemin au milieu des cornes de mes adversaires. Laissez-moi voyager en paix. Laissez-moi m'élancer comme un oiseau et traverser le ciel.

- N'y a-t-il pas des démons en enfer ? Pourquoi l'ont-ils laissé échapper sain et sauf ?

- Les démons ont des faiblesses. Les démons ne sont pas des anges.

- Lénine les torturait. Ils se rétractèrent et prononcèrent du bout des lèvres le scénario qu'il avait composé pour l'occasion. Les démons pleurèrent au procès et implorèrent le pardon de Lénine. Ils furent condamnés aux travaux forcés et déportés dans les îles Solovets.

- Qu'advient-il de nous sans démons ?

- Il revient. Il va nous traquer, il va nous pourchasser.

- Il va nous suivre à la trace.

- Sauve qui peut !

- Y a-t-il un téléphone ici ?

- Mon fils ! Il a tué mon fils et mon neveu !

- Laissez-les partir. Nous serons enfin seuls. Seuls et heureux. Ne les jetez pas en prison. Ils ne voulaient pas faire de mal. Ils ont seulement peur de vous. Tout le monde a peur de vous. Vous êtes aussi grand et aussi impénétrable que Dieu. Et les gens ont peur de Dieu. Dieu fait peur. Ils deviennent aveugles en contemplant Son rayonnement, Son éclat, Sa splendeur. Ils deviennent sourds en entendant Sa voix. Ils se prosternent devant Lui. Ils se couchent à plat ventre et redoutent qu'Il les écrase de son orteil - de l'ongle de son orteil. Mais vous ne les écraserez pas. Vous ne lèverez même pas le pied pour les punir. Vous n'avez pas le temps de lever le pied. Votre temps est le mien. Il m'appartient. Notre temps vous appartient. L'amour est plus important que le châtiment et les travaux forcés. L'amour est beaucoup plus important que les pelotons d'exécution. Oubliez vos pelotons d'exécution et votre police secrète. Congédiez vos armées ! Nous sommes seuls dans l'univers. Personne ne s'immisce dans nos caresses. Rien ne s'interpose entre mes mains et vos yeux. Je ferme vos yeux et je les ouvre à volonté. Vous mourrez et serez ressuscité par mon amour. Il n'y a pas de différence entre la vie et la mort aussi longtemps que votre bien aimée est à vos côtés. Elle est votre vie et votre mort. Tristan et Isolde sont morts dans un tendre baiser. Mais les morts ne peuvent pas affronter le Temps tous seuls. Ils ont besoin de l'énergie des vivants pour passer les heures creuses. Ils ont besoin de la chaleur des vivants pour insuffler une nouvelle vie dans leurs muscles, dans leurs nerfs et dans leurs pensées. Leurs pensées sont de glace...

- Il fait moins trente aujourd'hui.

- Pourquoi habitons-nous dans un pays froid ? Pourquoi n'ai-je pas une villa sur la côte d'Azur ? Mes pensées danseraient la farandole.

- Je deviendrais Tolstoï si j'avais une villa sur la côte d'Azur.

- Tolstoï vivait sous nos latitudes, mais ses pensées se mouvaient à la vitesse d'une fusée spatiale.

- Lénine aussi vivait sous nos latitudes. Ses pensées se mouvaient très vite. À reculons ! En marche arrière ! Vers la barbarie. Vers l'âge de la pierre !

- Il avait coutume de marcher à reculons. Dans les rues. Il se cognait souvent à d'autres piétons qui n'avaient pas le temps de l'esquiver. Il ne s'excusait jamais. Jamais.

- Tous ses monuments tournent le dos à la foule.

- Il faut lire ses livres en commençant par la fin.

- Il y a une pénurie de haches. À l'âge du fer, tout citoyen possédait une hache et une scie.

- Raskolnikov n'aurait pas assassiné la vieille femme... Nos pénuries ont des avantages.

- Il y aura bientôt pénurie de vieilles femmes.

- Sans parler des jeunes. Elles épouseront toutes des étrangers et s'installeront à l'étranger, aux Etats-Unis et en Europe.

- Pourquoi n'épousez-vous pas un étranger ? Vous auriez peut-être une villa sur la côte d'Azur.

- Ses pensées ne voyagent pas assez loin. Ses pensées n'ont pas de visa.

- Je le vois partout. Il a des yeux et des bras innombrables. Ses bras sont aussi longs que l'équateur. Ils ceignent, entourent la terre. Ils embrassent l'humanité.

- C'est une pieuvre.

- Ses pensées sont aussi longues que la queue d'une comète. Je le vois au-dessus, au-dessous et autour de moi. Je ne vois ni son début ni sa fin. Il n'est jamais né. Il n'a jamais été tué. Il vivait avant sa naissance et il ne mourra jamais. Sa mort n'est qu'un piège pour ses ennemis, une illusion dans le théâtre de sa vie. Il s'effondre sur scène et se lève de son fauteuil dans les coulisses. Il ne sera pas sur le banc des accusés le jour du Jugement dernier. Il est au-dessus du Jugement dernier. Il survivra au dernier jour de la création. Il volera au-dessus de l'enfer et du paradis. Le paradis n'est pas digne de sa grandeur et l'enfer est trop veule pour le châtier. Il vit dans son propre jardin d'Eden. Il est l'Arbre de Vie. Il est Adam et la pomme que croque Adam.

- Il est un croque-mort.

- Il est Eve et le serpent qui séduit Eve et les autres humains. Il est Dieu et Satan, créé et toléré par Dieu. Il n'y a pas de création sans Satan.

- Il n'y a pas de bien sans mal.

- Il n'y a pas de naissance sans homicide.

- Sa couronne est plus resplendissante que le soleil. Il est le gardien éternel de la Loi. Tout ce qu'il dit est loi. Il est lui même la loi sans commencement, milieu ni fin. Son centre est partout. Il vous aime autant que je l'aime. Il touche le ciel, sa bouche grand ouverte, ses yeux brillants comme la pleine lune. Il vous touche. Il touche et pétrit l'avenir.

- Attention ! Posez la civière.

- O suzerain des dieux ! O refuge des mondes ! O tombeau des mondes ! Destructeur et Créateur ! Vous léchez des mondes entiers. Vous les avalez. Judas et Tristan, embrassez-moi !"

2

Pourquoi ne revenez-vous pas au mausolée ? Où dois-je vous chercher ? Je suis un vieil homme. Je suis mort. Vous ne pouvez pas vous attendre à ce que je courre en tous sens et tourne en rond dans une ville inconnue. Je ne connais pas cette ville, à part le Kremlin, à part le mausolée. Et si vous venez chez moi en mon absence ? Vous pourriez penser qu'ils ont fini par me mettre en terre. Je vais attendre une semaine de plus.

Il la cherchait partout : dans les hôpitaux, dans les magasins, dans les hôtels, dans les jardins publics.

Il n'avait le droit de quitter le mausolée que pendant quelques heures, et il consacrait ces heures à la recherche de la jeune femme qu'il avait aperçue dans les brumes d'une rêverie, dans le brouillard d'un songe.

Au lieu de l'emmener, ils auraient pu installer un autre lit au mausolée. Staline est parti. Je lui achèterai une machine à laver et un aspirateur. Le congélateur est déjà en place.

D'innombrables pensées punctuaient sa poursuite et il s'arrêtait net quand son cerveau vibrait comme une méduse. À la différence de Napoléon, il ne pouvait pas faire plusieurs choses en même temps.

Lénine était égal, sinon supérieur, à Napoléon. Le pays qu'il avait conquis était trois ou quatre fois plus grand que le territoire gouverné par Napoléon au faite de ses campagnes militaires. De plus, Napoléon n'avait pas fait la conquête de la Russie.

Et, naturellement, Lénine surpassait de loin un autre admirateur de Napoléon - Raskolnikov. Lénine avait tué des milliers de vieilles femmes, sans compter leurs maris et leurs petits enfants, leurs oiseaux en cage et leurs poissons rouges.

Lénine rôdait autour de Moscou en faisant une pause ici ou là pour évaluer la situation. Comme tout novice en amour, il avait besoin de s'évaluer lui-même.

Elle m'aime. Je ne suis pas beau, mais je suis grand. Les femmes aiment la grandeur. Et je suis le plus grand parmi les grands. Jamais, depuis Marx, le mouvement prolétarien pour l'émancipation n'a produit de figure aussi titanesque. Et je suis même plus grand que Marx, parce que je suis le plus grand parmi les grands. Henri Barbusse dit que je suis le plus grand et à tous égards le plus pur des faconnisseurs de l'Histoire. Il dit que j'ai plus fait que quiconque pour l'humanité. Donc elle n'aime pas Henri Barbusse, parce que lui-même reconnaît ma supériorité. Elle n'aime pas Marx non plus. Les femmes n'aiment pas les perdants. Elles aiment les héros et les dictateurs. Je possède toutes les vertus qui font la véritable grandeur du prolétariat : un esprit intrépide, une volonté de fer, une volonté inflexible et indomptable. Ma

volonté surmonte et renverse tous les obstacles, mon ardeur révolutionnaire déplace les montagnes. Les femmes aiment les hommes qui sont en mesure de déplacer des montagnes et remplacer des gouvernements, renverser des régimes. Donc elle m'aime. Sur certains portraits, je ressemble à Clark Gable. Il aurait pu jouer mon rôle dans un film soviétique.

Après une vibration aussi longue et fructueuse, son cerveau restait sans mouvement pendant deux ou trois heures. Il profitait de ces périodes d'inactivité mentale pour s'attaquer à une maison ou une grange et, s'il n'avait pas le dessus, son cadavre faisait prudemment retraite dans la nuit.

Même en état d'immobilité absolue, Lénine préparait une nouvelle attaque. Rien ne révélait ces préparatifs : son cerveau et ses muscles ressemblaient à une gelée de coings, avant l'arrivée des cuillers. Le projet paraissait mûrir dans la quatrième dimension.

Parfois, Lénine attaquait assez lentement - si lentement en fait que bon nombre de ses attaques se poursuivraient pendant des siècles, voire l'éternité. « Nous détruisons pour mieux construire. » « Dans la société communiste seulement, quand les capitalistes auront disparu corps et biens, sans laisser de traces, alors la démocratie complète régnera. » Mais en octobre 1917, il commença à courir, à se frayer un chemin à travers les foules en versant tout et tous sur son passage. En arrivant à destination, le coureur éprouva le sentiment de solitude : seuls quelques carnets de notes étaient éparpillés autour de lui dans une rue déserte. Personne. Pas de palais, pas de pommes d'or. Un chien bâtard reniflait une tache sur son pantalon.

En 1992, il eut à nouveau l'impression de se trouver dans une rue déserte qui aurait pu embrasser tout le XXe siècle ; aucun cabot ne suivait ses pas en aboyant, en hurlant. La plupart des maisons ressemblaient à des hôpitaux et il ouvrait les portes l'une après l'autre pour atteindre les pièces où les gens reposaient, mourants, sur leur lit, sur leur matelas. Affaibli par la mort et autres vicissitudes, son corps et son esprit étaient désormais perméables à l'amour et à la peur. Il craignait que sa bien-aimée ait déjà été détruite par quelque psychiatre agile et enterrée loin du mausolée, ce qui pourrait occasionner beaucoup de fouilles et de chamailleries. Les fantômes et les gardes n'aiment pas les détrousseurs de cadavres.

Avait-elle été envoyée sous escorte au paradis pour devenir la petite étoile scintillante des chansons ou des contes de fées ? Lénine joignit les paumes de ses mains : chaque étoile est condamnée à tomber sur terre et trouver le repos éternel entre les mains d'un amoureux des étoiles.

Il attendit longtemps ; ses mains se dressaient dans l'air, se détachaient sur le ciel comme le crochet où doit se balancer le portrait d'un chef révolutionnaire. Lénine se rappelait que, lors d'une parade commémorant la Révolution, on lui avait demandé de tenir son propre

portrait. Il refusa d'abord - par fausse modestie - , puis il se rendit compte que deux Lénine valaient mieux qu'un. Il se rendit compte aussi que trois Lénine valaient mieux que deux ; finalement, il transporta un portrait dans chaque main, ses six yeux irradiant de joie et de bonheur.

Ce ne serait peut-être pas une mauvaise idée d'isoler du paradis le jardin d'Eden et de le faire pousser sur la place Rouge, dans le voisinage du mausolée. La place Rouge serait close par un mur et trois rang de fil barbelé. Electrifié ! Je ferais installer un banc au milieu de notre jardin et nous y resterions assis toute la journée, à écouter les oiseaux, les fontaines et la musique de Beethoven.

Aucune étoile n'était tombée dans les mains de Lénine et il décida de reporter son rendez-vous avec le ciel jusqu'à la nuit suivante. Ses mains suspendues en l'air n'obéissaient pas à ses ordres de retourner dans leurs poches respectives. Lénine se souvenait d'avoir posé pour un monument destiné à remplacer la statue de la Liberté dans le port de New York. Il se pencha en avant et souffla dans ses doigts : il espérait les réchauffer de l'air chaud qu'il avait emmagasiné dans ses poumons pour combattre les congélateurs staliniens. Il s'approcha de la façade la plus proche et commença à s'y frotter le dos. Il espérait que la vague de chaleur apportée par la friction s'étendrait jusqu'à ses mains et s'y engouffrerait.

Il perça deux trous dans son pardessus, mais ses mains étaient encore paralysées. Il fit quelques sauts et l'écho répondit à ses bottes : quelqu'un marchait dans la rue.

« Comment vous tuerais-je ? demanda le passant solitaire en exhalant de l'air chaud au visage de Lénine. Quel genre de mort préférez-vous ? Et si je vous brûlais ? Un feu de joie, hein ? Un bon feu réchauffe son bonhomme. Je suis glacé jusqu'aux os. » Le passant gratta une allumette ; le vent l'éteignit. Le passant gratta une autre allumette.

Les mitaines de Lénine prirent feu et les flammes pénétrèrent dans ses poumons. Il respirait profondément pour renouveler la provision d'air chaud dans son corps. Même son foie et ses intestins étaient pleins d'air chaud à présent.

« J'ai assez chaud, dit le passant. Vous êtes donc devenu une cheminée dans votre dernière réincarnation. »

Le passant s'en alla. Lénine continua d'avalier les flammes qui caressaient ses joues et ce qui lui restait de cheveux et de sourcils. Ses mains recouvraient leur mobilité et dansaient en accompagnement des flammes. Le pardessus qui emprunta l'itinéraire capricieux du vent, devint un vaste trou.

Peut-être un pauvre enfant sans foyer trouvera mon manteau et l'enfilera pour sauver de la mort son corps glacé. Et il ira vers sa mère et lui montrera mon manteau. Et sa mère lui

demandera : « Qui t'as donné ce manteau ? » Et l'enfant répondra : « Lénine m'a donné ce manteau pour protéger mon corps des morsures de l'hiver. » Et la mère dira à l'enfant : « Sors et montre ce manteau à tes camarades. Raconte-leur comment tu as trouvé ce manteau et qui te l'a donné. Souviens-toi que Lénine t'a sauvé la vie ! Lénine a aussi sauvé la vie de ton pays. » Et l'enfant sortira et montrera le manteau à ses camarades. Et ses camarades lui montreront leurs manteaux. Et les enfants danseront dans la neige en chantant :

Lénine est grand,
 Lénine est grand.
 Lénine est le printemps,
 Lénine est l'été.
 Nous sommes ses enfants.
 Il est notre pépé.
 Il est notre papi.
 Il est notre mamie.
 Il est notre momie.

Lénine se tenait au milieu du trottoir dans son costume pré-révolutionnaire. Les flammes l'abandonnèrent, comme allergiques à sa future nudité, et il reprit sa quête, impatient et impulsif.

Il visita quelques magasins dont les vitrines avaient été cassées par des individus en quête de la nourriture. Mais la nourriture avait déjà été dévorée par les employés du magasin ou par d'autres brutes et les individus affamés faisaient à présent la queue pour la nourriture légales. La queue ne cessait de grandir et de grossir ; elle se développait en longueur et en volume, bien qu'il restât encore cinq heures avant l'ouverture des portes. Lénine se joignit à l'une des queues ; bientôt, il se rendit compte que les gens attendaient du sucre, de la vodka et du lait - pas sa bien-aimée. Il grimpa sur une voiture défigurée par la neige dans le but de faire un discours optimiste, mais il se souvint qu'il était muet au royaume des vivants. Et il était certain que les gens qui faisaient la queue pour de la nourriture étaient vivants, en dépit des apparences : les morts peuvent se passer de nourriture et ceux qui aiment manger pour le plaisir de manger obtiennent des morceaux de choix tant au paradis qu'en enfer.

Une femme d'âge mur ramassa une pierre sur le trottoir et Lénine sauta de la voiture.
 Ils ont encore des pierres. Est-ce un nouvel âge de la pierre ?

Une autre femme brandit un couteau de cuisine au-dessus de sa tête et le poignarda à l'épaule et au cœur.

J'ai adoré l'âge du fer. Raskolnikov et Napoléon étaient mes héros favoris.

Il s'écroula dans la neige et s'enfuit à quatre pattes sous les huées de la foule. Un peu plus loin, il se redressa et continua son voyage à pied.

Pourquoi ne faisait-elle pas la queue avec les autres ? A-t-elle assez à manger à la maison ? Est-elle mariée ? Qui la nourrit ? Qui lui donne son argent ? Est-ce une prostituée ? Les prostituées déambulent dans la nuit. Ce sont des êtres humains et les êtres humains ne devraient pas vendre leur amour dans des lits. Où devraient-elles le vendre ? Y a-t-il un marché d'amour ? Un marché noir ? Font-ils la queue pour faire l'amour ? Je fais la queue pour faire l'amour. Je suis seul dans la queue. Elle est en retard. Une absence totale de discipline. Ne sois pas paresseuse, ne vole pas, observe la discipline la plus stricte durant ton travail. Le matériau humain a été corrompu par un millénaire d'esclavage, de servage, de capitalisme, de petites entreprises individuelles, de guerres intestines pour un emplacement au marché, pour un prix plus élevé. Je ne peux pas la payer ! Mais je l'introduirai auprès de Staline ou de Giordano Bruno. Staline est plus important et plus puissant, j'imagine. Moins beau, mais plus important et plus puissant. La *nomenclatura*. Et Andreï Petrovitch ? Je lui mettrai un mot. Pour ma bien-aimée, il réservera la place la plus douillette du paradis. Il nous fera entrer par la porte de service. Il y a quelque chose sur les prostituées dans la Bible. J'en ai une sur ma table de chevet. Je la lirai demain. Rien que le paragraphe sur les prostituées. Notre but est de nous assurer que chaque travailleur, après avoir fini ses huit heures de travail productif, puisse vaquer à ses devoirs de citoyen gratis. Même en Suisse je n'avais pas d'argent. Même les morts ont parfois besoin d'argent. Quand ils s'éprennent d'une femme. Quand ils s'amourachent de la Belle Hélène. A-t-elle fini ses huit heures de travail productif, ma Belle Hélène ? Pas très productif. Peu importe. C'est de participer qui compte, j'imagine. Quand a-t-elle commencé ? Quelle heure est-il ? Je ne peux pas attendre. Tant pis. Il faut que je l'attende. J'ai assez d'air chaud dans mon corps pour tenir une semaine. Je ne dois pas exhaler. Je ne dois pas inhaler non plus. Je n'ai jamais aimé personne, jamais de ma vie - ni de ma mort. Quel sentiment merveilleux ! Pourquoi ai-je attendu jusqu'à aujourd'hui ? Est-il trop tard ? L'éternité est si courte !

L'amour continuait à régner sur son esprit, à s'infiltrer dans son cœur en grimpant le long de ses artères et de ses nerfs. L'amour continua de chasser la Révolution et tout autre préoccupation politique. Lénine scruta la carte en relief de sa tête avec ses doigts et découvrit une bosse créée par la retraite de la Révolution dans l'espace extérieur.

Chaque fois que Lénine se touchait le front, il se souvenait de la Révolution et du triste sort de ses concitoyens. Un jour, il découvrit que la bosse avait diminué d'une façon alarmante. Il déboutonna sa veste pour examiner les os saillant sous la peau. Où la Révolution avait-elle fait retraite ? Il lui semblait entendre la voix de la Révolution : « Faites tout ce qui est en votre pouvoir pour entraver l'avance de l'ennemi. Dressez des embuscades contre lui. Utilisez des armes à feu et des armes blanches. » Cette voix d'où venait-elle ? Lénine avait l'impression que toutes les idées utopistes avaient trouvé refuge dans ses orteils : il était en train de dessiner le marteau et la faucille dans la neige avec ses bottes.

Grâce à l'amour, Lénine avait acquit une paire d'ailes et couvrait la distance séparant le mausolée des environs de Moscou en un quart d'heure. Dans un moment de désespoir, toutefois, son amour devenait lourd et il s'asseyait sur un monceau de briques, une butte ou un congère, le visage tourné vers le bas.

Il claqua deux portes et s'assit sur un monceau de briques. Il était las de sa vélocité d'autant plus inutile qu'elle ne pouvait être homologuée : le vent était trop fort. Il était décontenancé, perturbé par le nombre des visages que la cité nocturne offrait à son examen rigoureux. « Je voudrais que certains soient morts », annonça-t-il dans un chuchotement, comme s'il avait peur d'être entendu. Il pensa à rétrécir le champ de ses recherches. La voix de la Révolution confortait cette opinion : « Il faut engager contre eux une guerre sans trêve ni répit ! A mort ! »

« Je voudrais qu'ils soient tous morts, sauf elle. Je reconnaîtrais son visage immédiatement », ajouta-t-il en trépignant des pieds.

« Espions, agitateurs, meneurs, instigateurs, gardes blancs, contre-révolutionnaires, traîtres », carillonnait la voix de la Révolution. Ranimés par l'ardeur des jours écoulés, les orteils de Lénine se trémoussèrent dans ses bottes.

La nuit était également lourde de fatigue et semblait s'être assise sur ses talons devant lui comme un compagnon de voyage attendant le retour de ses forces ou l'intimité meurtrière du gel. D'évidence, elle répugnait à prolonger sa glissade solennelle vers l'aurore, vers l'inévitable queue devant le mausolée.

La nature est consciente que j'ai besoin d'obscurité et d'éternité. Elle vient volontairement à mon secours. N'est-ce pas une nouvelle preuve de l'adhésion sans réserve de la nature à ma politique et à mes idées ? Même si, en raison du sabotage international, le communisme disparaît de la face du monde, la nature en sauvegardera une grande quantité pour le salut des générations futures. Et tôt ou tard, nous arracherons le communisme aux bois, aux ruisseaux, aux océans, aux nuages, aux insectes, aux couchers de soleil, aux

poissons, à la poussière. Et, en cas de refus ou de résistance, nous menacerons la nature de la bombe atomique. Et nous ferons exploser quelques bombes atomiques pour mettre la nature à genoux. Nous conquerrons la nature et des fruits de toute sorte tomberont du ciel sur nos tables et dans nos assiettes. Et les animaux de toute espèce marcheront jusqu'à nos cuisines et se prosterneront devant les couteaux braqué sur leur cou.

Lénine s'imagina juché sur des échasses dont la hauteur excédait celle d'une voiture blindée ; il surplombait la terre, et de tous côtés s'approchaient de lui des êtres humains et des animaux portant des drapeaux, des affiches et des kalachnikov. Il fut aspergé de fleurs tombant du ciel et il offrit deux mille bouquets de roses aux plus jolies jeunes filles qu'il avait distinguées dans la foule de ses adorateurs. Puis il sauta à bas des échasses, plia en deux et les deux mille jeunes filles grimpèrent sur son dos. « Les communistes ont construit le plus haut gratte-ciel de l'univers », cria Lénine sous son fardeau. Encouragé tant par les animaux que par les êtres humains, le nouveau gratte-ciel se dirigea vers le mausolée.

Son imagination le transporta, lui et ses femmes, jusqu'aux pavés de la place Rouge. Soudain, il changea d'idée et se déchargea de son fardeau. Les femmes dégringolèrent en criant et en se tortillant.

Pendant ce temps, la nuit s'était mise en branle ; lentement, la nuit dérivait vers le soleil. « Ne s'accroche pas au soleil ! lui avait dit Giordano Bruno dans une récente conversation. Il y a d'autres mondes dans notre monde. Il y a d'autres idées à combattre, d'autres vies à vivre. » Lénine tolérait le soleil comme un symbole de la Révolution : il s'était toujours senti mal à l'aise sur les plages. Il aurait renoncé purement et simplement au soleil, sans le froid russe qu'il fallait équilibrer par une chaleur cosmique. Quant à Giordano Bruno, les flammes éternelles l'enveloppaient comme un vêtement duveteux, comme une fourrure d'astrakan.

Staline a beaucoup de problèmes avec Giordano Bruno et autres hérétiques condamnés par l'Eglise. Les congélateurs ne sont pas la solution finale. Les gens se transforment en sorbets, en glaces. Et les glaces fondent et s'amollissent quand on les expose à la température de la pièce. Les gens reviennent à la vie. C'est mon cas. Staline a commis une erreur invraisemblable. Je ne l'aurais pas fait. Pas moi. Je l'aurais tué définitivement, pour toujours. Il n'a tenu aucun compte du dégel, de l'été russe. La mort devrait être transcendante. La mort ne devrait pas dépendre du temps et des saisons. La résurrection n'est pas concevable dans la société communiste. Les ennemis meurent une fois pour toutes. Même l'enfer est trop tendre pour eux.

A ce moment, la Révolution envahit le corps de Lénine : non seulement ses orteils, mais aussi ses jambes et ses bras et son torse, frémissaient d'excitation. Incapable de conserver l'équilibre, il s'effondra dans la neige.

Une femme descendait la rue. Elle portait un foulard sur les cheveux et traînait derrière elle un sac dont s'échappait un nuage noirâtre. Quand elle fut assez près du corps de Lénine, elle retourna le sac, le secoua et libéra une avalanche de pommes de terre qui bombardèrent la neige dans un joyeux abandon.

« Je t'ai attendu toute ma vie, dit la femme. Et maintenant que je t'ai trouvé, je ne te laisserai plus jamais repartir.

Les pommes de terres roulaient autour de la tête de Lénine, se faisant dévier les unes les autres comme des boules de billard ; le sac était loin d'être vide et la femme le secoua violemment, comme pour compenser les pénuries de nourriture actuelles et même la famine qui avait décimé la Russie au lendemain de la Révolution.

- Vous n'êtes pas la femme que je cherche, dit Lénine d'un ton tranchant, discourtois.

- Lève-toi, dit la femme. Ta bouche est ouverte. Pourquoi ? Tu as faim ? Tu veux une pomme de terre ? Lève-toi d'abord ! Sinon, tu mourras de faim ! »

Lénine se leva et marcha sur une pomme de terre.

« Tu es si pâle ! Que dirais-tu d'une bonne soupe de pomme de terres ? Ou des pommes de terre four ? Que veux-tu ? »

Lénine sonda la profondeur édentée de la bouche qui se tenait à quelques centimètres de ses yeux et se dirigea vers le réverbère - seul substitut du soleil dans la rue.

« Tu ne m'as jamais vu courir. Je te rattraperai avant que tu n'aies le temps d'en placer une. La femme éleva le sac au-dessus de la tête de Lénine, puis le rabattit, ce qui augmenta la part d'obscurité dans l'univers. Ne cherche pas à me doubler. J'ai d'autres tours dans mon sac. Et ce n'est pas le seul sac que je possède ! J'en mettrai un autre sur tes jambes si tu cries ou si tu as la bougeotte ! »

Lénine perdit son sens de l'orientation et fit un pas vers la femme au lieu de chercher refuge dans le mausolée. La femme s'adoucit comme un sorbet oublié sur une chaise longue en pleine canicule.

« Veux-tu m'embrasser ? Pourquoi as-tu mis si longtemps à venir ? Mes lèvres sont vieilles désormais. Regarde ! La femme sortit un couteau de sa poche et fit une incision dans le sac. Peux-tu voir mes lèvres ?

- Non.

- Tu avais promis de m'épouser après la guerre, mais tu n'es pas rentré. J'ai pensé que tu étais mort.

- Je suis mort, dit Lénine. À l'intérieur du sac, sa voix résonnait comme un orgue de barbarie.

- Tu es vivant et en pleine forme. Tu pètes le feu ! Mais tu as faim. Mange mon amour ! »

La femme ramassa une pomme de terre et essaya de la glisser à travers la fente. Après quelques tentatives infructueuses, elle se rendit compte que la fente était trop étroite ; elle l'élargit avec son couteau.

Lénine mordit dans la pomme de terre dès que celle-ci fut au niveau de sa bouche. Il avait faim, à en juger par le son que produisaient ses mâchoires. Il ne mangeait pas tous les jours et, par conséquent, il appréciait la chaleur et la sérénité contenue dans la nourriture simple. Il se calma et ne se sentait plus humilié par sa situation. « Si je mange tous les jours, pensa-t-il, je pourrai me promener pieds nus. Les bottes que Kostia m'a données sont trop étroites. Trop petites pour mes orteils. »

Calories et vitamines se répandirent sur sa cage thoracique et finirent par atteindre son cœur. Lénine se souvint de l'amour et de la beauté féminine.

Si elle me donne un concombre, mon amour grandira tellement que je mourrai de suffocation. Je devrais partager mes réserves d'amour avec Andreï Petrovitch. Un archange influent. Il a le bras long, j'imagine. Ou c'est une aile ? une aile longue ? Il apprécie l'amour comme un sentiment humain. En témoignage de sa gratitude, il diminuera la dose de mes somnifères. Si elle me donne une tomate, je tomberai amoureux d'une seconde femme. Combien d'amours peut-on ressentir après un menu dégustation bien arrosé ? Si elle me donne une carotte...

La femme ne lui donna rien. Elle tira une corde de dessous sa robe et se mit à la mesurer avec les doigts.

« Combien mesures-tu ? demanda-t-elle. On dirait que tu as rétréci. Tu as été blessé plusieurs fois par balles ?

- Vous ne m'entendriez pas si je vous parlais.

- Tu as perdu ta langue à la guerre ? Et tes oreilles ? Tu les as toujours ? Ca ne fait rien. Je parlerai pour deux. Comme d'habitude. La solitude n'a pas de langue non plus. Mais la solitude a des oreilles. »

La femme enroula la corde autour de la taille de Lénine et l'attacha au réverbère. « Si tu ne viens pas avec moi, tu vas rester là toute la nuit. » Elle détacha Lénine et le poussa vers

la porte. Il se cogna dans une rampe, trébucha sur une marche, et s'étala de tout son long. Elle le remit sur ses pieds et le poussa en avant - vers le sommet de l'escalier. Elle continua de le pousser dans le dos et dans le cou jusqu'à ce qu'il vienne se cogner dans la porte de son appartement.

« C'est un appartement collectif, murmura-t-elle. Voici mon lit. Ne parle pas trop fort. Mes voisins sont tout près. »

Elle retira le sac de son corps. Il s'assit sur un tabouret et montra sa bouche.

« Oh oui, j'ai oublié, tu as perdu la langue. Elle jeta le sac sur le sol. Une fois de plus, Lénine montra sa bouche. Je sais, je sais. Tu as perdu la langue. Lénine mit un doigt dans sa bouche et commença de le mâcher. Qu'est-ce que tu veux ? Une autre pomme de terre ? Tu peux en prendre dans la rue. Mais ne cherche pas à fuir mon amour, sinon je t'attache au réverbère ! »

Lénine ouvrit la porte, descendit l'escalier, ouvrit une autre porte et reconnut l'air froid de Moscou. L'air froid de Moscou le reconnut également et le mordit aux joues et aux doigts comme un chien enragé. Lénine s'accroupit sur ses talons et l'air lui mordit le coccyx, les hanches et les épaules. Lénine lança une pomme de terre au-dessus de sa tête comme pour chasser l'air froid et l'hiver.

« Où avez-vous trouvé cette pomme de terre ? demanda une voix mâle.

- Nulle part, dit Lénine. Je le jure ! Il leva les yeux et vit une poche bombée d'où s'échappaient deux pommes de terre et un concombre.

- J'ai passé une heure sur les genoux. Est-ce juste ? Puis-je connaître votre opinion sur le sujet ?

- Ce n'est pas juste, dit Lénine.

- J'étais à la tête de la queue. Puis vous êtes arrivé en jouant des coudes. Combien d'enfants avez-vous ? cinq, sept ? J'ai trois enfants et une femme. Combien de pommes de terre me faut-il par jour ? Trois enfants, une femme... et son mari. Comptez vous-même ! Je me présente : Anatoli Maximovitch. Comment allez-vous ?

- Très bien, merci, et vous ?

- Avez-vous fini votre compte ? Otez votre maquillage, s'il vous plaît ! Pensez-vous que les acteurs ont droit à une ration supplémentaire de pommes de terre ? Un autre homme apparut au loin. C'est fini ! cria Anatoli Maximovitch, et l'homme se volatilisa.

- Ce n'est pas fini, cria Lénine.

- Vous avez donné des pommes de terre aux pauvres et aux enfants. Du moins, c'est ce qu'on apprend à l'école.

- Qu'apprenez-vous à l'école ?

- Lénine sortit la dernière pomme de terre du sac et la tendit à un enfant scrofuleux. Après la mort de Lénine, on trouva une pomme de terre dans son buffet avec une note épinglée sur la porte : "Donnez cette pomme de terre à l'homme le plus pauvre de la Russie ou au plus petit enfant sur terre." Je ne suis pas le plus petit enfant sur terre, comme vous pouvez le voir. »

Lénine se frotta les yeux et comprit que l'hiver les avait incrustés d'une couche de givre. Ses oreilles tintaient comme les clefs du mausolée.

« Vous êtes un bon acteur, dit Anatoli Maximovitch en hochant la tête. Pourquoi ne jouez-vous pas plutôt Hamlet dans notre théâtre ? Vous êtes fait pour le rôle et, de nos jours, Hamlet est beaucoup plus populaire que Lénine. Les critiques disent qu'il ne fait rien dans la précipitation.

- Hamlet ne vous aurait pas donné la pomme de terre, dit Lénine. Il frissonnait de tout son corps. Sa tête bougeait plus vite que sa bouche. Il vous aurait tué, dit-il. Hamlet vous aurait vous aurait transpercé de son sabre. »

Quand Lénine reprit conscience, il essaya de se rappeler comment il s'était débarrassé d'Anatoli Maximovitch. Il n'était même pas sûr de l'avoir tué. Il étreignait toujours la pomme de terre à la main. En souriant, il découvrit les traces familières de ses dents à la surface. Le sac couvrait son corps ; la propriétaire du sac se tenait à ses côtés.

« Pourquoi me fais-tu attendre ? dit la femme. Penses-tu que nous sommes immortels ?

- Oui, dit Lénine.

Elle transporta son corps en haut de l'escalier. Il but un bol de soupe de pommes de terre et s'endormit. Il se réveilla et déduisit de ce qu'il vit au-dessus et au-dessous de son corps que son plaisir était incommensurable.

La « femme-patate » avait une longue expérience des us et coutumes sexuelles de la Russie. Les traditions sexuelles de la Russie étaient son violon d'Ingres ; elle jouait sur ce violon – sur le corps de Lénine, en l'occurrence – avec ferveur et fanatisme. Lénine remerciait souvent sa bonne étoile de lui avoir offert une mort prématurée : il ne ressentait aucune douleur dans ses articulations, dans ses muscles.

3

Quand Lénine rentra au mausolée, il s'efforça de se rappeler combien de temps il avait vécu avec la « femme-patate » - en vain. « Je l'ai surnommée la "femme-patate". Et alors ? Que s'est-il passé ? » Cette période de sa vie était aussi indéchiffrable qu'un roman japonais.

Lénine n'aimait pas les romans japonais ; il n'avait jamais essayé d'en lire, par crainte d'éprouver des sentiments déplaisants. Bien sûr, il savait que si la Révolution mondiale se produisait, il serait obligé d'accueillir quelques écrivains japonais au Kremlin - pour leur donner des consignes sur la manière de relater les performances de l'économie soviétique. Mais leur visite n'était pas attendue avant la seconde moitié du XXIV^e siècle, de sorte que Lénine avait près de trois cents ans pour se consacrer à ses affaires privées.

Lénine s'étirait voluptueusement dans son sarcophage ; pour la première fois de sa vie il appréciait la solitude et le confort matériel. Dehors, il y avait trop de sacs et pas assez de pommes de terre. Et il n'y avait pas du tout de concombres, sauf dans les poches des clochards.

Par mégarde, Lénine poussa la table de chevet et entendit le bruit d'un robinet qui goutte ; quelque chose tambourinait sur le sol et ruisselait le long de son avant-bras. Il se rendit compte qu'il avait répandu la soupe ou le dessert qui avait été posé sur la table en anticipation de son arrivée. Il se leva et plaça sa bouche et son nez dans le nuage de vapeur en forme champignon qui s'échappait d'une énorme soupière. « Un bol de soupe aux pommes de terre », murmura-t-il en se léchant les babines.

Il y avait une bouteille de vodka sur la table, mais Lénine savait que le prolétariat et ses dirigeants n'avaient pas besoin d'alcool, une fois détruits les instruments d'oppression et leurs manipulateurs. Autrefois, la vodka servait à consoler les travailleurs, à leur faire oublier les souffrances, les privations, les knouts. « A présent, il faut que les travailleurs se souviennent de leur bonheur. » Les trous de mémoire occasionnels étaient à mettre intégralement sur le compte de la quantité de vodka qu'ils ingurgitaient dans leurs usines et leurs cuisines.

Lénine pencha la bouteille et la vida sur le sol. Un mince ruisseau s'écoula et forma une flaque sous le lit. Lénine aimait l'ordre et la propreté ; il prit une petite cuiller et un grand verre dans le placard, s'agenouilla et plongea la cuiller dans la flaque. Il décela l'odeur de vodka à proximité de son pantalon et découvrit que non seulement le fond de son pyjama mais aussi le haut et même ses cheveux en étaient imprégnés.

« Dommage que je ne sois pas complètement chauve, réfléchit-il. Y a-t-il un coiffeur dans l'au-delà ? »

Il laissa tomber la cuiller dans la flaque et se leva, répandant l'odeur de son pyjama à tout le mausolée.

Et si elle vient maintenant ? Comment expliquerai-je la présence de vodka dans ma chambre ? Quelle odeur ! Quel est son parfum ? « Moscou rouge » ? « Lénine avec nous » ? Ils sentent aussi la vodka, ces parfums. J'utilise « Lénine avec nous ». Je le lui dirai. Très chic. Aux Etats-Unis, en France. La dernière mode. On l'a lancé la semaine dernière. Les Américains ont passé commande de 3000 hectolitres. Nous avons besoin de devises fortes pour acheter des tracteurs et des ordinateurs. Toute la terre sent la vodka. Bonne publicité pour la vodka, mais mauvaise nouvelle pour les maîtresses de maison. Je ne parviens pas à me débarrasser de cette odeur dans le mausolée. J'aère toutes les demi-heures. J'ouvre la trappe masquée par le tapis géorgien et je laisse entrer l'air frais du paradis. Le paradis est situé sous terre - dans mon sous-sol. J'y descend chaque fois que cela me plaît. Le paradis sent la vodka. Demain, je ferai sauter le toit et abattre les murs - pour exposer ma maison aux vents de l'enfer. Et je tuerai les gardiens imbibés de vodka avec la hache que m'a offerte le personnel du musée Dostoïevski. Elle conserve encore l'odeur du sang : tous les parfums de l'Arabie ne pourraient adoucir cette petite main. Vous aimez Shakespeare ? Lady Macbeth. « Lénine avec nous » aurait adouci ses petites mains et ses grands pieds en un rien de temps. Mes pensées sentent la vodka. Mauvaise nouvelle pour les penseurs. La femme de ménage vient-elle aujourd'hui ? Et mes domestiques ? Dans une société communiste, les gens doivent avoir des domestiques pour que leur maison soit en ordre et sente la propreté.

Les pensées de Lénine partirent à la recherche de domestiques et revinrent avec quelques points d'interrogation. Sa main esquissa un mouvement vers la sonnette. Chemin faisant, elle se posa sur un réveille-matin d'humeur paisible qui n'avait nulle intention d'interrompre le voyage circulaire du temps par la « musique du devoir », comme l'écrit Engels dans son journal intime. Lénine ne tint pas compte des intentions du réveille-matin et tripota les boutons jusqu'à ce qu'il se mit à sonner.

« M'avez-vous appelé ? demanda un domestique en entrant dans la pièce.

- Oui. J'ai renversé une bouteille de vodka et...

- Ca arrive chaque semaine. Pourquoi n'avez-vous pas appelé plus tôt ? Il y a une mer de vodka dans votre sous-sol.

- Est-ce que je buvais aussi de la vodka à l'époque de Staline ?

- Naturellement. Moi-même je buvais de la vodka à l'époque de Staline. Elle était bien meilleure en ce temps-là.

- Nettoyez cette pièce !

- Pourquoi ?

- J'ai horreur de la saleté.

- Vous avez toujours vécu dans la crasse.

- Mais j'étais seul. Je veux dire, j'étais avec ma femme.

- Vous êtes toujours seul.

- J'attends quelqu'un.

- Giordano Bruno ? Condorcet ?

- Une femme. Et ce n'est pas Rosa Luxembourg.

- A propos, pensez vous vraiment que le paradis soit situé sous terre ? Le domestique frappa du pied.

- Avez-vous vu le métro de Moscou ?

Le domestique rit et trépigna à nouveau, comme s'il envoyait des signaux en Morse à un habitant du paradis.

- Comment cette flaque est-elle arrivée sous votre lit ? demanda-t-il soudain.

- Vodka, répondit brièvement Lénine.

- Pourquoi avez-vous renversé cette bouteille de vodka ? Pour profiter de son parfum pendant votre sommeil ? Mon voisin utilisait le même truc pour combattre les cauchemars.

- J'ai aussi besoin d'un bouquet de roses.

- Vous êtes amoureux ?

Lénine jeta un regard au réveille-matin qui reprit son air d'indifférence, et quitta la pièce.

Il longea le couloir et atteignit la porte principal plus vite qu'il ne l'avait imaginé : pour une fois, le couloir suivait les règles de la géométrie euclidienne et permettait aux voyageurs de se rendre du point A au point B sans trop de problèmes. Le premier garde était en train d'embrasser une femme ; le second garde attendait la fin du baiser, la bouche courbée dans un rictus d'anticipation.

Lénine reconnut immédiatement la jeune femme. « Que faites-vous ici ? cria-t-il. Comme personne ne l'entendait, il dut répondre à la question lui-même. Vous êtes venue me rendre visite chez moi. Pourquoi tolérez vous les baisers de ce malotru ? Parce qu'il ne vous a pas laissé entrer dans le mausolée en dehors des heures de visite et que vous voulez le corrompre avec votre beauté. Pourquoi ne lui avez-vous pas donné quelques dollars ? La

dernière question n'exigeait aucune réponse et Lénine entreprit son voyage de retour pour préparer le mausolée à recevoir son invitée.

Il analysa minutieusement la situation et décida de ne pas renvoyer les gardes pour leur comportement insolent : le domestique devait finir de ranger la pièce et apporter un vase pour les roses. Plus les gardes tenaient sa bien-aimée éloignée de sa chambre nauséabonde et mieux ce serait. Il les autorisa même à lui faire l'amour, à condition que chacun observe la plus grande décence et la discrétion la plus absolue. Leurs ébats amoureux ne devaient pas compromettre sa réputation et sa gloire. Le premier garde, le second garde, un trio... Combien de temps ? Lénine se lança dans un calcul différentiel : un multiplié par deux, par trois... Le domestique aura-t-il le temps d'acheter une bouteille de champagne dans un des magasins internationaux ? Les pensées de Lénine empestaient encore la vodka Rouskaïa et, durant quelques instants, il cessa de penser, soucieux et appréhensif.

Le domestique rampait sous le lit et ne prêtait attention ni au reste de la pièce ni aux injonctions de Lénine. Un autre domestique dut être appelé à la rescousse pour extirper le soûlard du mausolée et de Moscou.

Lénine ne trouva pas de vase dans le cabinet chinois. De toute façon, la seule table qu'il avait à sa disposition fut encombrée de papiers et de somnifères. Il consulta le réveil-matin et regretta de ne pas avoir exigé un troisième garde, beau et licencié : les aiguilles marchaient plus vite que d'habitude, comme si un assassin les poursuivait à travers le cadran.

Lénine ordonna au Dieu du Temps de ralentir l'allure, mais les aiguilles continuèrent à trotter avec le même empressement.

Le Temps ne se contente pas d'une seule horloge. Il recouvre le monde comme un océan et imprime le flux de ses vagues sur les cadrans et les visages. Les gens paraissent las ou explosent d'énergie, selon la position du soleil et de la lune. Et les cadrans matérialisent le Temps avec plus ou moins d'objectivité.

Lénine fouilla son bureau de fond en comble et saccagea même ses dossiers dans l'espoir de tomber sur une montre docile ou un décret gouvernemental autorisant son possesseur à manipuler le Temps sans égard pour Big Ben.

Pourquoi n'ai-je pas aboli le Temps ? Même saint Augustin savait que le Temps est une affaire privée et varie selon nos humeurs et nos besoins. N'est-ce pas une invention capitaliste ? Sans le Temps et son indolence, sa fainéantise, le triomphe du communisme aurait coïncidé avec la Révolution russe. Les capitalistes décidèrent d'instaurer le Temps pour remettre à plus tard la prospérité et le bonheur du prolétariat. Comment osent-ils différer la victoire du communisme ?

Lénine entendit les voix et s'arrêta pour respirer et réfléchir. Ont-ils terminé leurs ébats et débats ? Pas de fleurs, pas de vase, pas de table, pas de champagne, pas de domestiques. Il n'avait en sa possession que le désir de voir sa bien-aimée et de lui parler des heures durant.

Pourquoi ai-je vidé cette bouteille de vodka ? Je dois lui faire boire quelque chose. C'est comme ça que l'on séduit les femmes dans les livres et à la télévision : elle boivent, elles valsent. Elles boivent du champagne, mais elles peuvent boire aussi de la vodka Rouskaïa. Je lui dirai que je suis russe. Elle s'enivra plus vite et d'une façon plus efficace. La vodka pénètre plus loin dans l'âme humaine.

Lénine jeta un coup d'œil sous le lit et commença à danser la valse. Il savait encore danser, malgré les années étendues entre son dernier bal scolaire et 1992. Son père lui avait appris à valser gracieusement et sans marcher sur les pieds de sa cavalière. Lénine continua à valser, conquis par le rythme de son passé et le ballotement de sa passion.

L'amour est plus important que le bonheur de l'humanité. Qu'ils restent malheureux et misérables. Un prisonnier peut aimer quelqu'un. Les morts aiment et sont plus heureux que les vivants et les dieux.

IL sortit à grandes enjambés, puis rentra dans la pièce avec la jeune femme dans ses bras. Les communistes doivent-ils transporter les jeunes femmes dans leurs bras ? N'est-ce pas une voie plus courte vers les sommets du communisme que la construction d'une centrale électrique ? Tout à sa joie et son bonheur prématuré, il reprit sa danse sans abandonner sa proie - source de son excellente humeur. Au bout de quelques temps, sa bien-aimée fut prise de mal de mer et son visage emprunta l'expression habituelle aux cadets d'eau douce qui n'ont pas encore acquis le pied marin. Lénine toutefois interpréta cette raideur de travers. « Elle a peur, elle est timide », pensa-t-il en redoublant d'efforts pour la mettre à l'aise et lui faire oublier qu'elle était dans les bras du plus grand homme de l'histoire.

Soudain, il commença à se demander si elle avait conscience de sa grandeur et se de son importance: elle avait passé trois heures en compagnie de deux hommes qui n'étaient ni grands ni illustres. Aussi remit-il sa bien-aimée sur ses pieds et se jeta dans son fauteuil favori. Il sortit un stylo de sa poche, se poussa vers l'avant avec son fauteuil, atteignit son bureau et commença à gribouiller sur une immense feuille de papier, la main tremblant comme un oiseau.

« Je suis Vladimir Ilich Lénine - le génie de la Révolution. Sous mon commandement, la Grande Révolution Socialiste d'Octobre a triomphé en U.R.S.S. Cette Révolution constitue un point de non retour dans l'histoire de l'humanité. Elle marque la transition de la vieille société capitaliste vers la nouvelle société. Cette Révolution arracha cent millions d'habitants

du globe à l'Hadès de l'impérialisme. Sans mon génie et ma Révolution vous ne seriez pas née. Lénine s'arrêta un instant et ajouta : Votre mère ne serait pas née non plus. Lénine fit encore une pause et gribouilla : Ou bien elle serait née dans l'Hadès. »

Lénine lut le paragraphe et trouva que le point de vue étroit limitait ses achèvements à la Révolution. Aussi écrivit-il avec un moulinet impérieux du stylo : « Je suis le plus grand génie de tous les temps et de toutes les nations, le maître de tous les trésors du savoir humain et de la culture humaine, qui manie à la perfection les armes conquérantes et dévastatrices du prolétariat - le marxisme Révolutionnaire aujourd'hui appelé léninisme en mon honneur. »

Lénine lut le second paragraphe et hocha la tête en signe d'approbation, comme si cela avait été écrit pas quelqu'un d'autre. Soudain, il se rappela que sa bien-aimée était peureuse et timide : elle se raidirait encore à la lecture de ce texte. Aussi saisit-il une autre feuille de papier et bientôt la couvrit de son écriture :

« Il est vrai que je suis grand. Mais je suis aussi capable d'amour, d'amitié et d'affection. J'apprécie les gens ordinaires et les joies de la famille. Et je parle souvent à des individus stupides. Aussi ne devez-vous pas être effrayée par ma présence. J'accepte les femmes telles qu'elles sont, à condition qu'elles soient belles. Et vous êtes très belle. Donc, je vous accepte telle que vous êtes et je vous accueille chez moi. Je n'ai pas eu le temps d'envoyer mon domestique chercher une bouteille de champagne. J'espère que vous n'avez pas besoin de champagne ou de vodka pour vous sentir en confiance. Vous sentez-vous décontractée ? J'ai promis que nous danserions une autre valse dans un proche avenir. J'écris ce mot parce qu'on m'interdit de communiquer mon amour et mes idées par ma bouche. Vladimir Ilich Lénine. P. S. Je n'ai pas eu le temps non plus d'envoyer mon domestique chercher des roses, mais un bouquet de rose fleurit dans mon cœur. V. L. »

Lénine mit le stylo dans sa poche et tendit à sa bien-aimée les deux feuilles de papier. Ses yeux fixaient les lèvres de la jeune femme qui reproduisaient sa prose d'une manière superficielle, aérienne.

« Oh, mon Dieu ! s'exclama-t-elle en laissant tomber les feuilles. J'allais l'oublier. Je vous ai apporté quelques chrysanthèmes. Sacha les garde. L'un de vos gardes. »

Elle se rua dehors et Lénine renifla l'air qui palpitait dans son sillage ; il ne reconnut pas le parfum qu'elle avait laissé derrière elle. Ce n'était ni « Armée rouge » ni « Lénine en Finlande ». Était-ce « Lénine à Paris » ? un parfum français ?

Pourquoi m'a-t-elle apporté de chrysanthèmes ? Pour les poser sur ma poitrine après m'avoir tué ? C'est Tosca. Je pensais plutôt à la *Traviata*. Je pensais qu'elle voulait mourir dans mes bras. J'aurais pu sacrifier ma vie pour elle.

Elle revint et répandit les chrysanthèmes sur son corps. « Si nous faisons quelques pas ? suggéra-t-elle. J'aimerais oublier votre mort pendant quelques heures. »

Ils quittèrent le mausolée et flânèrent un moment le long des murs du Kremlin ; les passants effleuraient les bras et les omoplates de Lénine. Ils ne paraissaient pas le reconnaître. De son côté, Lénine ne paraissait pas reconnaître la Nature : elle s'était fardée pendant la nuit pour substituer les tonalités printanières à son teint blafard et son humeur neigeuse.

La Nature doit être amoureuse de quelqu'un - du soleil, de Dieu. Elle ne peut pas vivre éternellement retirée dans sa coquille, dans sa tour d'ivoire ; aussi jaillit-elle hors de sa coquille et rencontre son bien-aimé et se blottit contre lui et l'embrasse, donnant naissance aux étoiles, aux fleurs et aux galaxies. On doit se quitter soi-même et créer l'unité en embrassant, en étreignant l'opposé. J'ai toujours aimé Hegel, bien que je sois conscient de ses contradictions et de nos divergences. Marx aussi aime Hegel. Toutes les divergences ne convergent-elles pas vers ce jardin ? La synthèse de la lutte humaine pour la liberté et l'égalité accomplie par l'ardent baiser que la Nature accorde à Dieu ! Hegel mentionne Dieu assez souvent dans ses écrits. Ma vie a-t-elle été stérile et erronée ? Ai-je dû embrasser ceux qui mourraient autour de moi ? Pourquoi n'ai-je pas contribué à l'élan de la Nature en quête de Dieu ? L'hiver m'a enseveli. Je me frayais un chemin à travers les congères et les bonshommes de neige, franchissant des rivières et des lacs couverts d'une mince couche de glace.

« Quel est votre nom ? Lénine grava cette question sur l'écorce d'un vieux arbre.

- Lilia, répondit-elle. J'ai lu beaucoup de choses sur votre compte. Je me souviens que vous vous êtes presque noyé en Finlande. Pourquoi ne vous êtes-vous pas noyé cette nuit-là ? Les gens respectent Amundsen, mais ils aiment Robert Falcon Scott. "C'est triste, mais je pense que je ne peux plus écrire." La dernière phrase de son journal. Quel homme ! Vous avez énormément écrit après cet incident en Finlande. Pourquoi ? pourquoi ? La police était à vos trousses. Le gouvernement du tsar était déterminé à se saisir du chef de la Révolution. Vous avez dû fuir la Russie et vous installer à l'étranger en décembre 1907. Une tentative pour monter à bord d'un bateau à Helsingfors impliquait le danger d'une arrestation. Alors vous avez entrepris de vous rendre dans une petite île du golfe de Finlande - à pied, à travers les glaces. Et la glace a cédé sous vos pas. Pourquoi êtes-vous sorti de l'eau ?

- Parce que je souhaitais sauver la Révolution et l'humanité.

Il prononça ces mots lentement et clairement pour qu'elle soit capable de lire sur ses lèvres. Mais ses lèvres se courbaient de manière surnaturelle : leurs mouvements n'avaient rien à voir avec les mots qu'il avait prononcés en réponse à sa question. Ils avaient même été

falsifiés par ses lèvres. Une transplantation d'organes ? une transplantation de lèvres, de bouche ?

- Et l'accusation de haute trahison ? Et le surnom "espion allemand" ? Le gouvernement provisoire donna l'ordre de vous arrêter et de vous poursuivre en justice. Pourquoi n'êtes vous pas passé devant les tribunaux ? Pour Kamenev, Trotski, Rykov et d'autres vous auriez dû le faire. Seul Staline s'opposa à cette résolution. Mauvaise compagnie, non ? Pourquoi n'êtes-vous pas devenu un martyr et un héros ? Et un gentleman ?

- Le procès aurait été un prétexte pour me mettre hors du circuit. Ils voulaient assouvir leur désir de vengeance sur moi.

- Avez-vous dit quelque chose ? Pourquoi touchez-vous vos lèvres ? Vous êtes-vous fait mal ? Vous êtes-vous mordu la langue ? »

Lénine sortit le couteau de sa poche. Une autre vieil arbre fut choisi pour porter son message à la femme qu'il aimait. Il se rendit compte qu'il était déjà en train de se séparer de son corps pour la rencontrer à mi-chemin sur la voie du bonheur. Ne vit-il pas son cerveau hors de son corps ?

« Je suis enfin *Vernunft*. Toute ma vie, je me suis vautré en *Verstand*. J'ai voyagé à l'étranger, j'ai fui la Russie et la police du tsar. En fait, je suis toujours resté chez moi. Je me suis pelotonné dans ma propre cage thoracique. »

« Cet homme s'arrête devant chaque arbre, papa. Pourquoi ? demanda un petit garçon, en tirant son père par la manche.

- Il était peut-être chien dans une vie antérieure, » répondit son père.

« Je suis heureuse, dit Lilia. Elle rit, et sa bouche traça les contours des mots qu'elle ne prononçait pas. Vous ne pouvez pas nous parler ? Et après ! Les mots sont volatiles. Ils n'existent pas, à moins de les écrire ou de raconter ses aventures aux amateurs de ragots. Mais l'arbre connaîtra un autre siècle. Il sera dans un musée. Malheureusement, ils ont fermé votre musée et le mausolée est plutôt petit. Et ce serait un crime de couper cet arbre en morceaux, à mon avis. Il faut le préserver coûte que coûte. Quelle relique ! Quel message d'amour ! Je suis si heureuse ! »

Mais Lénine avait pleinement conscience de la barrière sociale que sa mort avait érigée entre eux ; elle faisait de lui un paria condamné à rêver de sa bien-aimée sans jamais oser la toucher.

Pourquoi Staline ne l'avait-il pas tuée ? Nous aurions été tous deux dans l'au-delà sur un pied d'égalité. Naturellement, je peux la tuer. Mais rien ne garantit qu'elle sera déportée dans la même région de l'au-delà. Il y a tant de contrées dans le paradis et dans l'enfer, m'a-t-

on dit. Et leurs accès sont gardées par des patrouilles soviétiques dont la réputation n'est plus à faire. Combien de rideaux de fer y a-t-il dans l'au-delà ? Combien de personnes devra-t-elle détruire pour s'installer dans mon coin ? Ca dépend de la qualité et de l'importance de ces gens. Supposons qu'elle me tue d'un coup de poignard. Ca m'est égal de mourir une fois de plus. J'empilerai cette mort au sommet de mes vies et morts précédentes. Le plus haut gratte-ciel de l'histoire. Plus les gens me tuent et plus vite je construis ma Tour de Babel. Un jour, je dirai à Dieu la vérité en face, quelles qu'en soient les conséquences. Si vous demandez mes quatre vérités, vous les aurez ! Vous aurez mes trente-six vérités, mes mille neuf cent dix-sept vérités !

Lénine brandit le poing vers le plus bas des nuages et en revint à la question des habitations extra-terrestres de Lilia.

Ma mort lui permettra-t-elle d'être à égalité avec moi ? Tout citoyen soviétique dit que je lui ai volé sa vie, même s'il meurt dans son sommeil à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Dans son lit ! Je suis accusé du meurtre de trois cent millions de personnes par le Politburo de l'au-delà. Mes trois cent millions vérités. Quelle est ma valeur en termes de vies humaines ? Deux cent mille personnes. Au bas mot. Des hommes ordinaires. Des ouvriers et des serviteurs de l'Etat. Et des paysans. Cinquante mille scientifiques. Dix mille prix Nobel. Mille Beethoven. Mille Tolstoï. Trois cent millions de personnes. Combien de Lénines devraient être tués pour équilibrer ce nombre ? Trois cent millions de personnes. Peuvent-ils le prouver ? Aurai-je droit à un avocat ? Tous les avocats sont à la solde des archanges. Et c'est Dieu lui-même qui accorde les équipements domestiques aux nouveaux arrivants. Ils ne nous laisseront pas vivre notre mort dans le même mausolée. Trop tard. Ma vie a été trop courte. Ma mort est encore plus courte.

Il se dirigea vers un autre arbre dont l'écorce était assez spacieuse pour recevoir ses plaintes et se griefs. Lilia le rattrapa et l'embrassa si passionnément qu'il oublia de respirer pendant quelques temps et s'évanouit dans ses bras.

Lorsqu'il reprit conscience, elle le poussa dans le dos et ils avancèrent au milieu de l'allée conduisant à la Moscova. Le soleil brillait si triomphalement qu'un touriste martien aurait pu confondre la terre avec une planète au communisme victorieux. Sa lumière aurait pu faire croire à un passant normal que même Staline avait fini par tomber amoureux - dans sa région de l'enfer.

Lénine s'arrêta près d'un arbre et grava un autre message : « Je n'ai pas de maillot de bain.

- Moi non plus. Nous allons faire un tour en bateau. »

Ils montèrent à bord d'un bateau de plaisance qui les aména une demi heure plus tard aux Montagnes des Moineaux. Lilia contemplait l'eau et hochait la tête en rythme, comme si elle se chantait une berceuse.

« J'aimerais passer ma prochaine incarnation au fond d'une rivière. Ophélie doit avoir été tentée par la vie sous-marine. Elle n'était pas folle. C'était une sirène. En son for intérieur, au plus profond de son cœur, elle était une sirène contrainte de vivre parmi les fous. Donc elle s'agenouilla, éparpilla quelques fleurs au-dessus du courant, plongea ses cheveux dans l'eau et les regarda si longtemps qu'elle finit par rejoindre son reflet ou plutôt son original.

« Moscou, je t'ai aimée un jour.

Mais tu es morte, comme Ophélie,

Démence ou malheureuse.

Tes heures sont creuses.

Au couvent ! C'est ton tour.

Tu as bu ton calice jusqu'à la lie.

Fais ce que tu veux.

Et j'ai fermé les yeux.

Et la ville s'est mise à croître,

Enfermée dans mon cloître.

« Il faut fermer les yeux pour voir des villes russes et leurs habitants. Fermez les yeux ou noyez-vous ! Vous souvenez-vous de la cité invisible de Kitéje qui sombra comme une pierre pour parer au danger de la destruction ? Apparemment, les sirènes et leurs amants voient ses coupoles. Et on entend ses carillons dans les forêts voisines. La Russie est l'invisible cité de Kitéje. »

Lénine contemplait aussi l'eau - le miroir du passé - et il vit le livre qu'il avait lu en allemand à l'âge de vingt ans : *La condition de la classe ouvrière en Angleterre*. Alakaïevka. Une petite ferme. L'été. Sa sœur Anna passe devant lui. Elle se dirige vers un pavillon où un journaliste l'attend, le stylo à la main.

« Volodia s'était aménagé un bureau dans un bosquet de tilleuls, dit-elle. Il s'y rendait tous les matins après le petit déjeuner, une pile de livres sous le bras. Il travaillait jusqu'à l'heure du dîner. Aucun de nous n'entrait dans ce bosquet par crainte de le déranger.

- A-t-il jamais écouté les oiseaux et les bruits de la forêt ? demanda le journaliste.

- Jamais.

- A-t-il eu une aventure avec une soubrette ?

- Non.

- Et vos amis ? Faisait-il attention...

- Jamais. Les études de Volodia sur l'histoire et l'économie russe ont été à l'origine de ses chefs-d'œuvre, notamment du célèbre livre *Ce que sont les amis du peuple, et comment ils combattent les sociaux-démocrates*.

Les oiseaux, les sons de la forêt... Je n'ai même pas écouté le *Waldweben* de Wagner. Je ne l'ai entendu qu'après mon enterrement. Pour la première fois. Et les femmes de chambre ? Les conditions de la classe ouvrière en Angleterre. Elles se sont beaucoup améliorées, j'imagine. Beria ramassait des filles quand il se promenait en voiture. Avec sa cravache, il désignait une jolie silhouette et ses sbires... en plein centre de Moscou... au beau milieu de Sébastopol. Partout. Il aimait aussi les femmes de ses collaborateurs. Elles étaient jolies. Toutes. Ils les choisissait avec soin. Les maris étaient embauchés par la suite. Embauchés ou renvoyés ou assassinés. Beria ne perdait pas son temps avec ces bagatelles, ces "amis du peuple". Qui sont-ils d'ailleurs ? J'ai beaucoup entendu parler des "ennemis du peuple", jamais des amis. Je suis le seul ami du peuple et peut-être son seul ennemi. Qui sait ? Spinoza dit que nous ne sommes pas en mesure de juger ce qui se passe sur terre, parce qu'il nous manque la perspective de l'au-delà. Cette perspective ne sert à rien. Je dois reculer vers le siècle précédent, je dois m'installer à l'autre bout de l'éternité pour comprendre quelque chose. J'ai critiqué beaucoup de gens parce que j'étais l'ami d'autres gens. Alors tous ces gens sont devenus des ennemis mortels et ont commencé à s'entre-tuer. Et j'ai entendu les applaudissements des spectateurs. Il n'y avait plus personne sur scène. Ils continuaient d'applaudir. Pourquoi les auteurs dramatiques écrivent-ils leurs pièces ? Pourquoi les metteurs en scène les montent-ils ? Vous n'avez qu'à montrer une scène vide à l'auditoire. Pas besoin de faire autre chose. Il y a des tas de cadavres dans les coulisses. La scène est vide. Hamlet est étendu dans la poussière de la machinerie. Ophélie flemmarde dans sa loge, au fond d'une baignoire. La scène est vide. Et l'auditoire applaudit. Les spectateurs savent qu'on les a tués, Hamlet, Ophélie. Tout le monde a été tué. Et les spectateurs applaudissent. Et Beria sait qu'il y a quelques jolies filles dans la salle. Avec sa cravache, il désigne une croupe harmonieuse... Ses sbires se précipitent hors de sa loge... Pas de cris, pas de larmes... Et je continue de mettre en pièces les théories de mes adversaires et je brandis mon poing dans le vide. Et les soubrettes font la queue en face du mausolée. Elles forment la perspective dont parlait Spinoza. Les soubrettes et d'autres femmes à la queue leu leu. Toutes les femmes que je n'ai pas aimées.

Le bateau s'approchait d'un appontement. Lilia se leva et se dirigea vers la terre. Lénine n'avait pas envie d'abandonner les paysages sous-marins qu'il avait créés et peuplés sous l'impulsion du moment. Sa sœur continuait à éclairer le journaliste sur les exploits de son frère : « Audacieux et déterminé, avec toute l'ardeur et la force de conviction de la jeunesse, mais aussi armé de sa science, il commença à démolir les théories des Narodniks... » Le journaliste ne posait pas de questions. L'arabesque qu'il traçait sur son calepin n'avait rien à voir ni avec les Narodniks ni avec la jeune ardeur de Lénine.

4

Lénine commença une nouvelle forme d'existence dans laquelle la vie sociale prit le dessus au détriment des livres et des abstractions, telles que les « amis du peuple », les « bienfaiteurs de l'humanité ». Il quittait le mausolée assez souvent, sans égard pour des touristes qui faisaient la queue à l'extérieur par tous les temps et même durant la « morte saison » - la « saison des morts ».

Les touristes arrivaient et découvraient un cercueil vide ; plusieurs flèches lumineuses accompagnées de l'inscription « Vladimir Ilitch Oulianov (Lénine) » pointaient vers lui depuis les murs et le plafond. Plus tard, le directeur du mausolée fit placer une biographie de Lénine au milieu du cercueil.

De temps en temps, Lénine retournait au mausolée et remplaçait la biographie par son propre corps moucheté du rouge à lèvres. Personne ne voyait la différence. « Les doctrines de Lénine sont un fanal éclairant le chemin de la lutte victorieuse du prolétariat pour son émancipation. » Quelle est la différence entre cette phrase et les épaules de Lénine ? Aucune, probablement. En tous cas, les visiteurs n'auraient pas été surpris de trouver une autre phrase dans le mausolée. Ou une autre pair d'épaules. Ou un autre corps. Ils auraient sans doute préféré découvrir un autre corps dans le mausolée - par exemple, une belle femme nue allongée sur un canapé français du XVIII^e siècle.

Certains imaginaient qu'on allait leur montrer une pin-up ; et ils se joignaient à la queue. Qui d'autre aurait pu attirer tant de monde, pensaient-ils, dans un pays où l'érotisme avait été interdit depuis plus d'un demi-siècle ? Le mausolée ne ressemblait pas à une galerie marchande.

La vue d'un vieil homme étendu dans un cercueil ne les désappointait pas : ils y voyaient un spectacle, une mise en scène, une astuce destinée à éveiller leur curiosité et leurs désirs. Ils imaginaient que le vieil homme finirait par ôter le masque de son corps et découvrir une pin-up, aguichante et pulpeuse. Ils attendaient jour et nuit ; ils consultaient leurs montres et surveillaient l'intensité de leur désir. Et ils suivaient Lénine dans les rues de Moscou.

Et si c'était sa bibliographie qu'ils découvraient dans le cercueil, ils la parcouraient à la recherche de photographies lubriques et de descriptions libertines. Et ils méditaient longuement sur tel ou tel paragraphe, essayant de déceler leur sens secret, leur code sexuel. « Les instructions de Lénine stimulaient et soulevaient les masses laborieuses et les tenaient mobilisés, en alerte et en haleine. » Ils marmonnaient le texte et même parfois ils l'apprenaient pas cœur, désireux de recourir à son pouvoir incantatoire de retour au foyer.

Si la biographie de Lénine avait été mise à jour par la « femme-patate », elle aurait été bien plus divertissante pour ses nouveaux lecteurs et supporters potentiels. Hélas, sa relation avec Lilia n'ajoutait pas grand chose à ce qu'il éprouvait d'habitude dans le mausolée ou au dehors.

Il passait beaucoup de temps chez Lilia. Son appartement était minuscule mais assez confortable et possédait deux escaliers dont elle savait tirer avantage grâce au port de minijupes. Lénine déduisait de ce images volatiles qu'elle était très belle et sensuelle. En fait, il était déjà habitué à ce genre de déduction : il y a beaucoup d'escaliers dans le mausolée.

Lilia était espiègle mais aussi touchante et fragile. Elle était très douce et il avait l'impression qu'il pourrait transpercer son corps et son âme avec ses doigts. Elle était presque diaphane et on aurait pu la prendre pour un fantôme ; lui, au contraire, devenait de plus en plus charnu et vigoureux. Malgré sa mort chronique, il prenait des rondeurs et des couleurs. Dans son sommeil, il sentait le sang de Lilia passer dans son corps pour le rendre vaillant.

« M'aimes-tu parce que je suis Lénine ? écrivit-il dans son carnet. Je voudrais que tu m'aime indépendamment du mythe que les communistes ont créé dans un but incompréhensible ! Ils disent que je suis un Titan parmi les scientifiques, que j'ai balayé hardiment les vieux préjugés... Crois-moi, je n'ai rien résolu. Le même sphinx est couché en face de ma tombe et son regard est toujours aussi mystérieux. »

Impatient de conquérir son cœur et ses sens, il lui offrit le carnet où Mandelstam avait jeté quelques poèmes à la veille de sa mort prématurée dans un camp de concentration. Les poèmes n'avaient jamais été publiés ; elle pouvait difficilement l'accuser de plagiat. Il savait qu'elle aimait la poésie : elle avait récité un poème sur le bateau de plaisance qui les avait conduits aux Montagnes des Moineaux.

Il posa les poèmes devant elle, une main sur son cœur. Tandis qu'elle parcourait les pages couvertes d'une écriture étrangère, il récita les poèmes d'une voix inaudible. Il faisait retour vers le Romantisme et la Grèce antique, vers l'âge d'argent et l'âge d'or. Il se sentait à l'unisson de la nature et des étoiles. Il était lui-même une étoile - une étoile filante se précipitant vers la terre pour l'étreindre, pour se réduire en poussière à sa surface. « Je suis une étoile, écrivit-il dans son calepin. Je suis une étoile filante. »

« Tu te lèvera avec l'Orion dans le ciel oriental. Tu te couchera avec l'Orion dans le ciel occidental. À propos, j'ai un enregistrement de *Jésus Christ Superstar*. L'as-tu entendu ? C'est un vieil opéra. Mais tu es vieux, toi aussi. Lilia rit à nouveau. Pourquoi n'a-t-on pas publié tes poèmes dans les œuvres complètes de Lénine ?

- Les communistes ont pensé que mes poèmes donneraient une fausse idée... J'étais censé... Vous pouvez imaginer... Les points de suspension couvrirent deux pages de son calepin.

- Je t'aime tellement ! dit-elle. Tu étais aussi poète. Un savant, un poète, un politicien hors pair, le fondateur du bolchevisme... Un homme de la Renaissance ! Exceptionnel sur toute la ligne ! Un génie universel !

Anxieux de justifier l'éloge de ses exploits et de ses talents, il écrit un poème en vers libres. Le poème s'intitulait *Tendresse*.

Je vois tes mains croisées sur tes genoux
 et je me souviens de ma tendresse.
 J'ai oublié que j'étais tendre et romantique.
 J'ai oublié que j'étais un homme et un amant.
 Le monde est un corps que l'on peut caresser
 vingt-quatre heures par jour.
 Je me souviens de la sentimentalité
 et je pleure jusqu'à ce que mes yeux
 oublient ce qu'ils ont vu
 durant ma vie.
 Je pleure et j'oublie.
 Je me souviens de ce que tu m'as offert –
 ton sang, ton amour.

Il ne lui montra jamais ce poème, par crainte d'une comparaison défavorable avec le poète dont il s'était approprié les œuvres. Il avait peur de perdre son amour et son estime par une métaphore triviale et un vers mal calibré.

Lilia était une artiste et souvent elle allaient dans des galeries de peinture pour bavarder avec leurs propriétaires. En son absence, Lénine se couchait sur le parquet qui lui rappelait son cercueil. Plus large que n'importe quel lit, il lui permettait de gigoter sans choir à terre. Et il se retournait beaucoup pendant ses cauchemars. Il avait un nombre impressionnant de cauchemars en l'absence de sa bien aimée.

Il restait donc seul dans l'appartement de Lilia. Il regardait la télévision ou feuilletait les albums de famille. Chaque fois, il découvrait à nouveau qu'il était mort longtemps avant la naissance de sa bien aimée. Presque un demi-siècle s'était écoulé entre sa mort à Moscou et la

naissance de Lilia en Crimée. Comment appeler cette période ? le communisme militaire ? le communisme ascétique ? Qu'était-il advenu de l'humanité pendant toutes ces années ? On éteint la lumière quand il n'y a personne à la maison.

Elle n'était pas à la maison, mais il laissait toutes les lumières allumées, comme un enfant qui imagine que l'obscurité grouille de méchantes sorcières et des croque-mitaines efflanqués. Il ne s'était pas rendu au mausolée depuis une quinzaine de jours et il était plus optimiste que jamais. Il savait qu'elle allait revenir bientôt ; il attendait son arrivée, ses gestes gracieuses, élégantes. Il pensait constamment à une représentation de *Lac des Cygnes* qu'il avait vue au Bolchoï en 1962. Andreï Petrovich avait réservé trois places...

Elle entra en dansant. « Qu'as-tu fait sans moi ? demanda-t-elle.

- J'ai vu un homme à la télévision, écrivit-il.

- Un homme ?

- Il a dit au journaliste qu'il n'arrivait à pas se consoler de la mort de sa femme. Il n'arrivait pas à se remettre...

- Quand est-elle morte ?

- Il y a dix ans, vingt ans... Il a parlé d'une cicatrice... "On continue à vivre, mais il y a une cicatrice", a-t-il dit. Il pleurait.

- Pourquoi ne s'est-il pas suicidé ?

Lilia ôta lentement ses souliers et sa robe.

- Il espère qu'un jour il la rencontre dans la banlieue de Moscou... à Tula... dans un cul-de-sac. Il a dit quelque chose de bizarre. "La mort et la vie sont interchangeables. On pense qu'on est vivant et, en fait, on est mort. Et vice-versa. Nous musardons tous dans la cité de Satan." Cela ressemble plutôt à une maison. Il y a beaucoup de couloirs dans cette maison. On peut les parcourir pendant des années entières. Il y a beaucoup d'escaliers. Pas de portes. Une sorte de gratte-ciel...

- Maxime Gorki appelait New York la "cité de Satan".

- Tu ne me quitteras jamais, n'est-ce pas ? Je suis venu te voir, mais tu étais partie pour toujours. L'appartement était vide et sentait le moisi. Deux araignées montaient et descendaient le long de mon pardessus. J'ai fait un rêve terrifiant cet après-midi.

- Je ne te quitterai jamais. Regarde ce que je t'ai apporté aujourd'hui. Lilia défit un paquet, ouvrit une boîte et en sortit un modèle réduit d'une voiture blindée. Tu ne la reconnais pas ?

- Il y a énormément de voitures blindées...

- Tu as fait un discours du haut de cette voiture blindée en avril 1917, à ton retour de Suisse. La gare de Finlande, la place de la gare et toutes les rues voisines étaient noires de monde : des milliers de travailleurs, de soldats et de marins, des centaines de drapeaux rouges. Tu a escaladé la voiture blindée...

- Où suis-je, écrivit Lénine. Il effleura le toit de la voiture blindée.

- Apparemment, un client a cassé la figurine. Par accident. C'était le dernier du magasin.

- Exprès, écrivit Lénine. Et il passa la main sur la voiture.

- Je ne le pense pas. Beaucoup d'étrangers les achètent maintenant. Aimes-tu les chats ?

- Peut-être quelqu'un d'autre s'y est installé. Lénine continua d'écrire et de caresser la voiture.

- Qu'y avait-il d'autre à la télévision ? demanda Lilia en rangeant la voiture dans sa boîte.

- Un défilé de mode. Comment dit-on "grand couturier" en Russe ? Yves Saint-Laurent, Balmain...

- Il faut qu'on aille faire des courses... tout de suite... Un ami nous a invités. As-tu une boutique dans ton mausolée ? Je n'ai plus rien à me mettre.

Lénine répondit par une grimace embarrassée. Lilia saisit sa jupe par l'ourlet et la brandit en l'air, découvrant ses genoux et ses cuisses.

- Tu comprends ? demanda-t-elle ironiquement.

Lénine hocha la tête sans détourner les yeux des jambes de sa bien aimée.

- Bon. Commençons par le commencement. Lilia se dévêtit à une telle vitesse que Lénine ne parvint pas à saisir tous les articles vestimentaires qu'elle lui envoyait au visage. Ses collants atterrirent sur une lampe d'applique et une odeur de roussi se répandit dans la pièce. Regarde ma lingerie ! cria-t-elle. Lénine hocha la tête pour indiquer qu'il avait déjà vu son soutien-gorge pigeonnant et son slip de nombreuses fois sous tous les angles imaginables. Qu'en penses-tu ? » Lilia jeta son slip et l'odeur de brûlé gagna l'appartement des voisins.

Lénine hocha à nouveau la tête. En colère, Lilia déplia devant lui une feuille de papier immaculée dont la taille semblaient inviter à une explication longue et circonstanciée du mépris que les dirigeants soviétiques ont toujours montré à l'égard des dessous féminins. Lénine s'assit sur un divan et se mit au travail :

« La beauté féminine est un sujet controversé. Nous apprécions tous une belle femme qui, debout au milieu de notre chambre dans le plus simple appareil, n'a besoin d'aucune

fanfreluche pour faire ressortir l'harmonie de son corps et la blancheur marmoréenne de sa peau. Mais nous mettons en question la nécessité de fabriquer des soutiens-gorge en dentelle, car l'industrie lourde est la seule fondation économique possible du socialisme et du communisme. Seule une industrie puissante basée sur l'électrification de l'U.R.S.S. est capable d'unir les exploitations paysannes morcelées, de les transborder sur les rails de l'agriculture socialiste et de leur insuffler l'esprit communiste. Nous n'avons pas le temps de fabriquer des sous-vêtements ni de les porter. De toutes façons, les sous-vêtements entraveraient nos mouvements et réduiraient ainsi la production du charbon et de l'acier. Nos femmes sont encore plus belles sans soutiens-gorge, slips, robes, collants et diadèmes. Rien ne peut rivaliser en pureté et érotisme avec le corps humain conçu et réalisé par le Créateur de l'univers. Les êtres humains falsifient trop souvent les chefs-d'œuvre du Tout Puissant. Nous devons écarter tous les détails superflus afin de libérer les femmes du joug des illusions optiques. Les sous-vêtements et les vêtements en général sont une ruse bourgeoise destinée à farder la réalité, à la remplacer par des tas d'ornements aussi inutiles que les mets délicats et les vins dispendieux. Les cuisines ne sont rien d'autre que des pompes d'essence dont le seul but consiste à propulser les corps humains vers le Communisme et la Révolution. Et quel est le but des manteaux de vison, des jupons, des foulards de soie et des chapeaux ? Nous tiennent-ils chaud en hiver ? Les oiseaux portent-ils des vêtements ? Meurent-ils de froid lorsqu'ils traversent les nuages et les couchers de soleil ? Ils vivent et prospèrent aussi longtemps qu'ils volent au-dessus de nous en frétilant des ailes. Nous devons travailler pour garder nos corps chauds en hiver, en automne, au printemps et par les jours pluvieux d'été. Le 10 mai 1919, le personnel du chemin de fer de Kazan décida de faire des heures supplémentaires gratuites pour effectuer des travaux urgents sur la ligne. Cette idée de travail volontaire gratuit pour la cause commune fut reprise partout dans le pays. Je considère toujours cette initiative comme un événement historique. Ces gens n'avaient pas besoin de vêtements. »

« Mes amis dénoncent aussi les fanfreluches, mais pour une autre raison, dit Lilia en s'emparant du papier pour le déchirer en une multitude de carrés infinitésimales. Ils pensent que la Russie a une vocation religieuse et une mission messianique à accomplir. Ils pensent que la nation russe doit dépasser, surpasser, transcender les beaux-arts et les ornements. Mais je pense que la beauté est spirituelle, que la beauté est un esprit divin. Et je prouverai ma théorie demain soir. »

Ils quittèrent la pièce, traversèrent le palier, poussèrent quelques portes et longèrent les façades ponctuées de devantures grises faiblement éclairées. Il n'y avait qu'une seule robe

dans ces devantures et Lilia décida de l'essayer. Elle avait l'air affreuse dans cette robe et Lénine dut invoquer, conjurer l'image de son corps nu pour se persuader que la femme qui se regardait dans le même miroir rectangulaire était Lilia Dolskaïa.

« On ne trouvera rien dans ces boutiques, » dit-elle enfin et, peu après, Lénine découvrit une inscription : « *Only Hard Currency, Nur Valuta* ». Un devanture voilée par un rideau. Il commença à marteler la vitre, mais il se rendit compte soudain qu'il avait trop peu d'argent cousus dans la doublure de sa veste. Et cet argent n'appartenait pas à la catégorie de devises fortes. Cent roubles. Il fit demi-tour, découvrit une cabine téléphonique au fond d'une impasse et se dirigea vers elle.

Il ne connaissait pas le numéro de son ami et assistant Kostia. Il n'était même pas sûr que Kostia avait le téléphone dans la pièce où il avait été enfermé par Dieu, par Satan ou par le Premier Secrétaire du Parti communiste. Mais il était sûr que Kostia lui répondrait et volerait l'argent dont il avait besoin. « Tous les chemins mènent à l'Enfer, pensa-t-il. Tous les fils électriques proviennent de notre centrale hydro-électrique. Et notre centrale hydro-électrique enjambe le Styx. Tous les téléphones sont sur notre table d'écoute. »

Kostia décrocha immédiatement, comme s'il avait eu l'appareil dans sa poche. Ont-ils des téléphones partout ? Lénine lui demanda de trouver un millier de dollars dans les deux heures - avant l'heure de fermeture de la boutique « *Hard Currency* ». Kostia promit de faire l'impossible et raccrocha.

« Une seconde ! Je te donne l'adresse de la boutique, cria Lénine.

- Ne vous inquiétez pas, il vous trouvera, dit un passant en effleurant le bord de son chapeau.

- Qui êtes-vous ?

- Je lui donnerai l'adresse de la boutique. » Le passant sauta sur le marchepied d'un tramway.

Kostia arriva à onze heures du soir. Cette fois-ci, il ne portait pas de barbe. Il descendit d'un autobus vide qui resta au milieu de la chaussée jusqu'au lendemain matin.

« Où est le conducteur ? demanda Lénine.

- Il est parti voir sa grand-mère, répondit Kostia.

- La boutique est fermée, dit Lénine.

- J'ai trois cent briques.

- Trois cent briques ?

- Trois cent billets verts.

- Combien coûte une belle robe ?

- Je suis célibataire, répondit Kostia.

- C'est plus cher qu'un pantalon ? demanda Lénine.

- Je pense que c'est beaucoup plus cher que mon pantalon, répondit Kostia.

- Combien as-tu payé ton pantalon ? demanda Lénine.

- Je l'ai acheté il y a quatre-vingts ans, répondit Kostia.

Ils firent quelques pas et aboutirent à une place où il n'y avait rien à acheter, sauf un bec de gaz rouillé.

- Je me suis perdu, dit Lénine.

Kostia renifla l'air à la manière d'un chien.

- Peux-tu me suivre à la trace ? Lénine renifla l'air. Il flaira l'odeur des cigares bon marché que son père fumait à Simbirsk. Papa ! appela-t-il. Papa !

- Où est Lilia ? demanda Kostia.

- Elle nous attend près de la boutique. Elle ne pouvait pas se séparer de sa future robe. Tu la vois ?

Kostia renifla, mit deux doigts dans sa bouche et produisit un long sifflement perçant. Un écho ou un autre sifflement répondit, venant de nulle part, et il reprit sa marche. Lénine le suivit à la trace. Une femme les accosta et son sourire inquiétant et provocateur réveilla, ressuscita le corps de Lénine de ses soixante-huit ans de sommeil.

- Je la vois, dit Kostia rassurant.

- Qui ?

- Combien de petites amies as-tu ? »

Lilia se tenait devant le devanture, les yeux brillants d'impatience et de joie anticipée. Ses yeux éclairaient la rue beaucoup plus efficacement que les réverbères et les voitures qui passaient en trombe dans le pays désert. Lénine eut l'impression qu'il n'y avait qu'une seule voiture en Union soviétique et cette voiture semblait avoir perdu son chemin et explorait toutes les parties de l'espace étendu devant elle.

« La porte est fermée à clef, dit Kostia d'un air approbateur. Il y a trop de voleurs à Moscou de nos jours. » Il prit une clef dans sa botte droite et l'introduisit dans la serrure. La clef tourna dans le sens des aiguilles d'une montre, puis dans le sens inverse, et la porte céda à la pression de l'épaule de Lénine.

Ils pénétrèrent dans la boutique en file indienne, incapables de modifier le règlement imposé aux visiteurs du mausolée. Leurs yeux s'habituaient à l'obscurité trop vite et ils découvrirent avec étonnement que l'intérieur de la boutique était illuminé. La lumière ruisselait d'un cercueil de verre placé dans l'angle de droite, non loin du tiroir-caisse. Kostia

désigna l'angle de sa botte et tous trois se dirigèrent vers le cercueil. Une fois de plus, Lénine ne se reconnut pas.

« Que faites-vous là ? dit Kostia en s'adressant à la momie.

- A vendre, lut Lilia.

- Combien ? demanda Lénine en tendant le cou.

- Il n'y a pas d'étiquette, dit Kostia. Elle n'a pas de prix.

- Dix mille dollars, lut Lilia. On a baissé le prix pour appâter le client. Pour se débarrasser du cadavre.

- Le pays a besoin de devises fortes, dit Kostia.

- Ce n'est qu'une vieille momie, un mannequin. Est-elle grandeur nature ? Lénine allongea ses doigts sur la vitre et commença à mesurer la momie. Combien de centimètres y a-t-il entre mon pouce et mon petit doigt ? murmura-t-il. Il appliqua son petit doigt sur ses orteils et recommença les calculs, sa main parcourant l'espace, glissant sur la vitre comme une sauterelle.

- Tu es plus grand, dit Kostia qui avait compté les sauts des doigts pendant toute l'opération.

- Deux fois plus grand, dit Lénine avec fierté.

- Donc, tu vaux deux fois plus, dit Kostia. Il allongea quelques doigts. Nous avons vingt mille trois cents dollars.

- Je suis vivant, dit Lénine. La vie coûte cher.

- Combien ? » demanda Kostia. Il vira de bord pour observer l'attitude de Lilia et par inadvertance donna un coup de pied au cercueil, ce qui déclencha un mécanisme musical dissimulé. Le mécanisme exécuta l'hymne soviétique et le célèbre chant révolutionnaire *Les tornades ennemies*.

Lilia erra le long des comptoirs et, par moments, tambourinait des doigts sur leur surface, comme pour détecter une cavité secrète ou un trou dans lequel la plus belle robe du monde pourrait avoir été cachée au bénéfice de clients « distingués ». Les bouteilles de vodka tintaient et scintillaient en réponse à ses pas. « Ma liqueur favorite, annonça-t-elle en pianotant sur une bouteille d'Amaretto.

- Les femmes aiment les sucreries, dit Kostia sur un ton pontifiant. Si vous voulez séduire une femme, ouvrez une bouteille de liqueur. »

Lénine contourna deux comptoirs, tendit le bras vers une bouteille d'Amaretto et recula à la vue de Dzerjinski qui balançait ses jambes de bois le long du mur. Son corps

s'ouvrit en deux. Il en sortit un Dzerjinski. Ce dernier fut un peu plus petit et moins coûteux, plus économique. Le second Dzerjinski s'ouvrit lui aussi, découvrant un autre Dzerjinski.

« On fabrique toutes sortes de poupées russes aujourd'hui, expliqua Kostia.

- Quelles poupées ? Le nom m'échappe. Les *matriochkas*...

- Staline, Beria, Brejnev, Andropov, Khrouchtchev, Gorbatchev...

- Où est Staline ? demanda Lénine.

- Par ici ! Kostia jeta une pièce de monnaie en direction d'un autre sarcophage de verre où le corps de Staline était étendu, ronflant et marmonnant.

- De quoi parle-t-il ? demanda Lénine en reculant vers la sortie.

- Il parle en géorgien, dit Kostia avec un soupir.

- Qu'est-ce qu'il fait là ?

- Cinquante mille dollars, lut Lilia avec admiration. Elle caressa le cercueil et les traits de Staline composèrent un sourire heureux, presque innocent.

- Pourquoi est-il si cher ? demanda Lénine en effleurant le radiateur qui exécuta le chant révolutionnaire *Anéantissons-les*.

- Il était généralissime. Il connaissait Roosevelt et Churchill.

- Moi, je connaissais Bernard Shaw. Il avait foi en évolution humaine, en métamorphose biologique de la nature humaine. "Nous devons remplacer l'homme par le surhomme, m'a-t-il dit. Le seul socialisme fondamental réside dans la socialisation de l'accouplement sélectif de l'homme. Il faut éliminer les butors." J'ai promis d'éliminer les butors une fois pour toutes. "Quant à l'évolution humaine, je compte plus sur nos idéaux que sur les pilules et les piqûres, ai-je dit. Nos pensées changeront notre sperme. Nous avons ri tous deux à la plaisanterie. De toutes façons, une fois les butors éliminés comme classe, il n'y aura plus personne sur terre, sauf les Gullivers." Nous avons ri de nouveau.

Staline continua à ronfler et à se murmurer quelque chose.

- Il a tué beaucoup de Gullivers, dit Kostia en hochant la tête et en agitant l'index.

- Je vais l'acheter, dit Lénine. On peut vendre trois Lénines et acheter un Staline.

- Pour quoi faire ?

- Pour avoir ma revanche et lui demander ce qu'il a fait de mon fils.

- Vous aviez un fils ?

- Je pense. Tout le monde a un fils. Ou une fille.

- Elle vous plaît ? demanda Lilia en posant une robe sur le cercueil de Staline qui respira profondément et commença à tousser.

- Elle me plaît, dit Kostia. Il arracha la robe du cercueil et se percha sur le rebord d'un comptoir. Toute ma vie, j'ai envié les femmes, dit-il. Essayez-la ! Il tendit la robe à Lilia et se retourna vers Lénine dont l'ombre glissait sur le plafond. As-tu déjà acheté une robe de mariée ?

L'ombre glissa sur le mur et recouvrit Dzerjinski et ses sosies déployés en formation de combat près d'une cartouche de Peter Stuyvesant.

- Une robe de mariée ? Lénine se raccrocha au comptoir sur lequel Lilia avait étalé sa jupe.

- Je crains que vous ne deviez vous contenter d'un mariage civil. Kostia décrocha une icône du mur et souffla sur le visage de saint Luc. Il y a de la poussière dans cette boutique, grommela-t-il.

- Mêle-toi de tes affaires, dit Lénine.

Kostia jeta l'icône dans un sac en plastique et glissa au pied du comptoir.

- Ca me va ? demanda Lilia. Sa chevelure tourbillonna sur son visage.

- Ravissant ! Merveilleux !

- Que dit-il ?

- Fantastique ! traduisit Kostia. Quelle heure est-il ? Il bâilla et s'étira. Le sac se balançait dans ses doigts crochus.

- Choisissez une jupe, dit Lénine à Lilia. Une jupe et un chemisier. »

Kostia se faufila à travers un présentoir de cravates et, peu après, réapparut avec trois sacs de plastique pleins à craquer.

« Tu n'as même pas pris ses mesures, dit Lénine sur un ton de reproche.

- Partons !

- Peu importe, dit Lilia en embrassant le menton barbu de Kostia et sa poitrine velue. Je peux perdre quelques kilos en un rien de temps.

- Vous pouvez aussi avoir l'icône. Kostia bâilla à nouveau. En route ! »

5

Ils sortirent de la boutique et entendirent un son qui rappela à Kostia les défilés sur la place Rouge et l'invasion soviétique à Prague. « Qu'est-ce ? » demanda Lénine. Rien ne bougeait dans le voisinage ; les maisons et les églises ne désiraient pas quitter leur domicile et s'aventurer dans d'autres parties de la ville qui auraient pu se révéler moins sûres et plus sales. « Police ? Ennemis ? » Lénine baissa les yeux ; il n'y avait pas de trappe sur le trottoir et le seul caillou proche de ses pieds n'était pas assez gros pour tuer le plus jeune membre de la famille impériale. « Je pourrais peut-être tuer leur chien », songea Lénine en ramassant la pierre et en la portant à sa bouche pour vérifier sa solidité, son authenticité.

« Il n'y a pas de policiers, dit Kostia. Ils appartiennent à l'avenir. Ils viennent de l'avenir. Tu ne les vois pas ? »

Trois fauteuils roulants avançaient vers eux dans la pénombre. Leurs moteurs faisaient tant de bruit que Lénine enfonça les doigts dans les oreilles pour se distancer de l'avenir.

« Tu aimais l'avenir autrefois, dit Kostia en grimaçant. Renvoyons-nous la jeune femme à la maison ? J'appelle un taxi. Attends-moi ici. »

« Je te verrai demain, dit Lilia en offrant sa main. N'oublies pas que nous sommes invité à dîner. Mes amis sont effroyablement intellectuels. »

Lénine sortit la pierre de sa bouche, baisa la main de Lilia et l'aida à monter dans le taxi qui disparut dès que Kostia eut refermé la porte. La poussière s'éleva dans le sillage du taxi et enveloppa les étoiles.

« Ne sois pas grossier envers eux, dit Kostia en posant la main sur la joue de Lénine. Ils sont gentils et malheureux. Leur avenir est très incertain. Ils peuvent rester à l'état embryonnaire pour le reste de leur vie. Pour l'éternité.

- Qui sont-ils ?

- Les enfants de l'avenir.

Lénine regarda les fauteuils roulants ; il discerna les traits de leurs occupants. Ils avaient tous un seul œil et une seule oreille. Leurs mains étaient deux fois plus grandes que celles des humains.

- Pourquoi sont-elles si grandes ? demanda Lénine en montrant leurs mains.

- Voyons, tu n'es pas le petit chaperon rouge. Kostia caressa les joues de Lénine. Ils ont peut-être travaillé pendant des siècles. Barrages, centrales électriques, "terres vierges"... ou peut-être ont-ils développé leurs muscles en se défendant contre leurs ennemis et des mutants de science-fiction.

- Votre prochaine question concernera leurs yeux et leurs oreilles, je suppose, dit Thomas More en sortant de derrière un réverbère. Résolument, il écarta la main de Kostia de la joue de Lénine. Si vous le caressez trop souvent, il ne se sentira jamais responsable des atrocités perpétrées à travers le monde au XXe siècle. Il est le père de ces enfants embryonnaires.

Kostia tendit trois cents dollars aux mutants.

- Vous pourriez en avoir besoin. Sur terre.

Les mutants acquiescèrent et enfouirent les billets dans leurs bouches.

- Ils n'en auront pas besoin, dit Lénine.

- Qui ignore que l'imposture, le vol, les rapines, les querelles, les désordres, les rixes, la sédition, les meurtres, la trahison, les empoisonnements disparaîtront si l'humanité décide de se débarrasser de l'argent ? Qui ne se rend pas compte que l'angoisse, les soucis, les souffrances et les nuits d'insomnie périront également avec l'argent ? J'ai écrit cela au XVIe siècle. Il faut vivre au moins un millénaire pour comprendre que la quantité du mal dans le monde est constante et que ni les décrets humaines ni l'intervention de combattants extra-terrestres ne peut la diminuer. Nous serions morts sans bactéries, sans microbes.

- Le capitalisme est le microbe qui se trouve à l'origine du cancer de notre monde. En tuant le microbe, on guérit la maladie, dit Lénine. Et si notre maladie s'appelle la terre, nous la ferons sauter et nous nous installerons sur une autre planète.

- Avez vous pris le pouls de la terre ? Thomas More s'accroupit et posa ses mains sur l'asphalte. Avez-vous entendu parler de l'hypothèse de Gaia ?

- Tout ce qui vit est mauvais, dit Lénine. Seuls les morts peuvent être bons. Seules la poussière peut être acceptée comme *prima materia*.

- Tu es poussière et tu retourneras en poussière, dit Thomas More. Regardez ces visiteurs qui débarquent de l'avenir ! Ils n'ont qu'une oreille, car le nombre des sons qui les intéresse est assez réduit.

- Une demi-oreille est bien suffisante, dit Kostia.

- Je suis sûr qu'ils vont perdre la moitié superflue dans un millier de siècles, acquiesça Thomas More. Même chose pour leurs yeux, leur cerveau et leur cœur. Ils n'ont pas d'organes sexuels, pas d'instinct lascif. Ils se reproduisent par division cellulaire et donc ne meurent jamais, puisqu'ils continuent à vivre dans leur progéniture. Ils ne diffèrent pas les uns des autres et ils fusionneront peut être en une masse homogène dans deux mille siècles.

- Immortels, murmura Lénine. Toujours vivants. Et enfin unis. Les masses devenant un homme, une seule créature.

- Un système à parti unique, dit Kostia.

- Donc, j'avais raison, dit Lénine en ouvrant sa bouche si largement que Kostia bâilla une fois de plus et dut s'excuser auprès de Thomas More qu'il considérait comme un haut fonctionnaire dans la hiérarchie complexe de l'Au-delà.

Les fauteuils roulants firent demi-tour. Thomas More se leva.

- L'avenir qu'incarnent ces créatures n'est pas inévitable. L'avenir se ramifie dans toutes les directions et compose un réseau de potentialités qui gagnent ou perdent du terrain à mesure que le temps avance. La dictature du présent est constamment remplacé par la démocratie de l'avenir. »

Thomas More se mit en route vers l'avenir dans le sillage des fauteuils roulants qui avaient déjà atteint le carrefour et s'étaient immobilisés devant le feu rouge. « L'avenir est une ligne droite sur le tableau noir de l'humanité, cria Lénine. Mais, sur le chemin, nous pouvons faire une embardée à droite ou à gauche, en raison des circonstances. Nous pouvons faire des zigzags et même tracer un cercle sur le tableau noir de l'histoire. La stratégie des partis communistes doit être aussi souple que possible. Ils doivent apprendre toutes les méthodes pour fomenter des troubles, depuis l'insurrection armée jusqu'à l'utilisation révolutionnaire des syndicats et des parlements les plus réactionnaires. Ils doivent combiner les activités légales et clandestines. Ils doivent être capables d'attaquer mais aussi de faire retraite dans l'ordre, de manœuvrer, d'accepter des compromis pratiques même avec le diable ou sa grand-mère. »

Le feu vert brillait maintenant à travers la pluie et le brouillard, mais les visiteurs du passé et de l'avenir ne bougeaient pas, peu disposés à quitter le présent. Kostia regarda le ciel d'un air désapprobateur ; du coup, la pluie cessa, le brouillard s'éclaircit et un soleil fraîchement repeint se dessina à l'horizon.

Un autre bruit, très similaire à celui des fauteuils roulants, retentit derrière une église qui dominait la rue comme un témoin de l'accusation. Deux avions à réaction hurlèrent au-dessus des voyageurs et s'évanouirent dans un nuage en forme de champignon. Une voiture anima l'immobilité des pavés ; elle roula pendant près d'un kilomètre à plein régime jusqu'à ce que son pare-chocs renverse et assassine Thomas More. Les fauteuils roulants s'abandonnèrent aux attraits du voyage à travers le temps et plongèrent dans l'avenir.

« Les masses laborieuses sont avec nous, dit Lénine. C'est la source de l'invincibilité du Communisme. »

Une douzaine de portes s'ouvrirent le long des façades et des milliers de personnes se répandirent sur la chaussée ; ils étaient nus et leurs yeux contemplaient l'avenir.

« Malgré la famine et le froid, poursuivit Lénine, les paysans et les ouvriers sont unis. Leurs forces sont devenues plus puissantes. Ils répondent à tous les coups en unissant leurs forces plus que jamais et en accroissant leur poids économique ! »

Les hommes nus joignirent leurs mains et chantèrent à voix basse :

Nous marchons en groupe serré
Le long d'un chemin escarpé,
En nous tenant par la main.
Nous avons faim, nous avons faim.
Les ennemies nous entourent.
Ils veulent nous jouer un mauvais tour.
Nous sommes constamment sous leur feu.
Ils nous assassinent peu à peu.
Ils nous brûlent à petit feu,
Mais nous ne sommes pas peureux.

Le feu était passé au rouge depuis près d'une heure.

« Stalone les aurait achevé en un éclair », dit Kostia.

6

Vers huit heures, Lénine se retrouva au milieu de livres et le souvenir de ce qui l'attendait dissuada son cerveau de gambades et d'excentricités inutiles. Lilia lui avait dit que ses amis étaient « effroyablement intellectuels » et Lénine ne souhaitait pas se couvrir de honte dans la discussion philosophique qui allait sûrement avoir lieu durant le dîner. Il se leva du canapé sur lequel il avait dégringolé dans une douzaine de cauchemars et se dirigea vers l'encyclopédie la plus proche. Il ouvrit le dernier volume dans l'espoir de trouver un article sur la jeune génération et le referma vite, après avoir parcouru la biographie de Woodrow Wilson.

A quoi ressemblent les jeunes ? Comment s'habillent-ils ? Il s'approcha de la fenêtre et, pendant quelques secondes, analysa le comportement de deux étudiants qui se dirigeaient vers un autobus de l'autre côté de la rue.

A quoi pensent-ils ? Dommage que je ne puisse voir leur cerceau. Leurs têtes sont des prisons. Je travaillais si dur de mon vivant que Staline appelait ma tête un « camp de concentration ».

Il renversa une étagère voisine et une masse de livres bascula, s'écroula, leurs pages voletant comme des ailes. Les deux pages ouvertes appartenaient à un magazine scientifique et Lénine s'absorba instantanément dans la description de la théorie des Quanta. Il était fasciné par les mots qu'Einstein avait prononcés pendant le débat avec Bohr : « Dieu ne joue pas aux dés. »

Lénine n'ignorait pas que la création du monde s'inspirait du marxisme, sans laisser de place à l'improvisation et à l'incertitude ; de plus, il se méfiait des jeux de hasard, car il avait perdu un gros paquet de devises fortes dans un casino français au début du siècle.

« Dans sa lutte pour le pouvoir et la suprématie, le prolétariat n'a pas d'autre arme que l'organisation, griffonna-t-il dans son calepin, juste sous la phrase "je vous aime". Bohr affirme que chaque événement est influencé par tout l'univers et ne peut donc être prédit. Sa théorie est juste pour autant qu'elle se rapporte à l'état actuel des choses, mais elle se révélera inexacte et inacceptable dès que la victoire de la Révolution universelle nous permettra d'établir nos lois non seulement à travers tout le système solaire mais aussi sur les étoiles lointaines. Chaque événement sera prédit et pris en compte par les membres de notre Comité central. Je suis d'accord avec Einstein et Leibniz : il existe réellement une "harmonie préétablie" sur laquelle repose le bonheur des générations futures. »

Il acheva l'article et l'intitula *La victoire finale du Communisme*. Il tourna la page et entama l'article *Notre police secrète* :

« Dans les circonstances actuelles, nous devons rejeter la théorie de Bohr et soutenir Einstein qui n'a jamais admis les "liaisons non-locales". En effet, leur existence équivaudrait à une ingérence d'étrangers et de touristes extra-terrestres dans les affaires intérieures de notre pays. Néanmoins, nous devons transcender les "liaisons locales" par un réseau d'espions... »

Un réveille-matin s'ingéra dans les affaires intérieures de son inspiration. Lénine marcha sur la pointe des pieds vers la porte et appliqua son oreille au trou de la serrure : il avait plus confiance dans son ouïe que dans sa vue.

Savent-ils où je suis ? Qui les a informés de mon désir soudain de passer la nuit dans une bibliothèque ? Dieu doit espionner ma vie au moyen de microphones encastrés dans les murs et cachés dans les lustres. Et les membres de son comité central envoient des télégrammes...

Il pressa un doigt sur sa bouche, comme pour réduire au silence son âme indisciplinée et marcha sur la pointe des pieds vers un fauteuil. Mais il ne s'assit pas, de peur de se trahir par un grincement accidentel des ressorts.

Kerenski s'était enfui du palais d'Hiver dans une voiture empruntée à l'ambassade américaine. Il avait aussi emprunté un drapeau américain qui lui assurait la protection à l'intérieur des frontières russes. Et si j'appelais l'ambassade américaine ? Je suis beaucoup plus important et célèbre que Kerenski et le gouvernement provisoire qu'il dirigeait. Ils seront obligés de me donner une voiture et un drapeau. Et un chauffeur.

Lénine enfila son pantalon, ouvrit tout grand la porte et Lilia entra d'un pas nonchalant ; ses cheveux flottaient derrière elle, comme s'ils faisaient la course pour rattraper sa tête.

« Enfile ta chemise ! Nous sommes en retard pour le dîner ! Et nous devons acheter une bouteille de vodka et une boîte de caviar. As-tu encore trois cents dollars ? Lénine retourna ses poches et trouva le peigne qu'il avait perdu en 1897. Pas même dans la doublure ? Y a-t-il un téléphone dans cette pièce ? »

Lénine commença à tourner en rond dans la bibliothèque ; il découvrit un annuaire de téléphone dont les pages semblaient avoir été collées ensemble par un censeur gouvernemental ou un officier du KGB. Lénine déchira quelques pages et vit le numéro de téléphone de l'ambassade américaine qui était souligné en rouge et bleu.

« Nous prendrons une bouteille de limonade », dit Lilia avec résignation.

Ils descendirent un escalier dont les marches étaient ébréchées comme le verre d'un ivrogne ; deux taxis stoppèrent en face du bâtiment. « Mon tour », mugit le premier chauffeur. Le second hocha la tête et son taxi partit comme une flèche.

Les rues de Moscou semblaient plus longues que d'habitude et Lilia décida de les raccourcir en criant au chauffeur de d'appuyer sur le champignon. « Vous êtes paralysé ou quoi ? » Enfin, elle baissa la voix et ils sortirent du taxi. Elle acheta une bouteille de limonade et une odeur d'urine les engloutit comme une vague lorsqu'ils pénétrèrent dans le hall d'un immeuble de cinq étages. La même odeur les suivit dans l'ascenseur et même eut l'audace de franchir le seuil de l'appartement où ils étaient attendus depuis huit heures par un groupe d'amis de Lilia.

« La jeune génération, pensa Lénine avec béatitude. Ils vivront assez longtemps pour porter mes idées jusqu'à Jupiter. Et leurs enfants les transporteront jusqu'à... »

« Il ne lui ressemble pas, dit l'hôte. C'est un mauvais acteur, un pantin fabriqué par la progéniture de Copelius.

- C'est Lénine, dit Lilia. À quoi ressembleriez-vous si vous étiez né il y a plus de cent ans ?

- Entrez, dit l'hôte. Est-ce qu'il pense comme lui ?

- Il ne peut pas parler, mais il écrit beaucoup. Voulez-vous feuilleter ses calepins ? Vous jugerez par vous même. » Elle ouvrit son sac et en sortit deux calepins.

Pour qui travaille-t-elle ? pour Dieu ? Dieu est-il une marieuse ? Ils lisent mes calepins. La semaine dernière j'ai écrit « on doit s'évertuer à prendre l'ennemi par surprise au moment où ses troupes sont en déroute ». Depuis plusieurs jours, l'ennemi concentre ses troupes en face du mausolée. Mais j'ai prévu son mouvement délictueux et j'ai demandé au chauffeur de taxi de me déposer à la bibliothèque, pas au mausolée. Je l'ai roulé dans la farine une fois de plus.

« Vous l'aimez vraiment ? demanda un homme étendu sur le sol.

- Je l'aime parce que les grands hommes ont une aura, une sorte de halo, même si ce sont des criminels. Je me laisse emporter par le torrent de son énergie.

- Vous êtes très spirituelle. Je vous félicite.

- Et vous ne faites que bavarder, bavarder, bavarder...

- Vous pouvez vous laisser emporter par le torrent de mes pensées, dit un homme vautre dans un fauteuil à bascule.

- Je préfère sa mer Noire, dit Lilia en poussant Lénine dans la salle de séjour.

- Son énergie était plus grande et plus noire que la mer Noire. Asseyez-vous !

- Appelez-la un océan - un océan lilas », dit Lilia en souriant. Lénine s'assit sur un divan et ses yeux commencèrent à forer un trou dans le front de l'homme assis en face de lui.

Soucieux de préserver l'intégrité de son cerveau, l'homme se pressa de satisfaire la curiosité de Lénine et mit toutes les cartes sur table.

« Ce qui frappe dans ses écrits et ses actes, c'est son énergie et sa stupidité, dit-il. L'automne dernier, j'ai visité son musée - juste avant qu'on ne le ferme pour de bon. Ses idées et la manière dont il s'exprimait étaient si primitives et vulgaires...

- C'était un chef populaire, cria une voix dans la pièce voisine. Lénine se retourna. Les masses ne comprennent pas Aristote et Nietzsche.

- Il ne savait pas qu'il était stupide. C'est ça le problème. Nous parlons tous stupidement de temps à autre. Une dose de sottise est indispensable dans les jeux amoureux et la vie en société. Mais on le fait en connaissance de cause, à dessein. Il le faisait spontanément. Nous en sommes conscients. Il en était inconscient. Et nous nous trahissons souvent par un sourire ou une intonation ironique. Ça ne lui est jamais arrivé. Il n'avait rien à trahir. Seul un homme stupide peut électrifier la foule, parce qu'il croit pleinement à ses propres mots. Sa force de conviction était irrésistible.

- Mon ancien camarade d'école. C'est un passionné de Proust, dit Lilia. Lénine ne voulait pas reconnaître qu'il n'avait jamais entendu le nom de Proust, mais ses yeux le trahirent. Tu n'as pas lu *A la recherche du temps perdu* ? Aliocha, Aliocha, quand est-il mort ?

- Qui, Lénine ?

- Proust, Proust !

- Un an et demi avant Lénine.

- J'aurais préféré recevoir Proust, dit l'hôte.

Lénine ouvrit son calepin et écrivit :

- Je suis, moi aussi, à la recherche du temps perdu.

Aliocha se leva, prit *Le temps retrouvé* sur une étagère et le jeta pas la fenêtre. Un applaudissement vigoureux salua ce geste.

- Laissez-le faire ! laissez-le faire ! Laissez-le retourner au passé et retrouver ce que nous avons perdu. En sa présence, le climat est à l'action. Lui seul peut défaire ce qu'il a fait. Il ressuscitera les morts. Il les sortira de leur tombe. Les morts marcheront parmi nous. Et ils nous parleront. Et ils vivront avec nous.

- Il n'est pas Jésus Christ.

- Comme une fouine morte est rendue à la vie par le souffle et les pleurs de sa mère ; comme les lions ramènent à la vie leurs petits en soufflant sur eux...

- Il aurait besoin des cendres du phénix et de la mue d'un serpent...

- Ce n'est pas aussi absurde qu'il y paraît, dit l'hôte. Nous avons lu que Tyndare, Hercule et Palicy ont été ressuscités des morts. Glaucos fut rendu à la vie par une potion débordant de miel.

L'amant de la mort hocha frénétiquement la tête et joignit les mains dans une extase quasi religieuse.

- Nous ne pouvons pas vivre sans les morts. Il est si difficile de marcher et respirer sans eux. Et de penser sans leurs pensées.

- Il a raison. Mieux vaut peupler le monde avec des hommes de génie - Platon, Fedorov, Heidegger - que de vivre au milieu de médiocrités.

- L'herbe était plus verte dans le passé, de l'autre côté du temps.

- Je peux vivre sans Lénine, cria une voix dans la pièce voisine. Et si vous le ressuscitez, je le tuerai ou je l'expédierai directement au Goulag.

- Et nous étranglerons Hitler et Staline dans leurs maternités.

- Epargnerons-nous leurs mères ? et leurs pères ?

- Nous lui ferons sauter la cervelle après avoir ramené à la vie Mandelstram, Goumiliou...

- Vous avez vu le film américain *Le cercle des poètes disparus* ? Epouvantable. Ces films américains...

- Le cinéma est mort de toutes façons. Nous créerons "le cercle des cinéastes disparus".

- Ou "le cercle de l'art disparu".

- Ou "le cercle du monde disparu". Le monde est mort dans les années soixante-dix. Au milieu des années soixante-dix. Sans bombe atomique ni bombe à hydrogène.

- Il ne se produit rien, en dehors des soulèvements nationalistes.

- Devons-nous souffler sur ce monde mort ? C'est dur de vivre sans un monde.

Sans interrompre leur dialogue, deux hommes émergèrent de la pièce voisine et se joignirent au groupe principal.

- L'autre jour, à l'université, j'ai pris un ascenseur et j'ai entendu une conversation entre deux jeunes étudiants. Ils parlaient de vidéos, de lecteurs CD et, naturellement, de fric. Dix ans plus tôt, ils auraient parlé de mathématiques et de femmes.

- Plus personne ne lit de la poésie. Plus personne n'offre du caviar et de la vodka aux poètes.

- Il n'y a plus de poètes de nos jours. Ils sont tous devenus chauffeurs de taxis et maraudent en ville à la recherche d'ennemis des transports publics.

- La liberté sans l'art n'a pas de sens.

- Allons-nous demander à Lénine de nous renvoyer dans la clandestinité où nous créions des chefs d'œuvre et lisions Borges, au lieu de Daphné Du Maurier ? L'air libre ne convient pas à nos intellects.

- Nous étions mieux lotis dans les prisons et les asiles psychiatriques.

- Ma mère parle souvent d'une femme qui a couché avec une momie. Elle a donné naissance à un enfant - une ravissante petite fille, dit Nina.

- Vous n'avez pas peur de lui ? demanda Natacha.

- Il m'aime. Lilia haussa les épaules.

- *Yet each man kills the thing he loves*, cita l'hôte. Il tuerait un objet de son amour sans un soupir. Il n'a jamais soupiré de sa vie.

- Il n'a jamais aimé non plus. Il tuait les objets de sa haine. Et il haïssait tout le monde, dit Aliocha en soupirant.

Lénine se leva et marcha sur la pointe des pieds jusqu'à la fenêtre, les yeux baissés, les lèvres tremblantes.

- Il a la syphilis, dit Lola. Attention, ma chère !

- Soixante-dix ans de mort ont dû le guérir, dit Aliocha.

- La mort est-elle un médicament ? demanda l'amoureux de Proust.

- Un somnifère, dit l'hôte.

- Et un analgésique, dit l'amoureux des asiles de fous.

- Mon mari a passé la nuit dans une bibliothèque, dit Lilia. Il pensait que nous discuterions de sujets philosophiques et il souhaitait prendre part à la discussion.

- Vous êtes mariée ? Félicitations, dit Aliocha.

- Ses livres philosophiques sont un modèle de kitsch. On nous obligeait à en apprendre des passages par cœur. "Pour sortir la science naturelle, et en particulier la physique, de la crise dans laquelle elle est plongée, il est nécessaire d'adopter la seule vraie méthode et la seule philosophie véritable - à savoir le matérialisme dialectique. La physique moderne donne naissance au matérialisme dialectique.

- Un enfant mort-né », commenta l'amant de la mort.

Lénine se saisit d'une serviette en papier et écrivit : « Les limites d'approximation de notre connaissance de la vérité objective, absolue, sont conditionnées historiquement, mais l'existence d'une telle vérité est inconditionnelle, et le fait que nous nous en rapprochons est également inconditionnel. » Il posa la serviette sur une boîte de foie de morue et scruta les visages de ses contradicteurs.

Quelques invités se penchèrent sur la serviette ; les autres continuèrent à parler, s'embrasser et se dévêtir dans les coins sombres des trois pièces et dans la spacieuse cuisine.

« Plutôt, nous nous écartons de la vérité, dit l'homme qui s'était levé du plancher pour rejoindre le fauteuil de Lénine. Nos ancêtres rissoler, mitonnaient les nuages et faisaient des cocktails de pluie dans leurs cuisines. Ils éteignaient les éclairs dans leurs forges. Et les dieux s'asseyaient dans leurs salons et jouaient aux dés en leur compagnie.

- Lénine a raison, dit l'amant de la mort. Nous apprenons la nature de Dieu. Nous nous rapprochons de Lui à chaque seconde. Notre histoire nous conduit vers Dieu. C'est le but de notre histoire. Sinon, elle n'aurait pas de sens, elle serait nocive. Et je me suiciderais.

Trois hommes et une femme entrèrent nonchalamment dans la pièce et virent la tête de Lénine qui se penchait au-dessus de la nappe pour écrire une autre vérité sur une serviette.

- Qui est-ce ?

- Il me rappelle quelqu'un.

- C'est Lénine. Je l'ai reconnu, dit la femme.

- Je vous en ai parlé hier, dit l'hôte.

- Je peux lui casser la gueule ? J'en rêve depuis que j'ai vu son portrait dans un livre d'histoire.

- Vous pouvez, dit Lilia, mais ne lui faites pas de mal.

- On ne peut pas faire de mal à une momie. Il ne ressent rien. À quoi bon lui casser la gueule ? Vous auriez dû le faire il y a cent ans.

- Allons à Saint-Petersbourg, dit la femme.

- Pour quoi faire ?

- Pour envahir et dévaliser le palais d'Hiver. Il y a plusieurs tableaux que j'aimerais avoir dans ma maison de campagne. On lui demandera de nous conduire.

- Vous avez envie de préparer une nouvelle révolution ? Vous êtes nostalgique ? Une révolution ne vous suffit pas ? » demanda l'hôte.

Lénine hocha la tête et écrivit : « Une attaque conjuguée de la flotte, des ouvriers et de l'armée. Occuper et tenir coûte que coûte. : (a) le central téléphonique ; (b) le bureau principal du télégraphe ; (c) les gares du chemin de fer ; et surtout (d) les ponts. »

« Quand quitterons-nous Moscou ?

- Ce soir. Tout de suite. Dans une heure. Par la "flèche Rouge".

- Pas ce soir. Je suis épuisé. Et Kolia est ivre mort. Nous ne prendrons pas le palais d'Hiver sans Kolia. »

Lénine se pencha sur une autre serviette en papier. « Kamenev, Zinoviev, Trotski, et les quelques camarades qui les suivirent firent tout ce qu'ils purent pour faire avorter le plan d'insurrection. Trotski, par exemple, proposa d'attendre l'ouverture du deuxième congrès des soviets. Je les ai tous dénoncés comme traîtres. Attendre le congrès aurait été de la folie furieuse. »

- Au lieu d'aller jusqu'à Saint-Pétersbourg, on pourrait prendre d'assaut l'appartement de mon voisin, dit l'hôte. Il possède quelques icônes que je convoite depuis son installation dans l'immeuble.

- Donc, on pourrait débrancher son télécopieur et occuper sa salle de bains et sa chambre. Sa femme est-elle jolie ?

- A-t-il une fille ?

- A-t-il un fils ?

- Ca prendra combien de temps ? demanda Lilia.

- Le succès de la Révolution russe et de la Révolution mondiale repose sur deux ou trois jours de combat, écrivit Lénine.

- Mais demain nous sommes invités à prendre le thé chez ma grand-mère, dit Lilia qui se leva d'un bond et arracha une pile de serviettes des mains de Lénine. Ca ne peut pas attendre ?

- Il y a encore des gens qui invitent leurs collègues et leurs parents à prendre le thé, dit Aliocha. N'est-ce pas surréaliste ? Après soixante-quinze ans de communisme !

- L'histoire ne pardonnera pas aux révolutionnaires apathiques et mollaçons qui pourraient être victorieux aujourd'hui (et seraient sûrement victorieux aujourd'hui), alors qu'ils risquent de perdre beaucoup demain. Ils risquent de tout perdre ! écrivit Lénine sur la nappe.

- Qu'est-ce que vous faites ? hurla l'hôtesse en frappant de ses poings le dos de Lénine. C'est une nappe damassée que j'ai héritée de mon grand-père.

- Vous pouvez la vendre comme un souvenir de la Révolution, dit l'amoureux des asiles de fous en jouant pensivement avec la boucle de ceinture et la chemise de son ami.

Assommés et déçus par les ruminations et l'entêtement de Lénine, cinq hommes quittèrent la salle de séjour et rejoignirent deux femmes dans le couloir.

- L'histoire est têtue et bornée, dit l'hôte. Les mêmes mots son prononcés sans relâche, interminablement. Habitions-nous encore dans des huttes ? Mangeons-nous des noix de coco ?

- Il y a très peu de thèmes dans notre vie, dit l'amateur de Borges. Ce qui compte, ce sont les variations sur ces thèmes.

- La vie n'est qu'une variation sur le thème de la mort, dit l'amateur de Beckett avec un sourire.

- Il y a des tas de Lénine dans le monde. Ils montent sur des tonneaux, des automobiles et des pianos et tendent le bras vers une file de poubelles. Et leurs disciples dressent la tête au-dessus des ordures et rampent à quatre pattes dans une seule direction. Et les Hitler marchent autour de nous, leurs palettes à la main, et adressent des clins d'œil aux Staline. Récemment, j'ai écrit un poème pour présenter sous un jour nouveau le putsch de l'année dernière. Je vais le réciter en souvenir de nos soirées poétiques. Que leurs âmes reposent en paix ! »

L'hôte se leva et, dans la pièce voisine, les rires moururent peu à peu.

Une fois de plus. Une fois de moins.

L'histoire est insatiable

et sans imagination :

chairs, fantoches abrutis, idiots du village...

Encore et encore.

Pourquoi ridiculiser ce pays ?

L'histoire, l'histoire.

Pourquoi n'es-tu jamais fatigué

de ta dérision, de tes parodies ?

Pourquoi créer des fins sans débuts,

la mort sans la naissance ?

Tu aurais dû t'étouffer avec notre sang

il y a longtemps, une centaine de fois.

Ivrogne et crasseuse, tu marches sur nos terres,

en piétinant nos reliques,

en broyant nos os.

Où as-tu appris la doctrine de l'éternel retour ?

Pythagore se penche vers ton oreille.

Nietzsche t'emmène dans sa chambre.

L'histoire. Pourquoi n'as-tu pas étudié le pardon

dans la cité de Dieu ? Pourquoi
 Les tyrans et les crétins vivent-ils ici
 et non en enfer ? Pourquoi n'écrivent-ils pas
 leurs *Mémoires d'outre-tombe* ?
 Adieu l'histoire.
 Que le Diable emporte ton âme !
 Fiche-nous la paix !

« Certains d'entre eux vivent en enfer, mais il y a des vols hebdomadaires entre la cité de Satan et Moscou.

- Et nous restons en contact radio avec ces tyrans.
 - Avec ces crétins.
 - Toutes les heures.
 - Et leurs disciples déposent des fleurs sur leurs tombes.
 - Hier j'ai fais une ballade sur la place Rouge et j'ai vu un bouquet de roses fraîchement cueillies sur la tombe de Staline, dit Lilia.
 - L'histoire nous hante. L'histoire est le chien des Baskervilles.
 - Selon Mallarmé, le monde n'existe que pour fournir des sujets à nos livres, à nos poèmes.
 - On trouve déjà la même idée dans le livre VIII de l'Odyssée. Il y a peu d'idées dans la vie.
 - Le putsch du mois d'août a éclaté pour le salut de votre imagination poétique.
 - Trois personnes sont mortes pendant ce putsch, dit l'hôte.
 - La Révolution n'a fait que deux victimes, écrivit Lénine sur la fenêtre.
 - La Révolution est à l'origine d'innombrables poèmes.
 - Combien de poèmes ont été écrasés dans l'œuf, réduits à néant ?
 - Nos vies ont été aussi réduites à néant par la Révolution, dit l'amateur de Beckett.
- Nous rampons à quatre pattes - dans des directions différentes et sans lever la tête des ordures.
- Nous rampons vers les Etats-Unis, dit Aliocha. Dans une seule direction.
 - Nous sommes déjà aux Etats-Unis.
 - Combien de supermarchés avons-nous ?
 - Mon ami parisien va au supermarché pour acheter du papier hygiénique. Il n'y achète rien d'autre.

- Nous ne vivrons jamais à Paris, dit l'amateur de Proust et du roi Lear. "*Never, never, never, never, never.*" »

« J'ai vécu quelque temps à Paris, écrivit Lénine sur un carreau de la fenêtre. J'ai pris une part active à la cellule bolchevique de cette ville ; j'ai donné des conférences au Club des prolétariens et harangué les foules dans une réunion de réfugiés politiques. Peu après mon arrivée, la cinquième conférence de la RSDLP s'y est tenue et, en tant qu'orateur principal de cette conférence...

7

Lénine écoutait la discussion philosophique et y prenait part avec l'ardeur d'un jeune révolutionnaire. Il ne manquait pas un seul mot et se montrait implacable à l'égard de ceux qui, hésitant à porter le coup décisif à l'ennemi commun, tergiversaient, cherchaient à gagner du temps et à compromettre la réputation du parti.

Soudain, Lénine devint imperméable aux idées émises et débattues dans la pièce. Il tourna son attention vers Lilia dont il commençait à mettre en doute la loyauté à la lumière des événements et des remarques récentes. Sa conscience disséqua l'âme de Lilia et tomba sur l'image d'Andreï Petrovitch.

Pendant ce temps, une autre partie de la conscience de Lénine s'occupait de trous, alias d'échappatoires. Cette partie était déjà à moitié pleine d'idées d'évasion d'où sortit le mot « toilettes ».

Plus tôt je quitte cette pièce et mieux cela vaut. Ils s'attendent à ce que j'honore la vénérable tradition russe et que je reste dans cet appartement jusqu'à l'aube. Je vais partir avant minuit. À quoi bon envahir la palais d'Hiver ? La capitale a été transférée à Moscou.

Bientôt, l'occasion de filer à l'anglaise se présenta : Lilia empoigna son sac à main et se dirigea vers le couloir. Lénine la rattrapa et, après un échange de gestes, ils se retrouvèrent dans la rue. « Pourquoi ? Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Lilia pour la énième fois. La lune les engloba dans un paysage lugubre et un taxi fit une embardée en direction de leurs silhouettes.

Telle un policier en civil, la lune les suivit le long de la rue. À un carrefour, Lénine sortit et se rua vers un restaurant sous l'œil vigilant d'un feu rouge. Il entendit les cris de Lilia, mais son attention était retenue par un mastodonte, une sorte d'hercule local dont le corps lui barrait la route des toilettes - une position stratégique de la plus haute importance. « Beaucoup de gens remarquables ont échappé à leurs poursuivants en demandant la permission d'aller aux toilettes ». Il imagina une petite fenêtre, une arrière-cour, une allée sinueuse – le chemin de la liberté et du communisme.

« Le restaurant est fermé », dit le mastodonte. Sur ces entrefaites, la porte des toilettes s'ouvrit et une femme en sortit d'un air digne.

« Elle a perdu une occasion », pensa Lénine.

Avec un gémissement explicite, la femme s'écroula dans les bras d'un employé du vestiaire qui n'eut d'autre choix que de s'appuyer à un comptoir et conserver cette posture pendant cinq minutes ; le mastodonte recula et cogna l'extrémité de sa tête contre une colonne

; le portier dit : "Bienvenue, Vladimir Ilitch" et faillit perdre l'équilibre dans son empressement à introduire Lénine dans la salle à manger. En quelques enjambées, Lénine atteignit la porte des toilettes.

Il pataugea dans un ruisseau, accompagné par des jurons qui sortaient de derrière une tache. Les visiteurs volubiles des toilettes restèrent invisibles pendant tout leur dialogue de sorte que leurs jurons semblaient avoir pour origine la tache ou le ruisseau. Une chatte à rayures grises se balançait sous une fenêtre qu'elle avait apparemment essayé de franchir à la recherche de nourriture. Son corps oscillait dans le courant d'air et menaçait de tomber sur la tête de Lénine à chaque fois qu'il se promenait ou s'arrêtait pour contempler son environnement.

Il sortit par une porte sans faire de bruit et piétina quelques assiettes et tasses posées sur le sol ; à présent, il pataugeait dans un couloir couvert de lierre et de mousse. Il trébucha sur le tronc d'un cerisier et entendit le martèlement d'une multitude de haches dans le lointain. Un rat décala sous ses pieds et il fit un bond ; quelques mottes de boue se détachèrent de ses souliers. « Il y a beaucoup de chats dans ce restaurant, pensa-t-il, en cherchant à tâtons un chat dans l'obscurité. Est-ce qu'il meurent tous pendus, accrochés au plafond ? Il fit un nouveau bond, mais il ne toucha rien. Pourquoi ne mangent-ils pas les rats ? On ne devrait pas tuer les chats tant qu'il y a des rats dans les parages. Au moins, on ne devrait pas les pendre. »

Le couloir s'ouvrit sur une arrière-cour où s'amoncelaient des cercueils et les vestiges de machines archaïques. Hors d'haleine, Lénine s'assit sur une souche qui ressemblait à une tumeur maligne en train de mûrir dans le corps de la cour. Au moyen d'une barre de fer qu'il avait trouvé dans une cabane à outils, il tenta de soulever le couvercle du cercueil le plus proche - pour s'assurer que le cercueil n'était pas vide. Il n'y parvint pas et jeta la barre sur le sommet d'un tas de bois qui dominait la courette comme un monument commémoratif. Il commença à escalader le tas pour s'offrir une vue panoramique des lieux. Les bûches roulaient sous ses pieds, mais il poursuivit son ascension. Il s'y hissa finalement et regarda autour de lui avec avidité. Et il maudit le jour où il avait rencontré Lilia : un mur circulaire enlaçait la cour dans une étreinte passionnée et les rats eux-mêmes étaient incapables de trouver une issue. Une fois encore, Lénine maudit le jour où il était tombé amoureux de Lilia. Ensuite, il se laissa glisser vers le bas, frustré et furieux.

Une porte étroite s'ouvrit entre deux tourne-broches rouillés et un nuage de vapeur cacha pendant un instant le cuisinier et les ustensiles de cuisine. Lénine se fraya un chemin à travers les poêles à frire et les louches ; la vapeur auréolait et sanctifiait sa tête. Le portier lui fit la révérence et un feu vert autorisa sa fuite vers l'anneau des Boulevards.

Il se mit à courir et dépassa cinq piétons qui, en flânant dans les rues à cette heure tardive et sous la pleine lune, mettaient à l'épreuve et défiaient les assassins de la ville.

« Puis-je vous déposer quelque part ? Où est la combinaison de jogging que je vous ai offerte l'été dernier ? » Félix sortit la tête d'une Mercedes noire.

Lénine continua à courir le long de l'anneau des Boulevards.

« Où comptez-vous passer la nuit ? Pas au mausolée, je suppose. C'est dangereux, n'est-ce pas ? Cherchons plutôt un hôtel. Ils ne vous trouveront pas dans un hôtel ordinaire.

- ... seul. Lénine bâcla le début de sa réplique.

- Pardon ? »

Lénine ralentit l'allure et sortit un mouchoir de sa manche.

« J'ai été engagé pour être votre garde du corps, vous savez, dit Félix. Je suis responsable devant le Tout-puissant de votre sécurité et de votre bien-être.

- Dieu s'intéresse-t-il toujours à ma personne ? demanda Lénine par pure curiosité.

- Bien sûr. Dieu s'intéresse à tout le monde. Même moi, j'ai droit à un garde du corps.

Félix quitta la voiture, se retourna et fit un clin d'œil au chauffeur ; ce dernier ôta immédiatement sa casquette et salua Félix, Lénine et Andreï Petrovitch qui agitait son mouchoir au sommet d'un toit.

- Moi aussi, j'ai un garde du corps, dit le chauffeur avec orgueil. Il remit sa casquette et montra du doigt une motocyclette qui tournait lentement. En guise de réponse, la motocyclette ronchonna, grinça, vrombit et se cabra.

- A propos, celui que nous appelons le "Tout-puissant" est notre chef de secteur. Les nouveaux venus le confondent avec Dieu, expliqua Félix nonchalamment.

- Où est votre hôtel ? demanda Lénine, épuisé et abattu.

- A deux pas d'ici. »

Privé du clair de lune sublimé par Beethoven, Debussy et Schoenberg, l'hôtel en question était même plus sombre que l'anneau des Boulevards. Le veilleur de nuit ronflait si bruyamment que les deux lustres carillonnaient au rythme de sa respiration.

« C'est au troisième étage », dit Félix en appuyant sur un bouton. L'ascenseur dormait aussi profondément que le veilleur de nuit et resta sourd aux prières du bouton.

Ils se dirigèrent vers un escalier qui était aussi alerte qu'un garde consciencieux et, bientôt, tombèrent sur une femme dont les yeux étaient capables de distinguer la réalité des rêves.

« Qui êtes vous ? demanda-t-elle avec appréhension.

- Avez vous une chambre double pour cette nuit ? demanda Félix.

- Nous n'autorisons pas les homosexuels dans cet hôtel, dit la femme en fermant les yeux.

- Avez vous deux chambres ? demanda Félix.

- Etes-vous étrangers ? » demanda la femme sans ouvrir les yeux.

Félix posa son passeport sur le comptoir et commença de siffler un air lugubre. La femme ouvrit les yeux, prit le passeport et le mit sous le comptoir.

« Votre ami est étranger ?

- Ne vous prenez pas pour saint Thomas, chère madame.

- Quelle est sa nationalité ?

- Allemand. Félix modula de mi mineur en la mineur.

- Où est son passeport ?

Félix posa un autre passeport sur le comptoir et la dame s'en saisit.

- Il ne ressemble pas à un étranger, dit-elle.

- Il est né à Munich.

- Je l'ai rencontré à Moscou.

- Il a travaillé à Moscou pendant soixante-dix ans. Et même plus. Voyons : un, deux...

- Quelle est sa profession ?

- Il est conservateur d'un musée très important. »

La femme décrocha deux clefs d'un tableau et Félix les empocha. Le chauffeur lui tendit un attaché-case et Lénine se retrouva dans un autre couloir qui se révéla aussi long que ceux qu'il avait empruntés durant ses autres voyages à travers les jours et les nuits, à travers le temps.

« Nous y sommes ! dit Félix en introduisant son index dans la serrure. La porte s'ouvrit et Lénine s'écrasa comme une masse sur le seul lit à l'opposé de la fenêtre. Félix s'appropriä la seule chaise. À propos, vous avez raison pour Trotski. Comment l'appeliez-vous ? Judas ! Un type imprévisible et peu fiable. Il voulait absolument que je lui envoie une fille de notre pavillon turc. "L'enfer ne détruit pas les instincts sexuels", disait-il. "L'enfer n'est pas un camp de concentration", lui ai-je répondu pour défendre mes principes. "En France et dans d'autres pays civilisés d'Europe les prisonniers regardent la télévision et boivent du vin", disait-il. Je lui ai offert une télévision et une caisse de Mouton Rothschild. "La télévision et le vin ne feront que réveiller et aiguïser mes instincts sexuels sans leur apporter un exutoire tangible", disait-il. J'ai finalement cédé et demandé à une de nos filles de lui rendre visite dans sa tente de temps en temps. Mais à ce moment-là il entreprit une grève du sexe, parce qu'il n'avait pas

reçu l'autorisation de faire un discours devant les soldats de l'armée Rouge. La fille était désappointée et offensée. Maintenant, elle s'occupe de Dzerjinski et de Malenkov. »

Félix sortit un paquet de photographies et les étala en éventail sur le lit.

« Nos filles turques, nos odalisques, sont célèbres dans toute la région. Très belles, n'est-ce pas ? Dommage qu'elles ne soient pas disponibles avant 1996. Mais il y a beaucoup de putains dans cet hôtel, ne vous inquiétez pas ! L'une d'elles avait l'habitude de m'appeler à une heure du matin. "Parlez-vous anglais ? Puis-je venir dans votre chambre ?" J'ai renvoyé cette fille à son commerce. En anglais, naturellement. Je suis fidèle à ma femme et je ne tolère pas les trahisons, sauf dans un but thérapeutique. D'ailleurs, ces putains sont dangereuses sur le plan médical. Elle boivent trop et ne s'embarrassent pas de précautions d'hygiène. Elle vont d'un client à l'autre, oublieuses de maladies et de virus. Le porte à porte ! Rien d'étonnant qu'elles tombent comme des mouches. Leurs clients aussi ! Ils se contaminent sans avis préalable. Ils meurent souvent à l'hôtel, roulés en boule sur des tapis élimés. Ils meurent courbés, écroulés sur des verres à moitié pleins d'eau ou de vodka. Après tant de souffrances patiemment endurées ! Pas d'extrême-onction, pas de visa pour le paradis, pas de passeport pour le purgatoire. Je ne suis pas sûr que la putain dont j'ai parlé fasse toujours partie du personnel de l'hôtel. Il me semble que je l'ai repérée dans notre palace de Haïti. Je lui trouverai une remplaçante, ne vous inquiétez pas ! Feu devant ! "J'étais contraint de mettre une double charge dans mon chargeur", avez-vous écrit dans un pamphlet intitulé *Les élections à Saint-Petersbourg et l'hypocrisie des trente-et-un mencheviks*.

- Les toilettes... dit Lénine en laissant tomber les photos sur un tapis. Je reviens tout de suite. »

Une fois sous la protection des murs des toilettes, il s'enferma à double tour et ouvrit tous les robinets pour empêcher Félix d'enregistrer le cours de ses pensées ou de prendre ses pensées en photo.

Je dirai que je prends un bain. Il y a des salles de bains en enfer, j'imagine. L'autre jour, j'ai aperçu quelques savonnets. Et je me brosserai les dents et je me sécherai les cheveux. Il n'y a pas de sècheurs à cheveux dans les hôtels de Moscou. Je me sécherai les cheveux avec une serviette. Une autre excuse. Quarante minutes supplémentaires. C'est déjà quelque chose ! Ils vont se fatiguer et quitter ma chambre. Est-ce ma chambre ? Est-ce que je peux rester dans cette chambre jusqu'à après-demain ? Pour éviter de prendre le thé avec sa grand-mère. Au moins, je peux rester ici. À moins qu'ils n'entrent par effraction. Quel spectacle affreux ! Ils me repêchent dans la baignoire et me transportent, nu comme un vers, dégoulinant et tortillant, jusqu'au mausolée. J'enverrai de l'eau sur leurs têtes, à condition que

la douche soit en état de marche. On le fait bien au cinéma. Avec de la poussière ou de la neige. Ou de la boue. Pour aveugler l'ennemi et le tuer pendant qu'il se frotte les yeux et le nez. Je l'ai fait moi-même dans le film *Lénine en octobre*. J'ai tué un officier pour m'échapper de France. M'échapperai-je d'ici pour aller en France ? Mais j'ai une fille. Et elle vit en Union Soviétique. Je dois assurer son éducation. Je l'enverrai dans une université américain. Ou à Genève. Et je trouverai sa mère dans l'obscurité éternelle des rues de Moscou. Dans un hôpital, au cimetière. Et j'exilerai Lilia à Nijni Novgorod. Et si elle vient dans cet hôtel ? Pourquoi ont-ils ôté le couvercle ? On dirait un squelette. Est-elle cassée ? Dois-je tirer la chaîne pour voir si elle fonctionne ? Elle ne marche pas. Nos cadavres ressembleront-ils à cela dans un millier d'années ? Juste avant le Jugement dernier ? Sur le témoignage d'espions et de provocateurs, les anges inventeront des motifs d'inculpation contre moi et mes successeurs. Haute trahison, génocide, famine, destruction d'églises. Et Dieu me condamnera à mort. Il pourrait aussi m'envoyer au Goulag. Mon bannissement soulèvera une vague de protestations de la part des masses laborieuses et des intellectuels occidentaux. Et le dernier congrès du Parti exprimera sa désapprobation des procédés divines. Les délégués m'enverront un message de solidarité et d'encouragement. De toutes façons, je ne me présenterai pas au tribunal ! Je me cacherai dans une salle de bains. Y resterai-je pour toujours ? Avant et après la fin des temps ? Dommage que les toilettes soient hors d'usage. Dois-je les réparer ? D'où vient l'eau ? Ai-je utilisé la cuvette ? Les robinets. J'ai une autre occasion de me noyer. Trop tard et inutile. Silence. Où est Félix ? Fait-il les cent pas dans la chambre ? Est-elle déjà arrivée ? Je peux toujours dire que je suis malade et que je dois garder le lit jusqu'à la fin du moi. Jusqu'à la fin des temps. Je peux dire que je suis mort. Je me suis noyé dans la baignoire. Quelque part en Finlande. J'ai glissé sur le carrelage, je suis tombé dans la baignoire et je me suis noyé. Irrévocablement. Elle ne me trouvera jamais sous l'eau. Je n'ai pas encore guéri de ma maladie incurable. Mais je ne suis pas contagieux. La mort est-elle contagieuse ? Sans doute. La vie n'est qu'une période d'incubation. Les morts aiment-ils les vivants ? Ils les haïssent. Ils les jalourent en permanence. Ils mijotent des poisons à leur intention. Pourquoi les vivants meurent-ils ? Parce que les morts les empoisonnent. Pourquoi les voitures dérapent et s'enroulent sur les poteaux télégraphiques ? Parce que les morts les poussent hors de leur chemins. Les morts s'ennuient à mort. Ils veulent que les vivants les rejoignent dans l'au-delà. Ils jouent aux dés. Ils parlent de la terre.

La porte s'ouvrit et Lilia entra. « Que fais-tu dans ma salle de bains ? demanda-t-elle en lui retirant des mains une serviette. Je sais ! Tu veux me regarder prendre ma douche. Lénine ferma les yeux, détourna la tête et se retrouva face au mur. Serais-tu un peu voyeur,

mon chéri ? Elle ôta sa jupe et la pendit à un crochet. Bon, tu peux rester, si tu veux. Assieds-toi !

- Je dois partir. Lénine s'inclina et amorça un mouvement vers la porte. La chaîne des toilettes lui barra la route. Il la toucha avec son front et la chaîne se mit à se balancer.

- Assis ! En voilà encore un malotru ! cria Lilia en retenant son pied droit. Tes chaussures sont trempées. Lénine s'assis sur la cuvette et Lilia lui retira ses chaussures. Tu te comportes comme un gamin. Il y a un trou dans tes chaussettes. Deux trous. Ne gigotes pas ! Elle jeta son collant par-dessus l'épaule de Lénine. Un jour, je suis allée nager près de notre maison de campagne. J'aime prendre un bain dans une rivière. Irons-nous à la campagne le week-end prochain ? Aimes-tu ramasser les champignons ? Je me suis rendue compte que j'avais oublié mon maillot de bain. Mais il n'y avait personne sur la plage et, de toute façon, je nage toujours toute nue. Donc, je me suis déshabillée. Assis ! Soudain, j'ai vu un petit garçon caché derrière un buisson.

8

« J'ai beaucoup entendu parler de vous par ma petite fille, dit la grand-mère de Lilia en tendant la main et en dévisageant Lénine de la tête aux pieds. J'espère que vous êtes un jeune homme sérieux et j'ose penser que vos intentions sont honorables.

- Je t'ai aussi lu à haute voix sa biographie, grand-mère.

- Je n'aime pas sa biographie. Elle est ridicule et cruelle. Elle contient beaucoup d'inepties. La prochaine fois, vous feriez mieux de vous adresser à un biographe professionnel. Sinon, vous serez la honte de votre famille et du pays.

- Et tu l'as vu à la télévision.

- Je le préfère en chair et en os. Il était trop petit et trop impertinent à la télévision. Et il parlait énormément. J'espère que vous n'êtes pas bavard.

- Seulement à la télévision, grand-mère.

Lénine s'inclina, claqua les talons et la grand-mère recula sa main avec un grognement.

- Toutes ces sottises à propos des koulaks...

- Tu confonds Lénine et Staline, grand-mère.

- Je croyais que Staline était Lénine. De toute façon, c'est ton fiancé maintenant. Tu l'aimes ?

- Bien sûr que je l'aime.

- Qui ? Lénine ou Staline ?

- Vladimir Ilitch Lénine.

- J'ai connu Vladimir Ilitch Paromski. Etes-vous un de ses parents ? un cousin peut-être ?

- Non, dit Lilia.

- Vous êtes le cousin de qui ?

- Il n'a pas de famille.

- Etes-vous orphelin ? Votre mère vous a-t-elle abandonné dans votre enfance ? On trouvait beaucoup d'enfants sur le seuil des portes...

- Ses parents sont morts il y a longtemps.

- De quoi est morte votre mère ? D'habitude, les enfants héritent des maladies de leur mère et pas de leur père. C'est héréditaire, vous savez.

- Sa mère est morte de vieillesse.

- Ce n'est pas une maladie mortelle, je vous assure. La grand-mère tenta de quitter son fauteuil en vue de démontrer son aptitude à se mouvoir ; elle se serait écroulée sous le poids de son propre corps sans l'intervention opportune de Lénine. Ne m'aidez-pas, Monsieur ! s'écria-t-elle.

- Il traite ses sujets avec gentillesse et compréhension », dit Lilia.

La grand-mère retomba lourdement dans son fauteuil et se mit à taper avec sa canne sur le sol en représailles de son échec. « Je n'ai pas besoin de votre secours ! criait-elle. Laissez moi tomber, si j'en ai envie ! Etes-vous un haltérophile ? ou un porteur ? Quelle est votre profession ?

- C'est un homme politique.

- Comme Kerenski ? J'étais amoureuse de Kerenski. J'avais quinze ans. La grand-mère posa sa canne à proximité d'une tarte aux pommes.

- Oui, grand-mère. »

« Il ne ressemble pas à Kerenski. Es-tu sûre que c'est un homme politique ?

- Il est chef du gouvernement.

- Il n'est pas un artiste, j'espère. Les artistes sont imprévisibles et infidèles. Et ils adorent les prostituées. Je connais un artiste qui a perdu tout son argent à cause de prostituées et d'écoliers.

- Il déteste les artistes, grand-mère.

- Et quand ils meurent de syphilis dans un pays lointain...

- Il est déjà mort.

- Et puis-je demander qui hérite de son argent ? La grand-mère étendit le bras pour prendre sa tirelire. Lilia haussa les épaules. Donc, c'est un artiste, continua la grand-mère. Pas d'argent, pas de testament. De quoi vas-tu vivre ? Tu n'as pas d'argent de ton côté. Ton père était aussi un artiste.

La grand-mère repoussa sa tirelire.

- Il a écrit beaucoup de livres. Il vivra de ses droits d'auteur.

- Des livres, des livres... Quels sont vos moyens d'existence, jeune homme ? Pouvez vous entretenir votre femme, nourrir votre famille ? Et vous aurez beaucoup d'enfants, j'espère.

- C'est Lénine, grand-mère. Tu as oublié qui est Lénine ?

- Lénine, Staline, Brejnev... Je lui demande quels sont ses moyens d'existence !

- Il peut avoir... tout.

- Dis moi tout ce qu'il peut avoir.

- Toute la Russie. Et l'Europe. Il n'a qu'à s'adapter aux circonstances, à la situation actuelle. Et il enveloppera les dieux dans ses bras, toutes leurs terres...

- Vous devez vous adapter aux circonstances, jeune homme.

- Il a écrit à la fin du XIX^e siècle : "Nous ne considérons pas la théorie de Marx comme quelque chose de figé et d'inviolable. Au contraire, nous sommes convaincu qu'elle a été posée comme pierre angulaire d'une science que les socialistes conduiront plus loin dans toutes les directions s'ils veulent ne pas être dépassés par les événements." Il rattrapera la vie. Il retrouvera le temps perdu.

- Ta mère est toujours en retard.

La canne de Zeus déchira un rideau noir de nuages, et la grand-mère loucha vers la porte.

- Est-ce ta mère ? demanda-t-elle. Ou ton père ? Je n'ai pas invité ton père. C'était un bel homme. Mais il a trompé ta mère. Deux fois. Et il m'a menti en présence de ta mère. Deux fois. La grand-mère retira sa canne de la table et la tapa quatre fois contre le pied de Lénine, en écho des coups de tonnerre. Avez-vous l'intention de tromper ma petite fille ? Répondez-moi ! Lénine hocha la tête. Etes-vous impuissant ? Oui ? Elle éleva sa canne au-dessus de la tête de Lénine et la reposa à côté d'une tarte aux cerises.

- Il aime les cerises, dit Lilia. Il aime aussi les pommes et les champignons. L'autre jour nous sommes allés ramasser des champignons dans nos bois et j'ai nagé dans notre rivière.

- Il sait nager ?

- Il s'est noyé une fois près de Helsingfors, mais c'est un excellent nageur.

- Il sait plonger ? J'ai vu un requin à la télévision...

- Il ne nage que dans ma salle de bains, grand-mère. »

La sonnette de la porte retentit gaiement. Lénine se leva d'un bond et se rua vers la fenêtre.

« Vous ai-je autorisé à partir, jeune homme ? Asseyez-vous !

Lénine se rassit et se releva quand la mère de Lilia se cogna la tête contre une fenêtre ouverte et s'excusa en se frottant discrètement l'arcade sourcilière.

- Tu te souviens de Lénine ? demanda Lilia.

- Laissez-vous toujours les fenêtres ouvertes pendant les orages ? Ca fait des années que je ne vous ai vu. Je fais les courses et le ménage, je nettoie notre appartement. Je n'ai pas le temps de rencontrer des gens intéressants, des célébrités. J'ai perdu mon mari il y a treize

ans. Il est mort dans un accident de voiture près de Iasnaïa Poliana. Et Lilia peint des natures mortes et visite des galeries de peinture. L'avez-vous rencontrée dans un musée ?

Lilia ferma la fenêtre et esquissa les contours du mausolée avec ses mains.

- C'est Lénine, Maman. Lénine.

- Vous aimiez les arts et la littérature, si mes souvenirs sont bons. Vous avez dit quelque chose sur Tolstoï, n'est-ce pas ? Mon mari est mort près de Iasnaïa Poliana, mais il est enterré à Moscou au cimetière Vagan'kovskoe. Pensez-vous que nous aurions dû l'enterrer près de la tombe de Tolstoï ? Croyez-vous aux fantômes ? Croyez-vous à la télépathie ?

Lilia s'approcha de la tarte aux cerises, un couteau à la main.

- Au paradis on est obligé de devenir Tolstoï et Montaigne, dit la mère de Lilia en posant son sac à main sur l'appui de la fenêtre.

- Et Kerenski, dit la grand-mère. Je me demande où il vit maintenant, ajouta-t-elle, en baissant la voix.

Lilia coupait la tarte et se léchait les doigts. Elle prit une part triangulaire et adressa un signe à Lénine avec ses sourcils. Il vint vers elle, se courba sur sa paume, attrapa le morceau entre ses mâchoires et l'avalait rapidement.

- Ton mari ne ressemblait pas à Tolstoï, dit la grand-mère en tordant des deux mains le poignet de sa fille. Il ressemblait davantage à Dostoïevski, à cause de sa barbe.

- Tolstoï aussi portait la barbe, dit Lilia en laissant tomber une part de tarte sur le sol.

- Kostia portait la barbe, lui aussi, pensa Lénine en se pétrissant le menton et en fronçant les sourcils. Peut-être était-il le mari de cette femme il y a treize ans ?

- Je n'ai encore rien entendu, dit la grand-mère en se penchant vers la cravate de Lénine. Pourquoi pensez-vous que je vous ai invité ? Vous n'avez pas faim ? Mangez une autre part de tarte et dites moi ce que j'ai envie d'entendre.

Lénine avala une autre part de tarte, ce qui mit en mouvement sa pomme d'Adam.

- J'attends, dit la grand-mère.

- Une tasse de thé ? demanda Lilia en fourrant une part de tarte aux cerises dans la bouche tremblante de sa grand-mère.

- Ma mère adore la musique, dit la mère de Lilia en effleurant l'épaule de Lénine. Jouez-vous du piano ? Avez-vous promis de jouer pour elle un nocturne de Chopin ? Elle a un piano droit dans son salon. Mon mari jouait merveilleusement du piano. Je pouvais écouter ses nocturnes pendant des heures et des heures. Il avait été blessé pendant la guerre. Mais ses mains et ses jambes demeuraient intactes et plus habiles que jamais. Il même améliora sa technique durant les dernières années de sa vie. Et il se fit pousser la barbe. Une fois, il joua

une polonaise. Ou était-ce une mazurka ? En tout cas, ce n'était pas une valse. J'étais assis sur un tabouret et je regardais ses mains virevolter au-dessus du clavier. »

« Cette voix me rappelle quelqu'un », pensa Lénine avec un froncement de sourcils. Soudain, sa tête se métamorphosa en une salle de concert où diverses voix parlaient les unes aux autres et récitaient des monologues de manière à être reconnues, étiquetées et renvoyées aux personnes massées dans les coulisses. Lénine distingua la voix de la mère de Lilia ; elle-même apparut sur scène, rayonnante de bonheur.

« Maintenant je peux vous parler en toute franchise. Vous ne me reconnaissez pas ? Elle se pencha vers lui et lui souffla sur les yeux - doucement, avec une tendresse infinie.

- Etes-vous ma mère ?

- Non. Vous avez déjà vu votre mère. Est-ce que je lui ressemble ? Est-ce que ma voix ressemble à la sienne ?

- Alors, je dois être votre défunt mari. Je suis mort, vous savez. Et je porte la barbe comme Dostoïevski.

- Je suis morte, moi aussi. Vous ne le voyez pas ? Vous n'êtes pas mon mari.

- Je vous ai demandée en mariage il y a bien des années.

- Vous avez écrit à la fin de la lettre : "Avant de pouvoir nous unir, et afin d'être à même de le faire, nous devons tracer fermement et définitivement les lignes de démarcation." Il n'y avait que cela dans notre vie : des lignes de démarcation. Et le monde est resté derrière elles.

- Je me souciais de l'histoire, pas du monde.

- Et vous n'avez jamais joué de piano. Vous avez refusé de prendre des leçons de piano dans votre enfance. "Il y a des choses beaucoup plus importantes à faire que de jouer du piano", avez-vous dit.

- J'étais votre amant.

- Vous étiez plus qu'un amant. Lilia est votre fille.

- Ma fille ? elle ?

- Quelle importance ?

- Elle est ma maîtresse ! Je suis Œdipe - le plus fortuné et le plus misérable des hommes.

- Œdipe ? Avez-vous fait l'amour avec votre mère ?

- Avec votre fille !

- Alors, vous n'êtes pas Œdipe, vous êtes Lénine !

- Lénine a-t-il fait l'amour avec sa fille ? Il n'avait pas de fille.

- Vous en avez une. Et vous êtes Lénine.

- Je ne sais plus.

- Vous êtes mort en 1924.

- Cela vous ennuerait-il de nous raconter l'histoire de votre mort, Vladimir Ilitch ? dit Félix en entrant dans la pièce.

- Le 19 octobre 1923, je me rendis à Moscou pour quelques heures. Je visitai mon appartement du Kremlin, jetai un œil dans mon bureau, fis un tour en voiture dans les rues principales de la ville, visitai l'exposition agricole et rentrai chez moi.

- Chez toi ? Dans le mausolée ? demanda Lilia.

- Dans ma maison suburbaine. Le 21 janvier 1924, à 6 heures du soir, j'eus soudain une attaque sévère de ma maladie. Quel genre de maladie était-ce ? Je ne m'en souviens plus. Je ne la ressens plus. Ma mort doit avoir détruit les microbes. J'ai perdu conscience et, à 6h. 50, je suis mort.

- Staline vous a tué à 6h. 45, dit la mère de Lilia.

- Sentez-vous les empreintes de ses doigts sur votre cou ? demanda Félix.

- Oui. Les empreintes de ses doigts.

- Donc, vous êtes Lénine. Pourquoi ne reconnaissez-vous pas votre fille ? demanda Félix.

- Elle a beaucoup grandi...

- Vous ne l'avez jamais vue, dit la mère de Lilia. Je n'ai pas voulu vous dire que vous aviez un enfant, une fille ravissante. Et j'ai caché l'identité de son père à mon mari. J'aimais tendrement mon mari. Jusqu'à sa mort, il a pensé que Lilia était sa fille, notre seule enfant. Chaque fois que vous me rendiez visite, je me débrouillais pour l'envoyez quelque part. C'est une jeune femme maintenant. Belle, n'est-ce pas ? Et très intelligente !

- Pourquoi ne m'avez-vous pas appelé de la maternité ?

- Mon mari nous attendait dans la rue. Il tenait un bouquet de fleurs et ses yeux étaient fixés sur la fenêtre derrière laquelle sa fille allait naître.

- Pourquoi n'avez-vous pas demandé à une infirmière de laisser un message sur mon répondeur automatique ?

- Cessez de les interrompre, dit Félix. Nous ne sommes pas dans un prétoire. Il embrassa la mère de Lilia dans le cou. Continuez, je vous en prie.

- Comme il était heureux quand je lui ai dit que nous allions avoir un enfant ! Il attendait l'heureux événement - à la maison, devant le mur de la maternité... »

Son contralto émouvant, extraordinaire. Elle chantait de vieilles mélodies russes. Sur une terrasse quelque part. Où était-ce ? A Alakaïevka ? Mais il n'y avait personne à Alakaïevka, en dehors de ma sœur. La mère de Lilia serait-elle ma sœur Anna ? « Impossible n'est pas français », disent les Français. Et ce n'est certainement pas russe. Tout est devenu possible en Russie après la Révolution. Femmes, sœurs, filles, mères...

« Il nous embrassa, moi et sa fille, tant de fois que l'infirmière lui demanda de quitter la chambre.

- Lilia est *ma* fille, dit Lénine.

- Et il l'inonda de cadeaux. Et ses jouets s'éparpillaient aux quatre coins de sa chambre ! Et il la caressait si souvent et avec une telle extase d'amour...

- Pourquoi ne lui avez-vous pas dit la vérité ? pourquoi ? Lénine trépigna de colère et, l'espace d'un instant, la réverbération des coups de pied persista dans l'air.

- Il aurait été déçu. Il aurait pu se suicider ! Et il voulait vivre et élever notre fille.

- *Notre* fille !

- Elle vous ressemblait quand elle était petite. Je me suis souvent dit : « Elle ressemble au plus grand homme de l'histoire. » Une fois ou deux, je fus sur le point de crier votre nom à la table familiale. Mais mon mari haïssait la Révolution et ne tolérait ni votre prénom ni votre patronyme. Vladimir Ilitch Paromski était un bon ami de ma mère. Mon mari l'a presque tué dans un combat de boxe consécutif à un match de ping-pong. Je crois qu'il voulait vous tuer, vous et vos idées. Par procuration. En tuant quelqu'un qui portait les deux tiers de votre nom. En tuant votre nom. "Un aborigène australien, me dit-il un jour, est toujours réticent à vous dire son vrai nom, parce qu'il peut être blessé à travers son nom." Et j'ai planté des épingles et des aiguilles dans vos portraits.

- Pourquoi ? Lénine pressa les deux mains contre sa poitrine pour protéger son cœur.

- Pour plaire à mon mari. Et j'étais sûre que ce rituel magique ne nuirait pas à votre santé.

- Mais je fus atteint. Je fus gravement blessé. Les impérialistes et les classes exploitantes déposées par la Révolution déversèrent, déchargèrent toute leur malveillance et leur haine contre moi. Les contre-révolutionnaires avaient ourdi un complot dont l'objet principal était mon assassinat. Les terroristes me prenaient constamment en filature. Le 10 août 1918, j'ai pris la parole à un meeting ouvrier dans le district Basmany de Moscou. J'ai quitté le meeting et je marchais vers la voiture quand une femme m'a tiré dessus avec des balles traçantes, empoisonnées. Etes-vous cette femme ?

- Je n'étais pas même née en 1918, dit la mère de Lilia. J'habitais très loin du district Basmanni.

- Tous les criminels ont un alibi. Avez-vous encore l'arme ?

- Je n'avais aucun motif. Vous étiez le père de ma fille et j'aimais ma fille par-dessus tout.

- Ma fille... Lénine fixa son regard sur Lilia et oublia que les bolcheviques ne pleuraient ni en public ni dans l'intimité de leur chambre ou de leur salle de bains.

- Plus elle grandit, moins elle ressemble à vos portraits. Mon mari a fait tout ce qu'il a pu pour effacer vos traits de son visage et vos discours de ses livres. Il tournait en dérision vos opinions et conclusions philosophiques. J'avais peur qu'on ne l'arrête. Je l'implorais de parler à Lilia dans les bois ou d'ouvrir les robinets de la baignoire pour assourdir sa voix.

- A-t-il été arrêté ? demanda Félix.

- Il est mort dans un accident de voiture - une forme très répandue d'assassinat.

- Pourquoi lui avez-vous permis de laver le cerveau de Lilia ? Lénine toucha le front de son ex-maîtresse.

- Elle a même commencé à lui ressembler. Pendant un temps, j'ai pensé qu'il était le père, pas vous. La ressemblance était indéniable.

- Lilia est-elle ma fille, oui ou non ?

- Elle est votre fille, dit Félix. N'est-elle pas venue vous rendre visite au mausolée, dans votre monument égyptien ?

- Beaucoup de gens viennent au mausolée de 10 heures du matin à 1 heure de l'après-midi. Sont-ils tous mes enfants ?

- Des enfants spirituels, sans nul doute, dit Félix en pointant son doigt vers le ciel.

- Lilia est votre fille, dit la mère de Lilia. Je lui ai tout dit avant de mourir et de m'installer dans l'au-delà. J'ai tout dit à notre fille.

- Où habitez-vous ?

- Je ne suis pas censée vous parler de géographie ou de développement urbain. C'est votre fille qui est objet de notre discussion. Quel dommage que vous ne l'ayez pas vue jouer avec ses poupées et ses maisons de poupées. À l'âge de six ans, elle est allée à l'école pour la première fois. »

- C'est une particule de mon âme, mon double. Les choses existent indépendamment de notre conscience, indépendamment de nos perceptions - à l'extérieur de nous. Mais elle est à la fois à l'extérieur et à l'intérieur de moi. Elle est moi et quelqu'un d'autre.

- Elle était brillante à l'école. Mon mari travaillait avec elle tous les jours et lui faisait lire Platonov et Proust. Elle était si jolie que trois garçons se battirent en duel pour elle.

- Le temps perdu, dit Lénine en se frottant les yeux. Il s'approcha de Lilia et l'embrassa sur le front.

- Comment osez-vous l'embrasser dans ma chambre ? Vous n'avez aucun droit de l'embrasser ! cria la grand-mère.

- Lilia est ma fille.

- Hier, Vladimir Ilitch m'a demandé en mariage. Nous allons nous marier.

- Je ne peux pas ! hurla Lénine, stupéfait et horrifié.

- Félicitations, dit la grand-mère. Avez vous un travail régulier ?

- Il est exposé au mausolée. »

L'orage avait persisté et le soleil s'était glissé entre les nuages avec l'intention évidente de descendre sur terre. Mais Lénine tournait le dos au soleil. « Lilia est ma fille » ! hurlait-il encore et encore.

« Vous craignez les rapports incestueux, dit Félix. C'est quoi, l'inceste ? "Honorables est le mariage en tout, et le lit sans souillure, écrit saint Augustin. Et nous n'appelons ceci un bien qu'en comparaison de la fornication. Sinon, il y aura deux maux dont le second est pire que le premier. Ou la fornication sera aussi un bien, parce que l'adultère est pire ; car il est pire de violer le mariage d'un autre que de s'accoupler avec une courtisane. Et un adultère sera un bien, parce que l'inceste est pire ; car il est pire de coucher avec sa mère qu'avec la femme d'un autre.

- Je ne suis pas d'accord, dit la mère de Lilia. Si j'avais un fils, un beau jeune homme...

- Saint Augustin passe sous silence l'union d'un père avec sa fille, continua Félix. Saint Thomas d'Aquin, lui aussi, garde silence sur ce point. Mais il s'oppose fermement à l'union des frères et des sœurs pour la simple et bonne raison que leur attraction mutuelle, en combinant l'amour de mari et femme avec celle de frère et sœur, serait assez forte pour entraîner des rapports exceptionnellement fréquents.

- Si j'avais un frère... dit Lilia.

- Cinyras engendra son fils Adonis des rapports qu'il eut avec sa fille Myrrha à une fête de la déesse des moissons, dit la mère de Lilia.

- Qui est Cinyras ? demanda la grand-mère. Un artiste ou un homme politique ?

- Il était roi et prêtre d'Aphrodite. Sa richesse était proverbiale, dit Lilia.

- Pourquoi ne l'as tu pas épousé, lui ? Tu préfères cet homme ? La grand-mère ramassa sa canne et la planta dans le nombril de Lénine.

- C'est mon père. Ne devrais-je pas préférer mon père à tout autre homme ?

- Ecoute ton père qui t'a engendrée, et ne méprise pas ta mère, quand elle est vieille, dit Félix.

- Ma mère est toujours séduisante, dit Lilia. Elle a des goûts dispendieux en matière de vêtements et de parfums. Et on la regarde dans la rue et sur les plages.

- Si j'étais vivante... dit la mère de Lilia.

- Et n'oubliez pas que vous êtes un cadavre. Félix sortit le cerveau de Lénine de son attaché-case et le mit dans l'amphore. Les rapports sexuels entre un homme mort et une femme vivante peuvent difficilement être considérés comme incestueux. Ni les linguistes ni les sexologues n'approuveraient ce terme.

- Elle est ma fille, répéta Lénine.

- Dans nos enfants, nous avons une grande responsabilité qui nous est confiée, dit Félix. Laissez-nous leur accorder beaucoup de soins, et tout faire pour que le Malin ne nous les dérobe pas.

- Qui a dit cela ? demanda Lénine par indiscretion scientifique.

- Saint Chrisostome. En combinant l'amour d'un père avec celui d'un mari vous dispenserez à votre fille unique le plus d'attentions imaginables.

- Et vous ne gaspillerez pas votre pouvoir sexuel et votre élan romantique, ce qui arrive toujours quand un homme aime deux femmes : sa femme et sa fille, dit la mère de Lilia.

De toutes façons, je ne peux compter que sur mes gènes pour créer l'avenir idéal. Platon a dit quelque chose à cet effet. L'abondante progéniture des meilleurs. Le secrétariat de la République se partageait les femmes les plus belles. Et ils couchaient avec leurs propres filles sans le savoir. Lilia est mon corps, mes gènes, ma propre chair, ma sueur et mes larmes, ma joie et ma tristesse. Nous repeuplerons la terre, sans laisser de place aux autres. Miroirs, rien que des miroirs... Miroirs partout : dans la salle de bains, dans les rues, dans les bois, sur Jupiter...

Félix quitta la pièce, puis revint avec un chaudron bouillant.

- *Thrice the brinded cat hath mew'd*, dit-il.

- Je ne comprends pas l'anglais. Lénine secoua la tête.

- Le chat a miaulé trois fois.

- Quel chat ? Lénine frissonna et leva les yeux. Il se souvint de ses tribulations dans le restaurant.

- Montrez ! hurla Andreï Petrovitch, suspendu à une corniche. Je m'excuse de mon intrusion, mais les affaires sont les affaires.

- Vous êtes tout excusé, dit la grand-mère. Montrez !

- *Show his eyes, and grieve his heart !* Montrez à ses yeux et chagrinez son cœur ! cria Lilia.

- Elle veut qu'on vous fasse du mal, expliqua Felix.

Lénine leva le bras et recula de quelques pas ; son ex-maîtresse avançait vers lui. Il se regarda dans le miroir qu'elle portait et vit son mari, multiplié à l'infini.

- *I'll charm the air to give a sound, while you perform your antic round,* dit Félix en s'asseyant devant le piano droit.

Lilia se mit à danser.

Brouillard de l'automne,
 La quai des brumes.
 Je recueille des aumônes.
 J'attrape des rhumes.
 Où se caches-tu ?
 Je me suis perdu.
 Je suis perdu
 Sans toi.
 Je suis une poire.
 Je crie mon désespoir
 Sur les toits.
 Et il n'y a pas de ciel
 Au-dessus de ces toits.
 Ni ciel ni Ariel.

Il faut que tu viennes !
 Je t'attends à Vienne,
 A Paris, à Moscou –
 Un peu partout !
 Je ne mange ni bois
 Sans toi.

« Qui êtes-vous ? demanda Lénine. Pourquoi ai-je dormi dans le couloir ?

- Vous n'êtes pas autorisé à entrer dans la grande salle du mausolée.

- Qui a donné cet ordre ? Staline ? Il est de retour ?

- Les demoiselles d'honneur brossent la tresse de l'épousée. Ils peignent et tressent sa chevelure d'or. "O pauvre de moi", dit l'épousée et ses yeux se remplissent de larmes. Telle est l'ancienne coutume. Je suis votre remplaçant, votre doublure.

- Je n'ai pas besoin de doublure. Comment vous appelez-vous ?

- Vladimir. Vous pouvez m'appeler Volodia. Je vais chanter des chansons et accomplir d'autres tâches.

- Qu'avez vous chanté ?
- La chanson que vous n'avez pas eu le temps d'apprendre. D'ailleurs, vous n'avez d'oreille ni pour la musique ni pour la poésie.
- J'aimerais dormir dans mon lit.
- Vous avez dormi assez longtemps. Vos amis arrivent dans quelques minutes.
- Je n'ai invité personne.
- Ce sont les invités de la noce. Vous vous mariez aujourd'hui.
- Lilia ? Sa mère ? Je ne veux pas les épouser ! Ces femmes m'ont trahi !
- Elles tressent ses cheveux avec un ruban rouge. "Tressez, tressez les cheveux de ma fille", dit la mère. Elles tressent ses cheveux avec un ruban bleu.
- Elle a trahi son propre père.
- Ecoutons leur chant ! Volodia plonge la main dans un trou masqué par deux panneaux.

Sale menteuse !

Allumeuse !

Pourquoi nous parler
 A longueur de journée
 Des presbytères,
 Des monastères ?
 Tu es un feu follet !
 Tu adores les jeux folâtres
 Et les coups de théâtre.

Tu veux qu'il t'embrasse
 Sur la bouche, sur les seins.
 Et s'il se dérobe, tu casse
 Des vases, en criant : « C'est un saint
 Et j'ai besoin d'un diable. »
 C'est lamentable !
 Et c'est malsain !

Alors, pourquoi ces larmes ?

Pourquoi tout ce cinéma ?
 Ton fiancé arrive avec son arme.
 Pourquoi cries-tu : *Mama, mama* ?

Il faut te rendre sans condition.
 Son arme est longue et puissante
 Comme un lion, comme un lion.
 Et délicieuse comme une tarte.
 Pourquoi cries-tu : Ma tante, ma tante ?
 Quelle tarte, quelle tarte !

Volodia retira sa main du trou et la leva vers la lumière comme pour vérifier qu'elle n'avait rien perdu dans le labyrinthe du mur. « Appéciez-vous la qualité du son ? Nous avons acquis un micro japonais et une paire de haut-parleurs allemands. L'acoustique est bien meilleure dans le couloir. Et le CD est enregistré en son digital. Les acheteurs des vidéodisques prendront plus de plaisir à votre mariage que les participants. Voulez-vous entendre la "complainte de la mariée"? C'est un enregistrement digital. »

Volodia plongea sa main dans un autre trou et son visage se plissa d'un sourire.

Oh, ma mère !
 Quel tremblement de terre !
 Je ne sais plus où donner la tête.
 C'est loin d'être une fête.

Ce sont mes funérailles.
 Mon train déraile.
 Mon train-train déraile,
 Ma jeunesse agonise.

Je suis la Tour de Pise,
 Mon fiancé est la Tour Eiffel.
 Ma vie bat de l'aile.
 Je tombe dans ses bras,

Ou plutôt dans ma tombe.
 Mon sang inonde ses draps.

Et tout le monde crie : « Hourra ! »
 Pourquoi ? pourquoi ?
 C'est immonde !

Une femme d'âge mur apparut dans le couloir. Elle s'excusa de son retard et commença à chanter dans un micro :

Ne pleure pas, chérie !
 Tes larmes sont vaines.
 L'arbre de ta vie
 Croit et fleuri.
 Ton sang virginal l'arrose.
 Sois sereine !
 Vois la vie en rose !

« Où est le sauna ? demanda la femme, après avoir fini sa chanson.

- Vous êtes dans le mausolée, dit Lénine.
- Mais la coutume exige que nous nous lavions dans un sauna...

Volodia plongea sa main dans un autre trou, en sortit une savonnette et la tendit à la femme.

- Il y a des toilettes dans le couloir voisin. Vous pouvez vous laver si vous le souhaitez.

- J'ai pris une douche ce matin, dit la femme en repoussant la savonnette.

Vierge Marie, viens, viens !
 Vierge Marie, tiens, tiens
 Les cheveux de la fiancée !

- J'en ai assez, j'en ai assez ! cria Lilia.

- Nous pouvons entrer dans le grand salon maintenant, dit Volodia. Ils vont peigner et brosser vos boucles.

- Il est presque chauve, dit la femme.
- C'est l'ancienne coutume, dit Volodia. Quel genre de rasoir utilisez-vous ?

Prends un taxi et va en ville !

Achète de l'huile, achète de l'huile !

- De l'huile d'olive, chanta un convive.
 - Je n'ai trouvé ni d'huile d'olive ni d'huile d'arachide, dit la femme.
 - Vous auriez dû acheter deux bouteilles d'huile de tournesol, dit Lénine.
- Bras dessus bras dessous, ils pénétrèrent dans le grand salon du mausolée.
- On pourrait laver ses cheveux dans de l'eau minérale, suggéra la mère de Lilia.
 - Où sont tes parents ? demanda Lilia. Leur as-tu envoyé une invitation ?
 - Pourquoi as-tu trahi ton père ? Tu m'as montré l'avenir.

La mère de Lilia traduisit cette remarque dans le langage des vivants.

- Je n'ai pas trahi mon père. Tu ne devrais pas parler affaires pendant la cérémonie. Dis seulement : "Qu'on me brosse les boucles !"

- Il y avait un miroir. Et je n'y étais pas.
- Avez-vous le monopole des miroirs ? demanda la mère de Lilia.

Volodia fit un pas en avant, décoiffa ses cheveux et entonna une chanson :

Qu'on me brosse les boucles !

N'ébouffez pas mes cheveux

Pendant le jour des noces !

Chassez la fée Carabosse !

Vous êtes odieux, vous êtes hideux.

Je suis hideux, moi aussi.

Qu'on me brosse les boucles !

Qu'on me joue du Debussy !

- Pourquoi voulez-vous entendre du Debussy ? demanda un convive.

- Parce qu'il a écrit *L'Isle joyeuse*.

- Ma femme vous envoie ses félicitations, dit le père de Lénine en apparaissant sur le pas de la porte.

- Sa bénédiction, corrigea Lilia.

- Le docteur lui a ordonné de rester à la maison. Il y a eu beaucoup de maladies dans la famille au cours des cent dernières années. Et la maladie rend faible et chancelant.

- Vous semblez jeune et en pleine forme, dit la grand-mère de Lilia.

Gloire au père

Et au petit père !

Gloire à la mère

Et à la grand-mère !

Gloire aux enfants

Et aux petits-enfants !

Gloire à ceux qui ne sont pas nés !

Gloire à ceux qui sont internés !

- Que voulez-vous dire par là ? demanda un convive. Parlez-vous d'Internet ?

Gloire à ceux qui sont morts et enterrés !

Gloire à celui qui n'est pas enterré !

- Nous n'avons pas trouvé d'huile d'olive, dit la mère de Lilia.

- N'importe quel liquide ne ferait-il pas l'affaire ? demanda le père de Lénine.

- Avez-vous pensé à la couronne d'or ? demanda la mère de Lilia.

- Etais-je censé m'attaquer au problème de la couronne ? demanda avec inquiétude le père de Lénine.

- C'est votre fils, après tout.

Placez la couronne

Sur sa tête !

C'est Macbeth.

- C'est un chat qui ronronne, corrigea Lilia.

- Et les cadeaux de mariage ? demanda la grand-mère de Lilia.

- Je suis sur la file d'attente pour une voiture, dit le père de Lénine.

- Une jaguar ? demanda Lilia.

- Je vous offrirai ma Mercedes, dit Félix.

- Un attelage à deux chevaux, dit Volodia.
- Un attelage à quatre chevaux, corrigea Lilia.

Regardez les chevaux !
 Et regardez ses cheveux,
 Les cheveux du fiancé !
 Et admirez son passé,
 Son passé révolutionnaire,
 Son air débonnaire !

- Est-ce un concours hippique, un salon de coiffure ou un mariage ? demanda la femme entre deux âges.

- Avez-vous entendu parler de Frou-frou ? demanda le père de Lénine. Ce cheval est un tuyau en or pour la cinquième.

- Nous nous sommes déjà promenés en voiture le long de la Tverskaïa, dit Lilia.

- J'espère que je ne serai pas en retard. Puis-je emprunter votre voiture ? Je souhaiterais qu'ils ne chantent pas aussi souvent. Quand êtes-vous censés vous retirer dans la chambre nuptiale ? Lénine se détourna de son père. Pourquoi ne pas découvrir les avantages corporels de ton épouse avec quelques heures d'avance ? A 5 heures au plus tard ? Doit-on avancer la pendule ? Tu en as l'habitude, me semble-t-il. Combien de pendules as-tu avancé dans ta vie ?

- Qu'allons-nous faire maintenant ? demanda Lilia.

- Il doit s'agenouiller devant son père, dit la mère de Lilia.

- Avec grâce, précisa Lilia.

Il s'agenouille devant son père
 Le sage des sages se met par terre...

- Qu'attendez-vous ? demandèrent sept personnes à l'unisson.

- Mon fils, tu n'as pas...

- Telle est l'ancienne coutume, dit Volodia.

- Il doit aussi baiser le pied droit de son père, cria un homme grisonnant en levant son bâton.

- Ca ne fait pas partie du rituel, dit Volodia.

- C'est le fils prodigue. L'homme baissa son bâton et un coup de tonnerre retentit à travers le mausolée.

- Il n'est pas rentré à la maison, dit Félix. Pas encore.

Le fils prodigue se morfond dans les steppes.

Il n'a pas d'allumettes, il mange des cèpes.

- Vous chantez faux, dit la mère de Lilia au chœur. Voici un diapason.

- Combien les avez-vous payés ? demanda la grand-mère de Lilia.

Volodia referma le couvercle du sarcophage, grimpa dessus et entonna une nouvelle chanson :

Mes amis sont là.

C'est mon mariage.

Ils en font tout un plat.

Ils sont fous de rage.

« Félicitations ! Tu as de la veine !

Ta fiancée est une sirène ! »

- J'ai faim et soif, dit un ami du marié. Faites-vous une grève de la faim pour protester contre les réformes économiques, ou êtes-vous au régime?

- Vous devez d'abord faire un discours en l'honneur du marié. Mais ne chantez surtout pas ! dit le père de Lénine.

La mort ne porta atteinte

Ni à sa volonté ni à sa vigueur.

Sa fiancée est déjà enceinte.

- Lénine est immortel, dit Lilia.

- Comme les académiciens français, dit le père de Lénine.

Vladimir détale son cheval

Et galope vers la ville.

Quel galop infernale !

« Où est-elle ? » se demande-t-il.

Il sort ses jumelles

Et les porte à ses yeux.

« Où est-elle ? où est-elle ?

Je brûle, je prends feu. »

Des femmes dans les rues,

Des femmes dans les fenêtres.

- Où est ma bru ? cria la mère de Lénine.

- Mais je suis là, voyons. Lilia est dans la rue. Lilia est dans la fenêtre. Lilia est sur son cheval. Lilia est dans son château fort. Lilia est dans son cœur. Ne pouvez-vous pas trouver un dénouement approprié ?

- Le mot de la fin ! cria la mère de Lénine.

Lilia fouilla sous le matelas de laine de Lénine, repêcha trois carnets et les tendit au chef du chœur.

- J'ai envie d'un verre de bière, dit le père de Lénine en dépliant un journal. Vous n'auriez pas de bière pression au mausolée, par hasard ? Puis-je disparaître une demi-heure ? Tu m'embrassera la main plus tard. À la maison.

- Et vos chansons, vos cris et danses sur la peau d'ours ? Et qui va tuer le coq ou les deux poulets ? demanda Volodia en s'installant dans l'embrasure de la porte.

- Ma chanson ? demanda le père de Lénine en fredonnant un air des *Noces de Figaro*.

- Je ne peux pas remplacer tout le monde ! Vous êtes contre-ténor, j'imagine. Et votre femme est une coloratura magnifique. N'a-t-elle pas chanté la reine de la nuit l'an dernier dans *la Flûte enchantée* ?

- Elle était Zerline dans *Don Giovanni*.

- Et vous, qui étiez-vous ? le commandeur, Don Ottavio ?

- J'ai toujours été le père de Lénine et personne d'autre !

- Avez-vous trouvé le mot de la fin ? demanda Lilia.

Lilia est dans son cœur.

Lilia est son âme sœur.

Lilia est dans sa chambre.

Lilia caresse son membre.

- Pourquoi les payez-vous ? demanda la grand-mère de Lilia. Les paroles sont obscènes !

Lilia caresse son membre

Et vide ses pots de chambre.

- C'est un mariage russe traditionnel ? demandèrent Karl Marx et Friedrich Engels à l'unisson. Quel pays barbare !

- Je suis fier du peuple russe, dit Lénine. Il a créé un état puissant, viril, et il l'a défendu contre les invasions et les ennemis invisibles - les espions. Je suis fier de la nation russe qui a produit la classe ouvrière la plus révolutionnaire du monde. Je suis fier de la Russie dont le sein a nourri le plus grand...

- Arrêtez cette abomination ! cria Restif de la Bretonne. Vous devriez fuir cet endroit immédiatement.

- Je suis le propriétaire de cette maison, dit Lénine.

- A-t-elle appartenu aussi à vos parents, vos grands-parents, vos arrière-grands-parents ? demanda le comte Claude Henri de Rouvroy de Saint-Simon.

- Le mariage exauce tous les désirs des hommes, hurla Restif de la Bretonne en tourbillonnant autour du sarcophage. Trop facile, n'est-ce pas ? Le mariage vous donne droit à tout, même à un assouvissement sexuel illimité. Vos parents ne peuvent vous empêcher de voir votre femme tous les jours : la loi est de votre côté. Votre femme vous accompagne toujours dans votre chambre, à moins que vous ne lui donniez l'ordre de rester dans la cuisine. Et votre désir s'affaiblit, s'affadit. Il devient mou, brumeux... Et vous ordonnez à votre femme de rester dans la cuisine.

- Il n'y a pas de cuisine au mausolée, dit Lénine.

- Mais vous avez une femme. Donc, vous devriez faire monter la tension et rehausser les intentions sexuelles en refusant un accomplissement facile. Sortez ! Sautez dans le prochain avion pour New York ! Si vous ne voulez pas renoncer à votre propriété et à vos possessions, enfermez vous dans la salle de bains. Puis grimpez sur la fenêtre des toilettes et rejoignez votre femme dans une taverne sous un nom d'emprunt - pour induire en erreur le détective privé engagé par votre père.

- Un détective privé ? Lénine jeta un œil sous le sarcophage. En Russie, tous les détectives ont été nationalisés après la Révolution d'Octobre. Des salariés de l'Etat... des fonctionnaires...

- Ils conserveront votre désir sexuel à son sommet en plaçant des obstacles sur votre chemin, cria Restif de la Bretonne.

- Et mon désir ? demanda Lilia. Quel âge ont vos détectives ? Sont-ils morts, eux aussi ?

- Vous ne les verrez pas, murmura Andropov. Nos détectives sont invisibles. Et il s'estompa de l'esprit de Lilia.

- J'ai reçu mission de dire...

- Qui êtes-vous ? demanda Robert Owen.

- C'est mon invité, dit Lilia.

- Il n'est pas invisible, dit Lénine.

- Je suis un représentant des encyclopédistes.

- Ecoutez attentivement ! dit Lilia en regardant autour d'elle.

- Tous les praticiens s'accordent à penser que les divers symptômes de vapeurs et d'afflictions hystériques dont souffrent si odieusement les jeunes filles et les veuves sont une conséquence de la privation de mariage. En fait, on peut observer que les épouses, spécialement celles qui sont heureuses en mariage, y échappent d'habitude, et que ces maladies sont très fréquentes dans les vastes établissements abritant un grand nombre de jeunes filles obligées par devoir et par statut à conserver leur virginité.

O, saint Luc ! O, saint Luc !

Viens ici ! Par ici !

Parles-tu volapük ?

- Il faut qu'on parle russe dans l'au-delà, dit un homme barbu. La langue de la troisième Rome.

Où es-tu ? Viens ici !

Quel est ton truc,

Cher saint Luc ?

Viens ici ! Par ici !

Merci, merci, merci, merci !

- Et son cachet ? l'argent ? demanda la grand-mère de Lilia. L'avez-vous envoyé ?

- Comment ? Par la poste ? demanda un jeune homme. Nous n'avons même pas de carnets de chèques dans ce pays de merde !

La mère de Lilia posa une bouteille de vodka sur le sarcophage, arracha le drap du lit nuptial et le déplia sous les pieds de Lénine.

Bois de la vodka !

Bois comme un trou !

Ne touche pas Lilechka !

Elle est belle, tu es fou.

Ne touche pas ma fille !

Dors dans ton corbillard !

Ce n'est pas une quille

Ni un jeu de billard.

- C'est plutôt une béquille, dit la grand-mère de Lilia.

Le père de Lénine s'agenouilla devant le drap et demanda un verre grossissant.

- Où est le sang ? Pas une goutte !

- J'ai oublié les poulets, dit la mère de Lilia. La nuit dernière, je les ai mis dans le placard et, naturellement...

- C'est trop tôt ! dit Beria.

- Il n'est jamais trop tôt pour répandre le sang humain ! dit Hitler.

- Il n'est jamais trop tard pour répandre le sang humain ! Savez-vous comment on se conduit avec une vierge ? Beria s'approcha de Lénine et lui pinça les omoplates. Vous devriez glisser sur son corps, lécher son nombril...

- Pas une goutte ! s'exclama le père de Lénine.

- En mordant et en léchant, vous investissez la place et vous plongez la langue jusqu'à...

- Donnez-moi le coq ! hurla le père de Lénine.

Lilia replia le drap et le tendit à sa mère.

Ce n'est pas trop tard !

Oh, ma mère ! Oh, ma mère !

Eloigne ce dard !

L'amour est une chimère.

Mon fiancée est mort.

Seul son dard vit encore.

Mais son cœur est de glace.

Quel tour de passe-passe !

Que deviendrais-je

Avec ce bonhomme de neige ?

Eloigne ce couteau !

Tu m'entends, ma mère ?

Sers-moi du Cointreau !

L'amour est une chimère.

- Quel couteau ? De quoi parlez-vous ? hurla Lénine.

- Le dîner est servi ! dit la femme entre deux âges.

- Ce n'est pas trop tard : je n'ai pas avalé un morceau de jambon, dit Lilia.

- Tu n'as pas faim ? ni soif ? demanda sa mère. Je pensais que tu étais enceinte.

- Nous pourrions faire une promenade avant le dîner, suggéra le père de Lénine. La marche ouvre l'appétit. »

Des agents du KGB et des représentants des forces armées bordaient la route du cortège. Huit cents secrétaires du parti saluèrent le couple. Des coups de kalachnikov retentirent dans la capitale. Venus de l'Est en leur costumes folkloriques, des hommes et des femmes égayaient le décor.

Lilia traversa la place Rouge sous un baldaquin porté par seize secrétaires des partis communistes.

Attirés par la distribution d'alcool, les gens s'étaient rassemblés sur la place Rouge depuis la veille au soir. Leur enthousiasme et leur ferveur se traduisit par une bousculade épouvantable ; une fois à terre, les gens n'arrivaient plus à se relever sous les vagues de corps humains.

Sur les rives de la Moscova, mille canons tonnèrent, annonçant à la ville que la cérémonie de mariage était en cours.

La joie du peuple et le tintement des cloches ne se bornaient pas à la capitale. Jusqu'aux fins fonds de l'immense terre russe on entendait des cris et des coups.

A sept heures du soir, on tira une salve de cinquante canons.

« Où est votre père ? demanda la mère de Lilia.

- Il a sans doute péri dans la bousculade, répondit Lénine.

- Le dîner sera froid, dit la femme entre deux âges.

- Et qui bassinera le lit pour les jeunes mariés ? demanda Volodia.

- Il y a de nombreux candidats, dit Félix. Néron, Richard III, Henry VIII, les bourreaux de Nicolas II... Staline était encore sur la liste il y a quelques heures.

- Qu'est-il arrivé ? demanda Lilia. J'aime sa moustache et son uniforme.

- Il n'aurait pas trouvé votre lit de toutes façons. Il est devenu aveugle cet après-midi.

- Un glaucome ? demanda la mère de Lilia.

- Le duc de Cornouaille lui a-t-il arraché les yeux ? demanda Lénine.

- J'espérais qu'il serait témoin du marié, soupira Andreï Petrovitch. Il n'y a pas de démocratie dans l'au-delà.

Remplissez vos gobelets

Et portez un toast

A la belle fiancée,

A ce beau *ghost*.

- Chantez en français, cria Jaques Toubon.

A ce beau spectre

Qui tient le sceptre.

Prenez vos couverts

On vous donne le feu vert.

Pendant près d'une demi-heure Lénine fut si absorbé par la nourriture qu'il ne remarqua rien. Quand il leva finalement les yeux et vit les visages humains alignés contre les murs, il découvrit qu'ils avaient quelque chose en commun avec les morceaux de viande qu'il venait de mâcher à l'extrémité de la table : ils étaient immobiles. « Leur ai-je dit de se taire ? se demanda-t-il. Staline est-il de retour ? Est-il aveugle ? Est-il sourd ?

Félix ouvrit son attaché-case et un chœur invisible se mit à chanter :

Pourquoi ne buvez-vous pas,

Chers invités ?
 Ce n'est pas l'heure du thé.
 Ce n'est pas l'heure du thé.
 Pourquoi ne mangez-vous pas ?
 C'est l'heure d'un grand repas.
 C'est l'heure d'un vrai festin.
 Il durera jusqu'au matin.
 Ce n'est pas l'heure du trépas.

- Pourquoi en effet ? demanda Andreï Petrovitch. Notre chef est réputé dans toutes les régions méridionales de l'enfer.

- Quel est son nom ? demanda Félix.

- Titus Andronicus. *Le cuisinier, le voleur, sa femme, son amant.* Vous l'avez vu ?

- Je n'ignore pas que vous êtes un fan de Peter Greenaway.

- Le voleur est contraint à manger sa propre victime - l'amant de sa femme.

- A quel parti appartenait l'amant ? demanda Lénine en plantant sa fourchette dans un autre morceau de viande.

- Il appartenait au parti adultère, répondit Andreï Petrovitch. Vous aussi, vous mangez vos victimes. L'une d'elles est sur votre fourchette à présent.

Lénine fit tomber sa fourchette dans une saucière et se couvrit la bouche des deux mains.

- A-t-il tué seulement un quart d'un être humain ? demanda Beria en comptant les morceaux de viande empilés dans un grand saladier.

- On en est seulement aux amuse-gueules, aux zakouskis. Le dîner durera mille ans.

C'est l'heure d'un vrai festin.
 Il durera jusqu'à la fin.
 Il durera jusqu'à la fin des temps.
 Le cuisinier, le voleur, sa femme, son amant.

- Et que dit le marié ? demanda Lilia.

Ecoutez Lénine !
 Etes-vous sourd ?

Ses paroles câlines
 Suivent leur cours.
 Regardez ses yeux !
 Il brûle d'envie
 D'aller au lit -
 Question de vie
 Et de mort.
 Vous avez tort !

- Et moi ? Je dis quoi ? demanda Lilia.

Comment est le lit ?
 Comment est le lit ?
 Est-il froid ?
 Est-il étroit ?
 Je bois le calice
 Jusqu'à la lie.
 Combien d'hommes
 Sont-ils en lice ?

- Voici la pomme, dit Volodia.

- Quelle pomme ? demanda la mère de Lénine.

- La pomme de Paris. Et il tendit la pomme à Lilia.

- Je dois les bénir sur une peau d'ours, dit la mère de Lilia.

- Un paillason coûterait moins cher, dit la grand-mère.

- Etes-vous aveugle ? Etes-vous sourd ? demanda Volodia en regardant la porte de la chambre.

- J'imagine que c'est le moment, dit Lilia. On ne va pas attendre qu'il ait fini ses zakouskis.

Les invités et les parents de la mariée s'assirent sur un banc devant la porte de la chambre. Lénine se leva.

- Il n'y a rien qui presse, dit André Petrovitch. Que pensez-vous de notre vin rouge ?

- Prenez votre temps, dit Félix.

Volodia porta le corps de Lilia dans la chambre et claqua la porte, laissant Lénine sur le seuil, les bras ballants.

- Vous voyez, mon vieux, votre *dopplergänger* vous remplace jusqu'à ce que vous ayez retenu vos répliques, expliqua Andreï Petrovitch. Lui aussi, il est membre du Parti adultère.

- C'est son frère, cria la mère de Lénine. Elle récita solennellement :

Aujourd'hui je promets Junie à votre frère ;
Ils se flattent tous deux du choix de votre mère.

L'ami du marié s'accroupit devant le trou de la serrure.

Raconte tout ! Ne cache rien !
Ce n'est pas pour rien
Que nous sommes ici !
Ca marche ou non ? couci-couci ?

- Je vous raconterai tout, dit l'ami du marié.

Ce n'est pas une Sainte Nitouche
Ainsi, elle ouvre sa bouche.
Et voici que sa langue...
On dirait qu'elle mange une mangue.

- Et le marié que fait-il ? demanda Kostia.

La cause entraîne l'effet :
Une raideur perceptible
Commence à se manifester.

- Je me demande s'il y a une Bible sur leur table de chevet, dit Luther.

Son pénis est encore fadasse.
Il chancelle, vacille, boitille.

- Je n'aime pas discuter de brouilles, dit Andreï Petrovitch.

Mais, à mesure qu'elle le lèche et l'embrasse...

- Elle est ma femme et ma fille !

Sa bouche va et vient.

Elle le tient.

- Ce n'est pas une gourgandine !

- Pourquoi sa fille ? Qu'est ce que c'est que ces bêtises à propos de Lilia ? demanda Andreï Petrovitch. Il a la berlue.

- C'est ma bête, dit Félix, les yeux baissés.

- Vous lui avez dit qu'elle était sa fille ? sa petite fille ?

- Je voulais réveiller ses instincts paternels...

- Pourquoi ?

- C'était le père de la Révolution, interrompit la mère de Lilia.

- Il ne l'aimait plus, dit Félix.

- C'est ma fille, dit Lénine. Sa mère était ma maîtresse.

- Mais non ! Andreï Petrovitch poussa du coude Félix vers Lénine. Vous ne comprenez pas que mon assistant s'est payé votre tête ? Lénine ferma les yeux, les rouvrit et regarda la mère de Lilia. Elle est son assistante et sa maîtresse. Vous comprenez ?

Lénine laissa échapper un hurlement et s'évanouit devant le lit. On lui donna une paire de claques ; on l'aspergea de coca-cola. Il reprit conscience et se remit à hurler.

- Vous n'avez pas des boules Quies ? demanda Andreï Petrovitch. Ils ont de la chance. Ils ne l'entendent pas. La vie n'est pas si épouvantable que cela. Ça me rappelle quelque chose... Vous avez vu *L'Ange bleu* ?

- Emil Jannings ? ses cris ?

- Un professeur qui devient un clown. Cocorico ! cocorico ! cocorico !

- Il a vu Marlène Dietrich dans les bras de son amant.

- Cocorico ! Et il a essayé de l'étrangler. Cocorico !

- Elle est morte il y a quelques mois.

- Quel cri effroyable ! Cocorico !

- Où est le coq ?
- Qui en a encore besoin ?

Montrez son sang !

On se ronge les sangs !

Elle est assassinée.

- Quoi ? demanda la mère de Lilia.

La virginité.

- Cocorico ! cocorico !
- Il crie comme Emil Jannings.
- Cocorico !
- C'est un clown professionnel !
- Il a toujours été clown. On ne le prenaient pas au sérieux en 1917. Sinon, on se serait défendus.
- On aurait défendu la Russie.
- Et la démocratie.
- Et la liberté.
- Cocorico ! cocorico ! cocorico !
- Coco le clown.
- C'est un scandale ! J'appelle la police.
- Cassez-lui un œuf sur la tête ! J'aimerais le voir dégouliner sur son gros nez rouge.
- Je n'ai plus d'œufs dans la cuisine.
- Laissez le dégouliner sur son ventre.
- Adieu le pantalon !
- Il ressemble à un coq.
- Et sa voix ressemble à celle de Lénine. Vous savez, sa dernière maladie...
- Vous exagérez...
- Un œuf à deux jaunes !
- Cocorico ! cocorico !

Félix le réveilla et le lecteur de cassettes qu'il tenait près des oreilles de Lénine se mit à parler en russe :

Tu étais si insensible à la misère et à la solitude ! Chez moi, dans ma chambre, tu ne parlais que de Marx et d'Engels. « J'aime Marx et Engels, je ne peux me taire quand on les insulte. » J'entends encore ta voix. Et je sens tes mains, tes doigts. Doucement, tu caresses mon corps chaud, soumis. Mes fesses vibrent sous tes doigts. Mes gémissements t'encouragent à continuer - jusqu'à ce que je cesse de gémir et de suffoquer d'amour. Et tu m'écrivais des lettres philosophiques. Dans chaque lettre, tu me demandais de détruire notre correspondance. Donc, je n'ai qu'une lettre de toi dans mon secrétaire.

« J'ai cette lettre. Félix éteignit le lecteur de cassettes et sortit une feuille de papier de son pantalon. « C'est votre écriture, si je ne me trompe ? Lénine prit la lettre et la parcourut avec une grimace de dégoût :

Un jour Trotski décida d'entreprendre une grève du sexe pendant trois semaines. Il entendait me punir d'une erreur que j'avais commise en écrivant sous sa dictée. Un matin, il était dans la salle de bains et je l'entendis se faire un discours. (Il avait l'habitude de répéter ses discours devant un auditoire imaginaire représenté par le miroir de la salle de bains. À la fin, il applaudissait et criait bravo pour s'encourager et décourager ses ennemis.) Je m'activais dans la cuisine pour rassembler les sandwiches habituels. Subitement, il tomba dans un profond silence et j'allai voir ce qu'il faisait. La porte était entrebâillée et je glissais un œil à travers la fente. Ce que je vis me fit frissonner d'un plaisir anticipé. Trotski se tenait en face de la cuvette. Son bras s'agitait de haut en bas. Sa main échappait à mon champ de vision, mais je savais où elle était. Je contemplais avec stupéfaction son bras qui bougeait de plus en plus vite. Ses hanches commencèrent à s'agiter de manière incontrôlable. Je compris qu'il n'y avait pas un moment à perdre. Je courus à la cuisine, pris une casserole d'eau froide et arrosai Trotski de la tête au pieds. Jamais un homme n'a quitté plus vite sa salle de bains ! Nous avons brisé sa grève sur le champ. Je n'ai rien contre la masturbation, mais quand il s'agit d'un obsédé sexuel refoulé...

« Le passé simple, dit Lénine. Pourquoi utilise-t-on le passé simple ? Même dans une lettre...

- Parce que, dans l'au-delà, le passé est simple, répondit Félix. On est coupable ou non coupable.

- De toute façon, je n'ai rien à voir avec cette pornographie. Trotski a vécu à l'étranger pendant de nombreuses années. Il a subi l'influence de la dépravation et de l'immoralité occidentales. Je me demande pourquoi nos censeurs ne l'ont pas détruite.

Et il cacha la lettre sous un oreiller. Félix sortit la lettre de dessous l'oreiller et déplia ses lunettes.

- Oh, mille excuses ! Je vous demande pardon ! Je dois avoir mis un vieux costume. Il jeta la lettre par la fenêtre. Mais c'était votre écriture, non ? Tant pis ! N'y pensez plus !

J'ai épousé la plus jeune. Ma femme est ravissante, généreuse et soumise. Mais il y a un problème : elle est frustrée quand nous faisons l'amour, car je ne peux pas me retenir. Ça ne vous gêne pas si je vous raconte mes malheurs ? Je ne tiens pas plus d'une minute après la pénétration. Nous avons tout essayé : la fellation... Qu'importe ! Elle parle d'aller voir un médecin, mais je pense que, comme elle était ma première expérience sexuelle... au sens figuré... Vous voyez mon problème ? Qu'en pensez-vous ? ? Ma femme doit-elle aller voir un médecin, ou faut-il engager un troisième partenaire ? Faut-il tenter une partouze à trois ? Faut-il faire ménage à trois pendant un an ou deux ? Un autre homme, un grand homme... Le sexe a tant d'importance pour nous que notre mariage ira à vau l'eau si nous ne parvenons pas à résoudre ce problème. »

Félix tambourina de ses doigts sur le lecteur de cassettes.

- Quelle voix était-ce ? demanda Lénine.

- Celle que nous avons enregistrée dans notre studio ? C'était votre maîtresse. Elle vous a donné un enfant. Une fille.

- Ma fille ? Lénine ramassa les photos.

- Elle ne fait pas partie du personnel de la maison. Pas encore. Je veux seulement vous montrer ma femme. Elle est quelque part au milieu du paquet. Vous savez quoi ? J'aimerais répéter notre trio avant que vous ne veniez à la maison. Ma femme est assez fragile et pourrait souffrir du choc en cas d'échec. Nous allons inviter une autre femme et travailler à notre thérapie pendant quinze jours.

Est-ce un tribunal ? Les italiques, encore les italiques. Pourquoi les vois-je où que j'aille ? Mes pensées sont en italiques. Et les autres pensent normalement. Pourquoi me refuse-t-on des lettres ordinaires ? Mes pensées sont-ils anormales ? Croit-on que je suis

fou ? Suis-je dans un asile psychiatrique ? Alors, Lénine est aussi dans un asile. Et ses bonnes femmes. Ou suis-je plus important que les autres ? plus important que Lénine ? Je suis son avocat. Et les avocats sont plus importants que leurs clients. Les avocats sont même plus importants que les juges. Jésus Christ était un avocat. Dois-je me présenter ? Bonjour ! Je suis l'avocat de Lénine. Dur d'oreille. Aussi vieille que l'éternité. Est-elle un juge ? Je n'ai pas à parler avec elle. Je n'ai pas à lui baiser la main.

TROISIEME PARTIE

Je ne distinguerai pas ce jour dans le panorama des jours et des nuits qui s'ouvrent et se referment sur moi pendant que je poursuis ma route vers le salut. Ils se ressemblent à un tel point que je confonds le jour avec son homologue nocturne et vice versa. Je confonds les jours avec les semaines, les minutes avec les secondes, et ainsi de suite. Cette expression semble assez courante dans l'au-delà, à l'intérieur des frontières de l'éternité : « et ainsi de suite ». Cela sonne mieux que « et cætera ». Et ainsi de suite. L'éternité y semble enclose. L'éternité dans son intégralité, dans sa plénitude.

Citoyens de l'enfer ! Nous vous saluons depuis notre studio et nous espérons que vous êtes collés à vos télévisions dans l'attente d'un programme instructif. Ce soir vous allez suivre les aventures et les mésaventures de votre héroïne favorite Natacha qui, accusée du meurtre de sa belle-fille enceinte de huit mois et de l'héritier embryonnaire des cinq milliards de sa fortune, opte pour le suicide et se précipite à la nage dans les mâchoires d'un requin de réputation mondiale. Au dernier moment, néanmoins, le courage lui fait défaut ; elle jaillit hors de l'eau et court pendant une heure le long d'une plage californienne. À la fin du dernier épisode, nous l'abandonnons nue comme un ver dans les bras d'un avocat. Ne manquez pas le 156e épisode de notre feuilleton : *Le rouge et le blanc* ! A présent, je vous propose de vous mettre au courant de ce qui se passe aux confins de l'Enfer et aussi à l'extérieur - dans ce qu'on appelle « le pays des vivants » ou « la terre des hommes ». Ou « la terre des femmes ».

« Eteignez le poste ! dit Staline.

- Vous avez entendu un coup de feu ? dit Beria.

- Ne baissez pas le son, dit Staline.

... rappelez à ceux qui souffrent d'amnésie qu'ils vivent dans une société démocratique qui respecte leurs libertés et leurs convoitises personnelles. Notre constitution garantit la liberté de parole et notre agence touristique offre un grand choix de voyages organisés, notamment des aller-retour dans la journée à Jupiter et Mars. Vous êtes aimablement priés de montrer votre numéro d'immatriculation à nos employés...

- Je ne me déshabillerai jamais devant ces gens, dit Staline.

... assurez-vous que les planètes mentionnées plus haut sont bien situées dans la zone qui vous est assignée par nos responsables, sinon vous courrez le risque d'être expulsé. Epargnez-vous la disgrâce d'une expulsion ! Les billets ne sont valables que pendant vos vacances...

- Je ne suis jamais allé en Amérique, dit Staline.

- Mais vous êtes allé en Sibérie, si je ne m'abuse, dit Beria.

... une mauvaise réputation parmi les agonisants qui font une fixation sur ce qui les attend et se confondent en repentirs parce qu'ils préfèrent le miel et le lait au souffre et aux poêles à frire. Ils tirent leurs informations essentiellement de romans courtois - des livres dépassés et sans aucune valeur scientifique - ou de témoignages rapportés par de soi-disant prophètes revendiquant une familiarité des relations avec des anges et autres espions étrangers. Leur attitude est amenée à changer nécessairement dès qu'ils ont poussé leur dernier soupir et sont accueillis par nos patrouilles frontalières...

- Ils ne parlent jamais comme ça à la télévision, dit Staline. Je me demande ce qui est arrivé... Voyez-vous quelque chose ?

- Le présentateur, dit Beria.

- Et vos informateurs ?

- Pas de nouvelles de l'extérieur.

Je suis d'accord avec Staline. Ils ne parlent jamais comme ça à la télévision. Où parlent-ils comme ça ? Dieu seul le sait. Pourquoi parlent-ils comme ça à la télévision ? maintenant ? Encore une de leurs magouilles. Rien d'autre. Point final. Encore un point final. Pourquoi perdre mon temps avec ces bagatelles ? Mais je n'ai rien à perdre. J'ai tout le temps. J'ai une éternité devant moi. Et à droite. Et à gauche.

... et le jardin d'Eden. Les habitants de l'enfer adorent leur pays et ne regrettent pas les crimes qu'ils ont commis sur terre. Ils admirent et aiment Satan qui dirigea son navire à travers les tourmentes de l'histoire et les aléas des humeurs divines.

- Dieu n'est-il plus *persona non grata* ? demanda Beria.

... et la cruauté. Dans la période qui a suivi la mort de Jésus-Christ, nos fermes et nos usines ont souffert de pertes considérables, inquiétantes ; notre Chef dut faire face aux attaques orchestrées par les pères de l'Eglise qui sont enclins à répéter calomnies et propos diffamatoires sans prendre jamais la peine de vérifier la véracité de leurs informations. L'industrie, le système de transport et l'agriculture furent ruinés. La famine et la lassitude provoquèrent le mécontentement de quelques ouvriers qui durent être exécutés pour le salut de la prospérité et du bien-être de nos citoyens. Pendant ce temps, notre Chef élaborait un plan pour la réorganisation de notre économie et proposa aux habitants de l'Enfer une tâche de dimensions gigantesques, sans précédents par son audace, son envergure et sa cohérence. Satan se tournait hardiment vers l'avenir, confiant en notre aptitude à profaner les vases sacrés...

- Voyez-vous des chars et des parachutistes ? demanda Staline.

- Non, répondit Beria.

Ni moi non plus. Lénine a-t-il quelque chose à voir avec tout ça ? Je lui ai demandé bien souvent de se calmer et de se mettre en quête d'une occupation pacifique. Pourquoi ne pas reprendre le jardinage ? J'admirais son jardin autrefois, en particulier le murmure rassurant, paisible de la chute d'eau. Pourquoi la chute d'eau murmurait-elle ? Avait-elle peur des microphones ? Sa chute d'eau. Où bien était-ce une cascade ? Comment appelle-t-on ces choses sur terre ? Peu importe. Je ne vivrai plus jamais sur terre. Dans la terre peut-être. Si tout va bien. À l'intérieur. Dedans. Il fait froid dehors.

... aime une plaisanterie et éclate d'un rire chaleureux...

- Il y a quelque chose qui cloche, dit Staline.

- Je la connais sur le bout des doigts, dit Beria.

- Quoi ? demanda Staline.

- La biographie de Satan.

- Vous l'avez apprise à l'école ?

- Je l'ai aussi apprise à la maison. "Satan, qui a fait preuve des attentions paternelles pour la santé et le bien-être des enfants, a pris des mesures particulières pour améliorer la distribution de lait et de beurre à leur intention.

... le meilleur ami des jeunes et des enfants à naître. Il démontre des attentions paternelles à l'égard de leur éducation, toujours inquiet...

- Où veulent-ils en venir ? demanda Staline.

Satan est extrêmement modeste dans ses goûts et ses habitudes. Ses habitations, sa nourriture, ses vêtements sont strictement utilitaires. Il fuit le luxe et les ornements. Il porte toujours un costume sombre; ses pantalons tubulaires semblent un brin trop courts pour ses jambes. Pendant des siècles, il a porté la même cravate : noire avec des petites fleurs blanches...

Lénine porte toujours cette cravate. Je lui ai souvent proposé d'aller acheter avec lui une nouvelle cravate et une nouvelle chemise. Il a encore trois cent dollars de réserve. Un criminel doit faire bonne impression. Il ne m'écoute pas.

- Ils ont besoin de notre support moral, dit Beria avec orgueil.

... surpasse Dieu dans Son instinct de la modernité. Comme un jardinier blanchi sous le harnois qui surveille et soigne une nouvelle plante...

- Une révolte ? suggéra Staline.

- Un complot ? suggéra Beria. Il s'agenouilla et jeta un œil sous son lit. Vous y participerez ?

Toujours en train d'écrire et d'inciter le peuple à la révolte. Lénine est incorrigible. Il ne me facilite pas la tâche. Première infraction. C'était il y a bien longtemps. Nouvelle infraction. Nouvelle infraction. Nouvelle infraction. Infraction politique. Délit contre la bienséance. Attentat à la pudeur. Et finalement, délit contre Dieu. Que dois-je faire ?

Sous la bannière de Satan notre peuple mettra en déroute et exterminera les hordes des interventionnistes étrangers : anges, archanges, saints, pères de l'Eglise...

- Entendez-vous quelque chose ? demanda Staline.

- Voulez-vous que j'ouvre la fenêtre ? Beria ouvrit la fenêtre. J'ai entendu un char remonter la rue. Un général...

- Quel général ? un généralissime ?

- Ecoutez !

Dans ces temps difficiles, quand notre pays est engagé dans un combat mortel contre Dieu, la grande image de Satan inspire à notre peuple héroïque des prouesses immortelles à la gloire de la mère patrie. Nous devons tous nous lever et combattre dans cette guerre Patriotique contre les envahisseurs qui ont gratuitement, délibérément attaqué notre pacifique...

- Que voyez-vous ?

- Le général. Et deux chars.

- Je savais que quelque chose allait se produire. Quand j'ai perdu la vue. Ils voulaient se débarrasser de moi.

Satan se reposait dans sa villa. Il restait constamment en contact avec les mondes des vivants et des morts grâce à une batterie de téléphones. Ils sonnaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Le vieux conseiller de Satan avait pris sa retraite quelques jours plus tôt, anticipant un mouvement pour le mettre à la porte. Il savait que les fanatiques religieux avait l'intention d'anéantir les accomplissements de la révolution de Satan.

- Un complot, dit Staline.

- Une révolte, dit Beria.

... et le chef de ses garde-corps du KGB entra dans la pièce. Il dit que treize visiteurs inattendus avaient été admis dans le jardin. Satan se pencha sur le téléphone. La ligne était coupée. Même chose pour la suivante. Et la suivante. Et la suivante. La ligne internationale était également...

- C'est bien fait ! dit Beria. Il étendit la main vers le téléphone. La ligne était coupée.

Satan fit appeler sa femme et son fils. Ils se rencontrèrent immédiatement dans la cuisine pour évoquer la situation. Ecoutez l'interview de notre correspondant Juri Levitan en direct de la cuisine de Satan :

"Je me tiens près du four dans lequel, à cette heure, la femme de notre chef fait d'habitude cuire un délicieux repas pour toute la famille. Le four est froid pour le moment. Notre chef est engagé dans une discussion avec son fils et héritier qui écoute avec la plus grande attention chaque syllabe que son illustre père prononce d'une voix calme, assurée. Tendons l'oreille vers leur dialogue."

"Te battras-tu avec moi contre Dieu ?"

"Mon cheval galopera à côté du tien. Mon cheval galopera à l'avant-garde des troupes."

"Dans un combat contre un tel ennemi tu as besoin de la discipline et la vigilance absolue. Le manque de vigilance ou l'accablement est synonyme de défaite. Il est dangereux de s'opposer à Dieu. Je peux être tué dans la bataille. À l'école, tu as dû apprendre le *Paradis perdu* de Milton. »

"Oui."

"Le four est froid aujourd'hui."

"Et maintenant, vous entendez la voix de la femme de Satan, Satanella."

"Pendant que vous serez au loin à combattre les bataillons de Dieu, je vous préparerai de bons petits plats. Je mettrai les petits plats dans les grands."

- Qu'est-ce qu'ils fabriquent ? demanda Staline. Je n'entends rien.

- Vous ne les entendez pas marcher ? demanda Beria en montant le son. C'est à nouveau le présentateur.

Ainsi notre chef retourna au salon pour recevoir la délégation qui s'était introduite dans sa villa sans se faire annoncer, à l'improviste.

- C'est comme ça qu'on m'a tué, dit Beria.

... un ultimatum : ou Il signe le décret ou Il transmet ses pouvoirs à l'archange Gabriel. Satan souligna avec justesse qu'une révolution en Enfer ne serait qu'un retour au "cercle vicieux". Il proposa une partie d'échecs pour résoudre le contentieux sur l'échiquier plutôt que sur le champ de bataille en disant, je cite : "Je ne veux pas que mes sujets meurent une seconde fois. Une mort suffit amplement." Le chef de la délégation répondit, je cite : "Levez vos portes, vos portes inaltérables, éternelles. Et le roi glorieux entrera." Satan dit à son garde du corps, je cite : "Consolide bien et fortement les portes de bronze et les barres de fer, et prends soin de vérifier mes verrous, remets les en état, et veille à tout ; car s'il vient jusqu'ici, le malheur s'abattra sur nous."

- Qui est ce roi glorieux ? demanda Staline.

- Le Seigneur tout puissant, Le seigneur victorieux et grandiose dans les combats, dit un ange en perçant un trou dans le plafond.

- Allons aux toilettes, soupira Beria.

- Pourquoi ? demanda Staline.

- CIA, murmura Beria.

Des toilettes. Certains ont de la veine. Qu'ai-je fait ? Quel crime ai-je commis ? Suis-je vraiment pire que Beria ? Ou Staline ? Dois-je les suivre ? Il faut que je me lave les mains. Me permettront-ils de prendre un bain ?

- Dieu a-t-il l'intention de s'approprier notre territoire ? demanda Staline, assis sur le rebord de la cuvette.

- Tout l'au-delà deviendra le jardin d'Eden, dit Beria en allumant la télévision.

- Nous devrions renverser le gouvernement de Satan.

- N'est Il pas notre allié ?

- C'est plus facile de vaincre Dieu. Nous l'avons vaincu en Russie. Nous Le vaincrons dans l'au-delà.

- Comment ? En détruisant les églises ? En brûlant la Bible ? En exécutant les évêques et les prêtres ?

- En 1939, des cent soixante-trois évêques actifs en 1930, seuls douze étaient encore en liberté, se vanta Staline.

- En vendant nos icônes aux Martiens ?

- Satan est astucieux et malicieux. Dieu est naïf. Nous le roulerons dans la farine tôt ou tard. D'ailleurs, je ne suis pas satisfait de nos conditions de vie